LE CENTAVRE VOL. I

Le Centaure

Vol. II



LE CENTAVRE

Recueil trimestriel de Littérature et d'Art

DEUXIÈME VOLUME

IL A ÉTÉ TIRÉ

Cinquante exemplaires
sur japon impérial, numérotés en deux séries, de
A à Z
(dont une hors commerce, réservée entièrement aux collaborateurs tant artistiques que littéraires).

Exemplaire offert à
Monsieur Gabriel Cherami

Henri Albert   *André Lebey*
Jean de Tinan

Les exemplaires de luxe donnent, en portefeuilles, sur papiers spéciaux, des épreuves à grandes marges, signées par les artistes, des estampes publiées par le recueil.

LE CENTAVRE

RÉDIGÉ PAR

MM. Henri Albert, André Gide, A.-Ferdinand Herold, André Lebey, Pierre Louÿs, Henri de Régnier, Jean de Tinan, P. V.

AVEC LA COLLABORATION ARTISTIQUE,
POUR CE VOLUME, DE

MM. Albert Besnard, Henri Heran, Charles Léandre, Charles Maurin, Armand Point, Paul Ranson

ET UN AUTOGRAPHE DE

M. José-Maria de Heredia.

PARIS

9, RUE DES BEAUX-ARTS, 9

M DCCC XCVI

Dépôt pour la France : Librairie Illustrée, 8, rue Saint-Joseph.
Dépôt pour l'Étranger : Librairie Nilsson, 338, rue Saint-Honoré.

SALUT A L'EMPEREUR !

Fac-simile autographique de l'Ode à LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice de Russie.

par José-Maria de Heredia.

Salut à l'Empereur,

Pax & Robur

Très illustre Empereur, fils d'Alexandre Trois!
La France [illegible] bienvenue,
Dans la langue des Dieux par ma voix te salue,
Car le poète seul peut tutoyer les rois.

Et Vous, qui près de Lui, Madame, à cette fête
Pouvez seule donner la suprême beauté,
Souffrez que je salue en Votre Majesté
La divine douceur dont votre grâce est faite

Voici Paris! Pour vous, les acclamations
Montent de la cité riante et pavoisée
Qui, partout, aux palais comme à l'humble croisée,
Unit les trois couleurs de nos deux nations.

Salut à l'Empereur

Pax & Robur

Très illustre Empereur, fils d'Alexandre Trois!
La France pour fêter ta grande bienvenue,
Dans la langue des Dieux par ma voix te salue,
Car le poète seul peut tutoyer les rois.

Et Vous, qui près de Lui, Madame, à cette fête
Pouvez seule donner la suprême beauté,
Souffrez que je salue en Votre Majesté
La divine douceur dont Votre grâce est faite

Voici Paris! Pour vous, les acclamations
Montent de la cité riante et pavoisée
Qui, partout, aux palais comme à l'humble croisée,
Unit les trois couleurs de nos deux nations.

Pour Vous, Paris en fête, au long du large fleuve
Qui roule dans ses flots les Sons et les Couleurs,
Gigantesque bouquet de flammes et de fleurs,
Met aux arbres d'automne une floraison neuve.

Et sur le ciel, au loin, ce Dôme éblouissant
Garde encor des héros de l'époque lointaine
Où Russes et Français en un tournoi sans haine,
Prévoyant l'avenir, mêlaient déjà leur sang.

Sous ses peupliers d'or, la Seine aux belles rives
Vous porte la rumeur de son peuple joyeux.
Nobles Hôtes, vers Vous les Cœurs suivent les yeux.
La France Vous salue avec ses forces vives!

La Force accomplira les travaux éclatants
De la Paix, et ce pont jetant une arche immense
Du siècle qui finit à celui qui commence,
Est fait pour relier les peuples et les temps.

Qu'il soit indestructible, hospitalier à l'hôte,
Que le ciment, la pierre et que le métal pur
S'y joignent, et qu'il soit assez large et si sûr
Que les peuples unis y passent côte à côte.

Et quand l'aube du siècle à venir aura lui
Paris, en un transport d'universelle joie,
Ouvrira fièrement la triomphale voie
Au couple triomphal qu'il acclame aujourd'hui

Sur la berge historique avant que de descendre
Si ton généreux cœur aux cœurs français répond,
Médite gravement, rêve devant ce pont.
La France le consacre à ton père Alexandre.

Tel que ton Père fut, sois fort et sois humain.
Garde au fourreau l'épée illustrement trempée
Et, guerrier pacifique, appuyé sur l'épée
Tsar, regarde tourner le Globe dans ta main.

Le geste impérial en maintient l'équilibre,
Ton bras doublement fort n'en est point fatigué,
Car Alexandre, avec l'Empire, t'a légué
L'honneur d'avoir conquis l'amour d'un peuple libre.

Oui, ton Père a lié d'un lien fraternel
La France et la Russie en la même espérance;
Tsar, écoute aujourd'hui la Russie et la France
Bénir, avec le tien, le saint nom paternel.

Achève donc son œuvre: Héritier de sa gloire,
De ta loyale main prends l'outil vierge encor,
Étale le mortier sous la truelle d'or,
Frappe avec le marteau d'acier, d'or et d'ivoire;

Viens!... Puisse l'Avenir t'imposer à jamais
Le surnom glorieux de ton ancêtre Pierre,
Noble Empereur qui vas sceller la grande pierre
Granit inébranlable où siègera la Paix!

José Maria de Heredia

LA FÉE DES ONDES

par A.-Ferdinand Herold.

A Emile Verhaeren.

Une plage rocheuse

Le roi Gralon erre et songe.

GRALON

Voici le soir :
Le ciel s'endort, glauque et vermeil,
Et là bas, dans les ondes pâlies,
Sombre avec gloire
Le vaisseau rouge du soleil.
Voici le soir,
Un soir de paix et d'accalmie :
Pour moi, hélas, un soir
De honte amère et de lourd désespoir,
Un soir pareil à tous mes soirs.

Aux flots de la mer amicale,
Ce soir,
Il n'y a pas une ride :
Comme elle est douce, et belle, et grave.

Peut-être, en me penchant sur le miroir

Frais, et transparent, et limpide,
Je verrais encore les clochers,
Les grands clochers de la ville engloutie,
Où j'ai régné :
Les clochers d'Is, la hautaine et l'impie,
Les clochers d'Is la bien-aimée,
D'Is, hélas, la prostituée,
D'Is la puissante; d'Is la morte.

Non : je ne veux pas voir les clochers d'Is la morte.

Je ne veux pas me rappeler
Les jours anciens, les jours de fête.

Ah, oui, c'étaient des jours de fête
Pour ceux qui pavoisaient et fleurissaient si bien
Leurs maisons impudentes,
Qui riaient aux rires impurs des jeunes femmes,
Et qui n'entendaient pas, au loin,
Gronder sourdement la tempête.
Oui, pour ceux-là, c'étaient des jours de fête.

Pour moi, c'étaient des jours de larmes,
Et seul, reclus au fond de mon palais,
J'inclinais humblement la tête,
Et je priais, je priais
Pour ma ville, fautive, hélas, et pour ma fille.

Dieu a frappé ma ville, Dieu a frappé ma fille.

O ma fille, ô ma pauvre Ahès,
O ma pauvre imprudente :

Tu passais, folle de joie, folle d'ivresse,
Dans les fêtes méchantes :
Où es-tu, ô ma pauvre Ahès?

Vers l'éclat de ta chambre impure
Se ruaient les mauvais amants,
Et ils riaient à tes baisers ardents,
Et ils riaient à tes chaudes morsures :
Un jour, à l'étreinte mortelle des vagues,
Ils ont pleuré, les vils amants;
Et toi (où? dans quel enfer inclément?)
Tu pleures maintenant,
Tu pleures d'éternelles larmes.

Et moi, triste vieux roi, triste vieux père,
Né pour un deuil, hélas, jusqu'à moi inconnu,
Au bord des flots vengeurs où la ville mourut,
Je gémis dans le soir et je me désespère.
Mon errante douleur prie et clame vers Dieu,
Et je me sens très triste, et je me sens très vieux,
Vieux de tout mon âge, vieux de toute ma misère.

⁂

UNE VOIX, sous les flots
Rose d'amour
Rose d'enfer.
Sous les flots verts,
Dans l'ombre glauque de la mer,
Parmi les algues qui l'entourent,
Dans l'ombre glauque de la mer.

Fleurit ma chair.
Rose d'enfer
Rose d'amour.

GRALON

Une voix a troublé le soir lucide,
Une voix qui chante dans le frisson des flots
Une voix au charme perfide,
La voix de quelque fée qui attire sous les flots
Les pauvres matelots.

LA VOIX

Réseau d'amour
Réseau d'enfer.
Sous les flots purs
Brille, glorieuse parure.
D'or comme le soir d'un beau jour,
Brille, glorieuse parure,
Ma chevelure.
Réseau d'enfer
Réseau d'amour.

GRALON

Oh, cette voix..
La voix est douce, la voix est effrayante,
Et, je ne sais pourquoi,
La voix est émouvante.

LA VOIX

Coupe d'amour
Coupe d'enfer.

Sous les flots vains
Luisent, frais comme un clair matin,
Frais comme les fruits qu'on savoure,
Luisent, frais comme un clair matin,
Mes jeunes seins.
Coupe d'enfer
Coupe d'amour.

GRALON

Jadis (oh, dans un temps évanoui
Et que le souvenir réveille)
J'entendais une voix chanter, pareille
A la voix d'aujourd'hui.

LA VOIX

Rubis d'amour
Rubis d'enfer.
Au soir, à l'aube,
Voici, pour la joie de mes hôtes,
Prêtes aux longs baisers d'amour,
Voici, pour la joie de mes hôtes,
Mes lèvres chaudes.
Rubis d'enfer
Rubis d'amour.

GRALON

La voix... la voix.., Je crois que je la reconnais,
La voix qui chante...

Jadis, les amants se ruaient,
Ma pauvre Ahès, vers tes lèvres ardentes.

LA VOIX

Rose d'amour
Rose d'enfer.
Sous les flots verts,
Dans l'ombre glauque de la mer,
Parmi les algues qui l'entourent,
Dans l'ombre glauque de la mer,
Fleurit ma chair.
Rose d'enfer
Rose d'amour.

***

A mi-corps, une FEMME sort des flots.

GRALON

Comme le crépuscule est doux..
Et voici qu'une femme,
Quelque fée de la mer, sans doute,
Est sortie à mi-corps des ondes palpitantes.
Comme le crépuscule est doux...
Comme y est silencieuse la caresse des lames...
Et d'un geste de grâce calme,
Avec un peigne de nacre chatoyante,
La Fée blanche peigne ses cheveux roux.

Ah, c'était la voix de la Fée
Qui chantait sous les flots de soir,
Et la voix de la Fée
Me rappelait, hélas, je sais bien quelle voix :

Et voici que son geste blanc
Me rappelle le geste d'Ahès, ma pauvre enfant.

LA FÉE

Au temps où Is ne reposait pas sous les vagues,
Où Is brillait parmi les villes de la terre,
J'y régnais, adorée et joyeuse princesse :
Et maintenant vers le jardin tout fleuri d'algues,
Vers le jardin qui s'épanouit sous la mer,
Les amants viennent aux baisers glorieux d'Ahès.

GRALON

Ahès.. Ahès..

AHÈS

Là-bas, sur la plage tranquille,
Quel est ce vieillard qui m'appelle ?

GRALON

Oh, c'est elle... Ma fille...
C'est elle...

AHÈS

Père... père...

GRALON

O mon Ahès,
Comme voilà longtemps que je te pleure.
Depuis le jour où la tempête
T'a emportée en sa fureur,

Oh, je te pleure.
Vois comme l'âge, vois comme la douleur
Inclinent tristement ma tête.

O mon Ahès,
Dans les aubes du printemps,
Il n'y a plus, pour mes yeux, de clarté;
Dans les aurores de l'été,
Il n'y a plus, pour mes yeux, de soleil,
Et, dans les crépuscules de l'automne,
Il n'y a plus, pour mes yeux, de lumière.

Pour mes yeux, c'est toujours la nuit d'hiver.
Ma vie est morne et monotone.

AHÈS

Père, pourquoi pleurer sur moi? Je suis heureuse,
Moi, la Reine des ondes, moi, l'éternelle amoureuse.

Dans mes demeures sous-marines,
Je ris gaiement
Au doux rire des beaux amants
Qui baisent mes seins clairs et ma bouche purpurine.

GRALON

O malheureuse..

AHÈS

Aux plaines sous-marines

Et parmi des jardins de lumière apaisée,
Se dresse mon palais de corail et de perles.
Et là, vers mes baisers,
Viennent les amants que j'appelle.

Dans mon palais de corail et de perles
Il y a d'amoureuses chambres;
Et, autour de mon palais, chantent
Les grandes harpes de la mer.

C'est là que vivent les jeunes gens robustes,
Ceux dont ma seule vue anime les yeux clairs
De lueurs brusques..

Ils sont heureux
Quand je parais, nue, et blanche, et royale,
En le manteau doré de mes cheveux;
Et, à travers la salle,
Résonnent leurs hymnes joyeux.

Ils sont heureux quand de leurs lèvres
S'approchent mes douces lèvres,
Ils sont heureux quand mes lèvres
Baisent leurs lèvres.

Ils sont heureux quand je mets
A leurs cous haletants
Le collier, qu'ils imploraient,
De mes bras blancs.

Et ils sont heureux, oh, heureux,
Lorsque, en caresses savantes,

Mon corps et leurs corps se mêlent.
Ah, dès que je parais, leurs yeux
Brillent de lueurs brûlantes,
Dès que je parais, moi, l'Amoureuse, moi, la Belle

Père, père, ne pleure pas.
Sous les vagues
Luisent mes jardins merveilleux;
Sous les vagues
Rayonne le palais d'amour;
Sous les vagues
Je ris, fleur d'éternel amour;
Sous les vagues
Fleurit un été merveilleux.

GRALON

Va-t-en, va-t-en,
Ma fille, ô follement enamourée.
Va-t-en vers les pâles amants...
J'ai peur de toi, pauvre damnée.

AHÈS

O pauvre père...
Écoute.

DES VOIX, sous les flots

Reviens, ô bienfaisante Fée.
Ta chevelure est douce;
Reviens, ô claire bien-aimée.
Tes lèvres sont douces;
Reviens, ô bienfaisante, ô adorée.

O seule bien-aimée,
Ta chair est douce.

AHÈS, disparaissant sous les flots

Rose d'amour
Rose d'enfer.
Sous les flots verts,
Dans l'ombre glauque de la mer.
Parmi les algues qui l'entourent,
Dans l'ombre glauque de la mer,
Fleurit ma chair.
Rose d'enfer
Rose d'amour.

GRALON

Hélas, hélas.

*
* *

AHÈS a disparu. Un vaisseau passe.

LES MATELOTS, dans le vaisseau

Chantons, chantons, le soir est clair
Et dans la mer
Sourient les reflets de la lune :
La mer
Sourit à notre fortune.

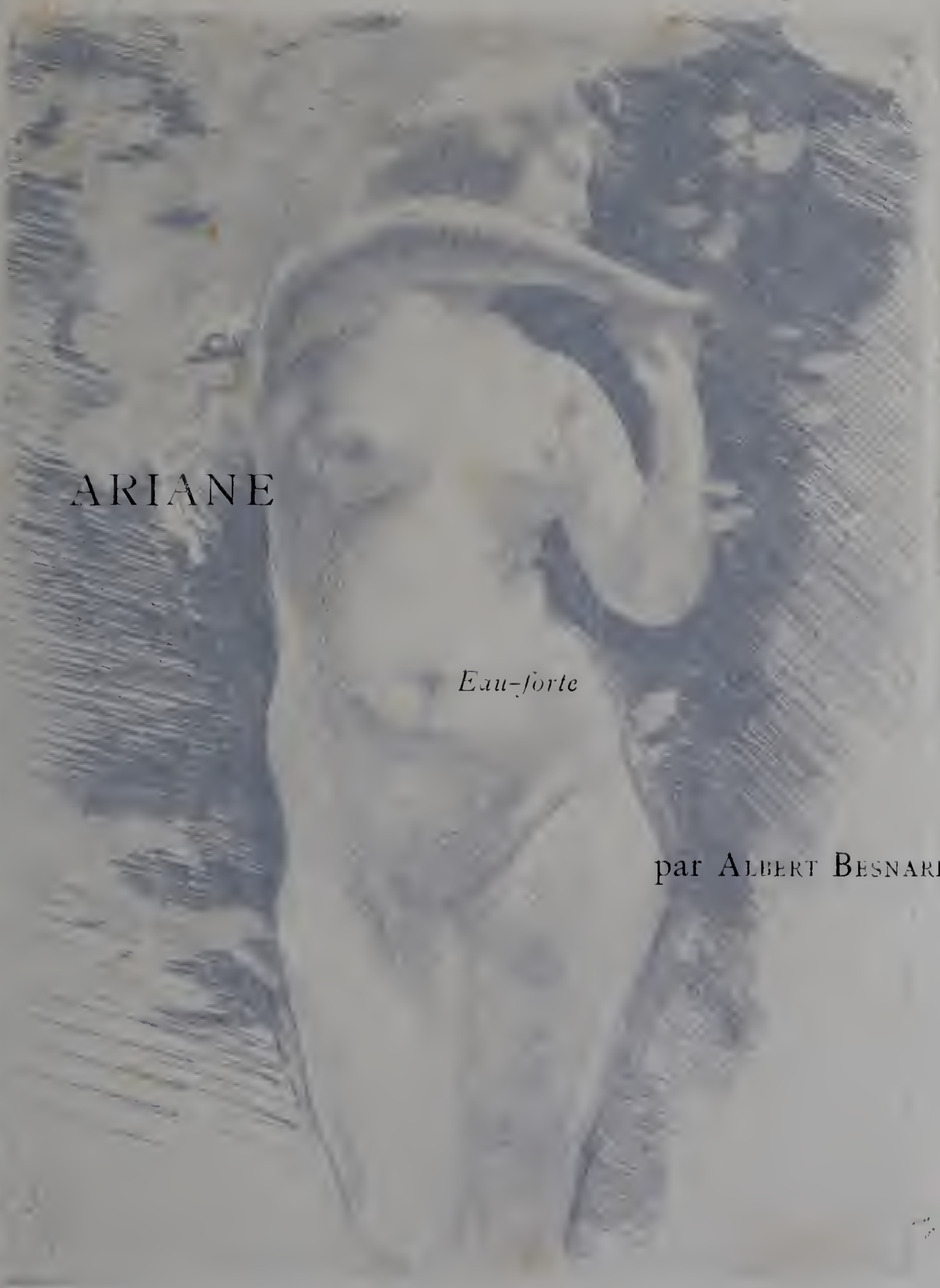
Chantons, chantons, le soir est beau
Et sous les flots
Verdoient des forêts de mystère ;
Les flots
Calment les maux éphémères.

Chantons, chantons, le soir est joyeux :
Des flots heureux

Montent vers la nef amoureuse
Les chansons de la Fée :
Vers toi, des éclairs heureux
Aux yeux,
Nous descendrons, ô blanche Fée,
O grande Amoureuse :
La mer est joyeuse,
Le soir est joyeux.

GRALON

Hélas, hélas..



ARIANE

Eau-forte

par Albert Besnard.

ARIANE

Eau-forte

par Albert Besnard.



CONFESSION MYTHOLOGIQUE

par Henri de Régnier.

« La caduque vieillesse de mon père se prolongea pendant des années, me dit-elle. Sa nuque branlait. Ses épaules se voûtèrent. Peu à peu, il pencha davantage encore. Ses jambes flageolaient. Il dépérit.

Chaque jour, pourtant il sortait seul dans les jardins. Ses pas traînaient sur le cailloutis des esplanades, le dallage des terrasses, le gravier des allées. On le voyait, au fond des avenues, minuscule et ratatiné, avec sa calotte de drap fin et sa houppelande de soie fourrée, piquant du bout de sa haute canne une feuille tombée ou, le long des parterres, redressant au passage la tige de quelque fleur.

Il faisait lentement le tour des bassins. Il y en avait de carrés, avec une marge de porphyre rose, de circulaires bordés de jaspe olive, d'autres ovales ourlés de marbre bleuâtre. Le plus grand était entouré de brèche jaune et des tanches y glissaient leur reflet d'or. Les autres gardaient des cyprins rouges, des carpes et d'étranges poissons glauques.

Un jour, mon père ne put sortir pour sa promenade accoutumée. On l'assit dans un grand fauteuil de cuir roux et on traîna le siège devant la fenêtre; les roulettes grincèrent sur le damier des mosaïques, et le vieillard considéra longuement la perspective des jardins et des eaux. Le soleil se coucha en rougeoyant sur les dorures monumentales de Novembre. Parfois une feuille tombait dans l'un des bassins, sur le sable d'une

d'une allée, sur le balustre d'une terrasse; une, poussée par un vent léger, crispa contre la vitre nue son aile d'oiseau décharné en même temps qu'une chauve souris égratigna de son vol anguleux le ciel moins clair.

Au crépuscule, le malade soupira longuement. On entendait, au dehors, un pas dans une allée proche; un cygne noir battit de ses palmes l'eau assombrie d'un bassin; une pie s'envola d'un arbre en jacassant et se posa, sautillante, sur le rebord d'un vase; un chien enroué hurla dans le chenil. A l'intérieur, un grand meuble taciturne craqua sourdement en son ossature d'ébène et d'ivoire; la lanière d'un fouet à manche de corne, posé en travers d'une chaise, se déroula et pendit jusqu'au parquet. Aucun souffle ne sortait de la vieille poitrine; la tête s'inclina jusqu'aux mains jointes sur la tabatière d'écaille. Mon père était mort.

Je vécus durant tout l'hiver dans la contracture de ce deuil. Ma solitude s'ankylosa de silence et de regret. Les jours s'écoulèrent, un à un. Je les vécus dans une attention scrupuleuse à ce mélancolique souvenir. Le temps passa sans que rien put me distraire de l'attrait de cette funèbre songerie. L'approche seule du printemps me réveilla de moi-même et je commençai à constater les singularités qui m'environnaient et qui outrepassaient le rapport qu'on m'en fit.

Comme si la présence paternelle imposait autour de soi, par sa durée, une sorte d'attitude aux êtres et aux choses, les effets de sa disparition se répandirent alentour. Tout se désagrégea. Des jointures invisibles craquèrent en quelque occulte dislocation. Les plus anciens serviteurs moururent un à un; les chevaux des écuries périrent presque tous; on retrouvait les vieux chiens de meute engourdis à jamais, les yeux vitreux et le museau enfoui entre leurs pattes velues. Le château se dégrada; les combles se délabrèrent; le soubassement se tassa; des arbres du parc s'abattirent, barrant les allées, écornant les buis; la gelée fendit la pierre des vasques; une statue tomba à la renverse et je me trouvai, au sortir de la léthargie où j'avais vécu, dans l'insolite solitude de la demeure

demeure déserte et des jardins bouleversés, comme au réveil d'une saison séculaire où j'eusse dormi les cent années du conte.

Le printemps vint, en averses doucereuses, tiède et précoce, avec de grands vents qui secouaient les fenêtres fermées. L'une d'elles s'ouvrit sous leur poussée. Les parfums de la terre et des arbres entrèrent en une suffocante bouffée. La fenêtre battit de l'aile comme un oiseau; au mur, les tentures mythologiques frissonnèrent; les jets d'eau des tapisseries oscillèrent et une ride de l'étoffe fit sourire à l'improviste les Nymphes tissées et ricaner le visage de laine des Satyres. Je respirai longuement et j'étirai toute la lassitude de l'hiver; ma jeunesse engourdie tressaillit. Je descendis l'escalier des terrasses pour visiter les jardins.

Ils étaient admirables en leur sève printanière et. chaque jour, d'heure en heure, j'assistai à l'épanouissement de leur beauté. Les feuillages se massèrent au sommet des arbres; la nageoire d'or des tanches effleura l'eau grossie des bassins; les carpes bleuâtres tournèrent autour du bronze verdi de la figure qui, au centre, tordait dans le métal dulcifié la grâce de sa voluptueuse cambrure; des mousses grasses montèrent aux jambes lisses des statues et se blottirent au secret de leur chair de marbre; la gaîne pendue des hermès s'enguirlanda. La cavité de leurs yeux se velouta d'un regard d'ombre; les oiseaux volèrent d'arbre en arbre et le charme composite du printemps s'unifia en l'accord d'une estivale beauté.

Peu à peu l'azur du ciel adolescent se fonçait et pesa en suspens sur l'étendue du parc, sur l'anxiété grave des feuillages, sur le rêve circonspect des pièces d'eau. L'onde des vasques épuisées stilla, goutte à goutte, dans le silence; du fond des bassins une montée d'herbes vivaces s'enlaça à la surface autour de solitaires fleurs surnageantes; les parterres débordèrent dans les allées; les branches des arbres s'entrecroisèrent au dessus des avenues; les lézards verts rampèrent sur les balustres

tièdes

tièdes des terrasses et, de partout, s'exhala la senteur lourde des végétations. Une sorte de vie surabondante animait le parc désordonné; les troncs se tordirent en statures presque humaines.

Les lièvres apparurent; les lapins pullulèrent; des renards montrèrent leur museau fin, leur marche oblique, le panache de leur queue ; des cerfs mirèrent leurs ramures. Les vieux gardes morts ou perclus ne détruisaient plus la vermine inoffensive et carnassière. L'hiver avait brisé les clôtures qui séparaient les jardins de la contrée environnante, singulièrement forestière, choisie par mon père à cause même de sa solitude qui sauvegardait celle de sa retraite. Elle l'entourait d'un prestige d'arbres énormes, de terrains incultes, et de lieux inconnus.

J'errais à travers les allées. L'Été flamboyait; mon ombre au soleil fut si noire qu'elle semblait creuser devant moi l'effigie de ma stature; l'herbe des avenues me montait à mi-corps; les insectes bourdonnaient ; les libellules caressaient l'eau opalisée de leur reflet. Nul vent; et, dans l'immobilité de leur stupeur ou la posture de leur attente, les choses paraissaient vivre intérieurement. La journée brûlait sa beauté jusqu'à la consomption sourde du couchant; chaque jour s'annonçait plus chaud et suspendait en crépuscules lents la fin de sa langueur suffocante.

Un malaise m'envahissait; je marchais plus lentement, j'interrogeais l'avenue où j'allais m'aventurer, le tournant à prendre; le rond-point m'arrêtait au centre de ses bifurcations et, sans aller plus loin, je revenais sur mes pas.

Une fois, j'avais erré tout le jour et, assis auprès d'un bassin, je regardais dans l'eau verdie et poissonneuse les vagues visages méduséens qui s'y configuraient de remous et de serpentines chevelures d'herbages; médailles fluides et gorgoniennes, devinées et dissoutes, bronzée par les

reflets

reflets d'un crépuscule d'or verdâtre, redoutables et fugitives. L'heure était équivoque; les statues se renfonçaient dans les encoignures du buis. Le silence se crispait bouche à bouche avec l'écho paralysé.

Tout à coup, au loin, très loin, là-bas, vibra un cri guttural et, réduit par la distance à une perception minuscule et presque intérieure, un cri, à la fois bestial et fabuleux, comme venu du fond des âges. J'écoutai. Plus rien; une feuille remuait imperceptiblement au sommet d'un arbre; un peu d'eau s'écoulait goutte à goutte par une fissure du bassin et humectait le sable alentour; la nuit tombait et il me sembla que quelqu'un riait derrière moi.

Le lendemain, à la même heure, le cri recommença, plus distinct et je le réentendis presque chaque jour; il se rapprochait. Pendant toute une semaine il s'était tu, quand encore il éclata, juste à côté de moi, suivi d'un galop brusque; il faisait encore clair et je vis penché hors d'un fourré le torse d'un homme nu et une jambe de cheval qui grattait du sabot le sol de l'allée. Tout disparut et j'écoutais en mon souvenir la voix singulière qui semblait unir en son ambiguité un rire et un hennissement...

*
* *

Le Centaure marchait tranquillement dans l'allée. Je me rangeai pour le laisser passer; il passa en s'ébrouant. Dans le crépuscule je distinguai sa croupe pommelée de cheval et son torse d'homme; sa tête barbue portait une couronne de lierre à grains rouges, il tenait à la main un thyrse noueux terminé par une pomme de pin; le bruit de son amble s'étouffa dans l'herbe haute; il se retourna et disparut. Je le revis une fois encore qui buvait à une vasque; des gouttelettes d'eau emperlaient son crin roux et, ce jour-là, vers le soir, je rencontrai aussi un Faune; ses jambes de poil jaune étaient croisées, ses petites cornes pointaient à son front bas; il restait assis sur le socle de la statue tombée l'hiver et, avec un bruit sec, il heurtait l'un contre l'autre ses sabots de bouc.

Je vis aussi des Nymphes qui habitaient les fontaines et les bassins. Elles sortaient de l'eau à mi-corps; leurs bustes bleuâtres et s'y replongeaient à mon approche. Quelques-unes jouaient sur le bord avec des algues et des poissons. On voyait sur le marbre la trace de leurs pieds humides.

Peu à peu, comme si la présence du Centaure eut ranimé l'antique peuple fabuleux, le parc s'était furtivement rempli d'êtres singuliers. D'abord par méfiance, ils se cachaient à ma vue. Les Faunes s'esquivaient prestement et je ne trouvais à leur place foulée que leurs flûtes de roseaux avec des fruits mordus et des rayons de miel entamés. L'eau des bassins recouvrait vite les épaules des nymphes et je ne les devinais plus qu'aux remous de leurs plongeons et à leurs chevelures surnageantes parmi les herbes. Elles me regardaient venir, leurs petites mains au dessus des yeux pour mieux voir, leur peau déjà sèche, et leurs longs cheveux encore ruisselants.

Les

Les autres s'enhardirent aussi; ils tournaient autour de moi ou me suivaient de loin ; un matin même je trouvai un Satyre couché sur une marche de la terrasse ; des abeilles bourdonnaient sur sa peau velue, il paraissait énorme et feignait de dormir car à mon passage il saisit brusquement le bas de ma robe de sa main poilue ; je me dégageai et je m'enfuis.

Dès lors, je ne sortis plus et je restai dans le château désert. L'excessive chaleur de ce terrible été fut fatale à mes derniers vieux serviteurs. Quelques-uns moururent encore. Les survivants erraient comme des ombres, ma solitude s'accrut de leur perte, et mon isolement s'augmenta de leur inertie. Les vastes salles du palais s'éveillèrent à mes pas et je les habitai l'une après l'autre. Mon père y avait rassemblé de somptueuses merveilles; des tapisseries vêtaient les murs ; des lustres suspendaient aux plafonds leur scintillation orageuse de cristal et d'éclairs ; des groupes de marbre et de bronze posaient, sur des socles travaillés; les pieds trapus des hautes consoles d'or crispaient sur les parquets leurs quadruples griffes léonines ; des vases de matière opaque ou transparente étiraient les nervures de leur gorge ou gonflaient l'ampleur de leurs panses; des étoffes précieuses remplissaient des armoires à porte d'écaille ou de cuivre. L'amas en débordait. C'étaient des soies glauques ou vineuses, tissées d'algues ou brodées de grappes, des velours poilus, des moires ridées, des satins pâles miroitant comme des peaux baignées, des mousselines de brume et de soleil.

Le spectacle des tapisseries me lassa vite ; elles représentaient les hôtes singuliers qui avaient envahi le parc. Les groupes de porphyre et d'airain figuraient aussi des Nymphes et des Faunes. Un Centaure sculpté dans un bloc d'onyx se cabrait sur un piédestal. Avec leur grâce humide, leur bizarrerie grimaçante, leur robustesse thessalienne, celles qui avaient troublé les eaux tranquilles, ceux qui hantaient les futaies agrestes et les avenues herbeuses, tous, toute la vie monstrueuse qui

riait

riait, chevrotait ou hennissait au dehors se reproduisait sur les murs dans la chair des soies et le crin des laines ou s'embusquait, tapie aux encoignures, en une solidification de métal et de pierre.

L'été brûlant et forcené avait fondu en pluie aux approches de l'automne. Le front aux vitres, je regardais l'or du parc ruisseler sous le soleil dans l'intervalle des averses. Le nombre des hôtes monstrueux semblait encore augmenté. Les Centaures déboulaient maintenant en horde des allées; ils se poursuivaient cabrés ou rueurs. Il s'y en était joint de très vieux dont les sabots moussus buttaient aux cailloux; ils portaient des barbes blanches; la pluie cinglait leurs croupes pelées et creusait la maigreur de leurs poitrails. Les Satyres par troupe gambadaient autour des bassins où les Nymphes grouillaient en un emmêlement de chairs bleuâtres et de cheveux rouillés; j'entendais le fracas des ruades, le trot sec des petits sabots capripèdes, les hennissements, les cris et le concert discord des tambourins sourds et des flûtes aigres.

Pour essayer de déjouer l'énervement anxieux où s'irritait ma solitude, je tentai de la distraire à me vêtir d'étoffes et à me parer de bijoux. Les coffres en contenaient un amas considérable. Je me promenais dans les vastes galeries en traînant le poids somptueux des velours, mais leur toucher me rappelait le poil des bêtes velues dont les yeux semblaient me regarder par les pierreries qui m'ornaient; je me sentais fascinée par la fixité oculaire des onyx, palpée par les soies caressantes, griffée par les agraffes, et j'errais misérable et parée dans l'enfilade solitaire des longues salles illuminées.

Les pluies et les vents d'automne s'accrurent, un soir, en tempête. Le vieux château frémissait. Je m'étais réfugiée seule dans une salle heptagonale aux murs faits de sept grands miroirs limpides en des cadres d'or clair. Les souffles du dehors glissaient par les fentes des fenêtres, et sous les portes, et balançaient un grand lustre adamantin dans le tintement de ses pendeloques de cristal et la vacillation de ses

bougies

bougies. Je croyais sentir sur mes mains les langues rugueuses du vent; je me sentais saisie par les ongles invisibles de la bise; il me semblait, suffocante en ma robe de satin glauque, devenir à son contact une de ces nymphes fluides et fugitives que j'avais vues ondoyer sous les herbes vertes, dans la transparence des eaux. Instinctivement dans une lutte intérieure j'arrachai le tissus insinueux pour me défendre contre une pénétration mystérieuse qui m'alanguissait toute ; je saisis à pleines mains ma chevelure ; mes mains s'y retractèrent comme à des algues fluviatiles et je m'apparus debout, nue dans l'eau limpide des miroirs. Je regardai autour de moi ma statue subite et fabuleuse, debout sept fois autour de moi dans le silence des glaces animées de mon reflet.

Le vent s'était tû. La strideur d'une griffe raya le verre d'une des hautes fenêtres à travers laquelle la brusquerie d'un éclair dessina la trace phosphorique du grincement furtif et évanoui. Je reculai d'horreur. Aux vitres, attirés par la lumière ou chassés par la tempête, je vis collés des visages et des mufles. Les Nymphes appliquaient au cristal leurs lèvres humides, leurs mains mouillées et leurs chevelures ruisselantes; les Faunes en approchaient la lippe de leurs bouches et la boue de leurs toisons; les Satyres y écrasaient avec frénésie leurs faces camuses ; tous se pressaient, s'escaladant les uns les autres. La buée des naseaux se mêlait, à la bave des dentures, les poings se crispaient aux toisons saignantes, l'étreinte des cuisses faisait haleter les flancs. Les premiers montés sur le soubassement des fenêtres s'arcboutaient sous la pression de ceux qui venaient ensuite en contrebas. Quelques-uns rampaient, et se faufilaient à travers les jambes poilues qui les piétinaient, et, dans l'effroi de son silence et la mêlée de son effort, la cohue du fabuleux troupeau fait de ruades, de sauts et de rires, croulait du poids de sa masse et se reconstruisait pour s'ébouler de nouveau, et cet horrible bas-relief grouillait, derrière la fragile transparence qui m'en séparait, sa sculpture de ténèbres et de clarté.

Alors j'évoquai dans la nuit tumultueuse l'épieu chasseur des gardes, la poigne des valets fouaillant à coups de fouets cette horde éperdue

éperdue et fangeuse, les grands chiens des meutes mordant le mollet des faunes et au jarret les Centaures; j'appelai les cors, les couteaux, le sang et l'entraille des curées, les museaux fouillant les lambeaux décousus, le geste soupesant les peaux fraîches... Hélas j'étais nue et seule dans ce château désert sous la nuit furieuse.

Tout à coup, les fenêtres craquèrent sous la monstrueuse poussée; cornes et sabots firent voler les vitres en éclats; une fauve odeur envahit violemment la salle et entra avec le vent et la pluie et je vis, au crépitement du lustre à demi éteint, la tourbe apparue, Faunes, Satyres et Centaures, se ruer sur les miroirs pour y étreindre, chacun, l'illusion de ma beauté; et, dans un fracas de glaces effondrées et sanglantes, les mains étendues pour exorciser l'horreur de ce songe terrifiant, je tombai à la renverse sur le parquet. »

LE CENTAURE CHIRON

Lithographie

par Armand Point.

Noi ci appressammo a quelle fiere snelle :
Chiron prese uno strale, e con la cocca
Fece la barba indietro alle mascelle.
Dante, L'Inferno, XII.

LE CENTAURE CHIRON

Lithographie

par Armand Point.

Noi ci appressammo a quelle fiere snelle :
Chiron prese uno strale, e con la cocca
Fece la barba indietro alle mascelle.

Dante, L'Inferno, XII.


Henri de Régnier
APoint

LA SOIRÉE
AVEC MONSIEUR TESTE

par P. V.

A Eugène Kolbassine.

« La bêtise n'est pas mon fort. J'ai vu beaucoup d'individus, j'ai visité quelques nations, j'ai pris ma part d'entreprises diverses sans les aimer, j'ai mangé presque tous les jours, j'ai touché à des femmes. Je revois maintenant quelques centaines de visages, deux ou trois grands spectacles, et peut-être la substance de vingt livres. Je n'ai pas retenu le meilleur ni le pire de ces choses : est resté ce qui l'a pu.

Cette arithmétique m'évite de m'étonner de vieillir. Je pourrais aussi faire le compte des moments victorieux de mon esprit, et les imaginer unis et soudés, composant une vie *heureuse*... Mais je crois m'être toujours bien jugé. Je me suis rarement perdu de vue; je me suis détesté, je me suis adoré, — puis, nous avons vieilli ensemble.

Souvent, j'ai supposé que tout était fini pour moi, et je me terminais de toutes mes forces, dans le but d'éclairer quelque situation douloureuse. Cela m'a fait connaître que nous apprécions notre propre pensée beaucoup trop d'après l'*expression* de celle des autres ! Dès lors, les milliards de mots qui ont bourdonné à mes oreilles, m'ont rarement ébranlé par ce qu'on voulait leur faire dire; et tous ceux que j'ai moi-même prononcés à autrui, je les ai sentis se distinguer toujours de ma pensée, — car ils devenaient *invariables*.

Si j'avais décidé comme la plupart des hommes, non seulement je me serais cru leur supérieur, mais je l'aurais paru. Je me suis préféré. Ce qu'ils nomment un être supérieur, est un être qui s'est trompé. Pour s'étonner de lui, il faut le voir, — et pour le voir il faut qu'il se montre. Et il me montre que la niaise manie de son nom le possède. Ainsi,

chaque

chaque grand homme est taché d'une erreur. Chaque esprit qu'on trouve puissant, commence par la faute qui le fait connaître. En échange du pourboire public, il donne le temps qu'il faut pour se rendre perceptible, l'énergie dissipée à se transmettre et à préparer la satisfaction étrangère. Il va jusqu'à comparer les jeux informes de la gloire, à la joie de se sentir unique — grande volupté particulière.

J'ai rêvé alors que les têtes les plus fortes, les inventeurs les plus sagaces, les connaisseurs le plus exactement de la pensée devaient être des inconnus, des avares, des hommes qui meurent sans avouer. Leur existence m'était révélée par celle même des individus éclatants, un peu moins *solides*.

L'induction était si facile que j'en voyais la formation à chaque instant. Il suffisait d'imaginer les grands hommes ordinaires, purs de leur première erreur, ou de s'appuyer sur cette erreur même pour concevoir un degré de conscience plus élevé, un sentiment de la liberté d'esprit moins grossier. Une opération aussi simple me livrait des étendues curieuses, comme si j'étais descendu dans la mer. Perdus dans l'éclat des découvertes publiées, mais à côté des inventions méconnues que le commerce, la peur, l'ennui, la misère commettent chaque jour, je croyais distinguer des chefs-d'œuvre intérieurs. Je m'amusais à éteindre l'histoire connue sous les annales de l'anonymat.

C'étaient, invisibles dans leurs vies limpides, des solitaires qui savaient avant tout le monde. Ils me semblaient doubler, tripler, multiplier dans l'obscurité chaque personne célèbre, — eux, avec le dédain de livrer leurs chances et leurs résultats particuliers. Ils auraient refusé, à mon sentiment, de se considérer comme autre chose que des choses...

Ces idées me venaient pendant l'octobre de 93 dans les instants de loisir, où la pensée se joue seulement à exister.

Je commençais de n'y plus songer, quand je fis la connaissance de M. Teste. (Je pense maintenant aux traces qu'un homme laisse dans le petit espace où il se meut, chaque jour.) Avant de me lier avec M. Teste, j'étais attiré par ses allures particulières. J'ai étudié ses yeux, ses

ses vêtements, ses moindres paroles sourdes au garçon du café où je le voyais. Je me demandais s'il se sentait observé. Je détournais vivement mon regard du sien, pour surprendre le sien me suivre Je prenais les journaux qu'il venait de lire, je recommençais mentalement les sobres gestes qui lui échappaient ; je notais que personne ne faisait attention à lui.

Je n'avais plus rien de ce genre à apprendre, lorsque nous entrâmes en relation. Je ne l'ai jamais vu que la nuit. Une fois dans une sorte de b....., souvent au théâtre. On m'a dit qu'il vivait de médiocres opérations hebdomadaires à la Bourse. Il prenait ses repas dans un petit restaurant de la rue Vivienne. Là, il mangeait comme on se purge, avec le même entrain. Parfois, il s'accordait ailleurs un repas lent et fin.

M. Teste avait peut-être quarante ans. Sa parole était extraordinairement rapide, et sa voix sourde. Tout s'effaçait en lui, les yeux, les mains. Il avait pourtant les épaules militaires, et le pas d'une régularité qui étonnait. Quand il parlait, il ne levait jamais un bras ni un doigt : il avait *tué la marionette*. Il ne souriait pas, ne disait ni bonjour ni bonsoir ; il semblait ne pas entendre le « Comment allez-vous ? »

Sa mémoire me donna beaucoup à penser. Les traits par lesquels j'en pouvais juger, me firent imaginer une gymnastique intellectuelle sans exemple. Ce n'était pas chez lui une faculté excessive, — c'était une faculté éduquée ou transformée. Voici ses propres paroles : « Il y a vingt « ans que je n'ai plus de livres. J'ai brûlé mes papiers aussi. Je rature « le vif... Je retiens ce que je veux. Mais le difficile n'est pas là. *Il est de « retenir ce dont je voudrai demain!*... J'ai cherché un crible machinal... »

A force d'y penser, j'ai fini par croire que M. Teste était arrivé à découvrir des lois de l'esprit que nous ignorons. Sûrement, il avait dû consacrer des années à cette recherche : plus sûrement, des années encore et beaucoup d'autres années avaient été disposées pour mûrir ses inventions et pour en faire ses instincts. Trouver n'est rien. Le difficile est de s'ajouter ce qu'on trouve.

L'art délicat de la durée, le temps, sa distribution et son régime, — sa dépense à des choses bien choisies, pour les nourrir spécialement, —

était

était une des grandes recherches de M. Teste. Il veillait à la répétition de certaines idées; il les arrosait de nombre. Ceci lui servait à rendre finalement machinale l'application de ses études conscientes. Il cherchait même à résumer ce travail. Il disait souvent : « *Maturare!...* »

Certainement sa mémoire singulière devait presque uniquement lui retenir cette partie de nos impressions que notre imagination toute seule est impuissante à construire. Si nous imaginons un voyage en ballon, nous pouvons avec sagacité, avec puissance, *produire* beaucoup des sensations probables d'un aéronaute ; mais il restera toujours quelque chose d'individuel à l'ascension réelle, dont la différence avec notre rêverie exprime la valeur des méthodes d'un Edmond Teste.

Cet homme avait connu de bonne heure l'importance de ce qu'on pourrait nommer la *plasticité* humaine. Il en avait cherché les limites et le mécanisme. Combien il avait dû rêver à sa propre malléabilité !

J'entrevoyais des sentiments qui me faisaient frémir, une terrible obstination dans des expériences enivrantes. Il était l'être absorbé dans sa variation, celui qui devient son système, celui qui se livre entier à la discipline effrayante de l'esprit libre, et qui fait tuer ses joies par ses joies, la plus faible par la plus forte, — la plus douce, la temporelle, celle de l'instant et de l'heure commencée, par la fondamentale, — par l'espoir de la fondamentale.

Et je sentais qu'il était le maître de sa pensée ; j'écris là cette absurdité. L'expression d'un sentiment est toujours absurde.

M. Teste n'avait pas d'opinions. Je crois qu'il se passionnait à son gré, et dans la limite d'un but défini. Qu'avait-il fait de sa personnalité? Comment se voyait-il ?... Jamais il ne riait, jamais un air de malheur sur son visage. Il haïssait la mélancolie.

Il parlait, et on se sentait dans son idée, confondu avec les choses : on se sentait reculé, mêlé aux maisons, aux grandeurs de l'espace, au coloris remué de la rue, aux coins... Et les paroles le plus adroitement touchantes, — celles même qui font leur auteur plus près de nous qu'aucun autre homme, celles qui font croire que le mur éternel entre les esprits tombe, — pouvaient venir à lui... Il savait admirablement qu'elles

auraient

auraient ému *tout autre*. Il parlait, et sans pouvoir préciser les motifs ni l'étendue de la proscription, on constatait qu'un grand nombre de mots étaient bannis de son discours. Ceux dont il se servait, étaient parfois si curieusement tenus par sa voix ou éclairés par sa phrase que leur poids était altéré, leur valeur nouvelle. Parfois, ils perdaient tout leur sens, ils paraissaient remplir uniquement une place vide dont le terme destinataire était douteux encore ou imprévu par la langue. Je l'ai entendu désigner un objet matériel par un groupe de mots abstraits et de noms propres.

A ce qu'il disait, il n'y avait rien à répondre. Il tuait l'assentiment poli. On prolongeait les conversations par des bonds qui ne l'étonnaient pas.

Si cet homme avait changé l'objet de ses méditations fermées, s'il eût tourné contre le monde la puissance régulière de son esprit, rien ne lui eût résisté. Je regrette d'en parler comme on parle de ceux dont on fait les statues. Je sens bien qu'entre le « génie » et lui, il y a une quantité de faiblesse. Lui, si véritable ! si neuf ! si pur de toute duperie et de toutes merveilles, si dur ! Mon propre enthousiasme me le gâte...

Comment ne pas en ressentir pour celui qui ne disait jamais rien de *vague ?* pour celui qui déclarait avec calme : « Je n'apprécie en toute « chose que la *facilité* ou la *difficulté* de les connaître, de les accomplir. « Je mets un soin extrême à mesurer ces degrés, et à ne pas m'attacher... « Et que m'importe ce que je sais fort bien ? »

Comment ne pas s'abandonner à un être dont l'esprit paraissait transformer pour soi seul tout ce qui est, et qui *opérait* tout ce qui lui était proposé. Je devinais cet esprit maniant et mêlant, faisant varier, mettant en communication, et dans l'étendue du champ de sa connaissance, pouvant couper et dévier, éclairer, glacer ceci, chauffer cela, noyer, exhausser, nommer ce qui manque de nom, oublier ce qu'il a voulu, endormir ou colorer ceci et cela...

Je simplifie grossièrement des propriétés impénétrables. Je n'ose pas dire tout ce que mon objet me dit. La logique m'arrête.

Mais, en moi-même, toutes les fois que se pose le problème de Teste, apparaissent de curieuses formations.

Il

Il y a des jours où je le retrouve très nettement. Il se représente à mon souvenir, à côté de moi. Je respire la fumée de nos cigares, je l'entends, je me *méfie*. Parfois, la lecture d'un journal me fait me heurter à sa pensée, quand un événement maintenant la justifie. Et je tente encore quelqu'une de ces expériences illusoires qui me délectaient à l'époque de nos soirées. C'est-à-dire que je me le figure faisant ce que je ne lui ai pas vu faire. Que devient M. Teste souffrant ? — Amoureux, comment raisonne-t-il ? — Peut-il être triste ? — De quoi aurait-il peur ? — Qu'est-ce qui le ferait trembler ? — ..... Je cherchais. Je maintenais entière l'image de l'homme rigoureux, je tâchais de la faire répondre à mes questions... Elle s'altérait.

Il aime, il souffre, il s'ennuie. Tout le monde s'imite. Mais, au soupir, au gémissement élémentaire, je veux qu'il mêle les règles et les figures de tout son esprit.

Ce soir, il y a précisément deux ans et trois mois que j'étais avec lui au théâtre, dans une loge prêtée. J'y ai songé tout aujourd'hui.

Je le revois debout avec la colonne d'or de l'Opéra, ensemble.

Il ne regardait que la salle. Il aspirait la grande bouffée brûlante, au bord du trou. Il était rouge.

Une immense fille de cuivre nous séparait d'un groupe murmurant au-delà de l'éblouissement. Au fond de la vapeur, brillait un morceau nu de femme, doux comme un caillou. Beaucoup d'éventails indépendants vivaient sur le monde sombre et clair, écumant jusqu'aux feux du haut. Mon regard épelait mille petites figures, tombait sur une tête triste, courait sur des bras, sur les gens, et enfin se brûlait.

Chacun était à sa place, libre d'un petit mouvement. Je goûtais le système de classification, la simplicité presque théorique de l'assemblée, l'ordre social. J'avais la sensation délicieuse que tout ce qui respirait dans ce cube, allait suivre ses lois, flamber de rire par grands cercles, s'émouvoir par plaques, ressentir par *masses* des choses *intimes*, — *uniques*, — des remuements secrets, s'élever à l'inavouable ! J'errais sur ces étages d'hommes, de ligne en ligne, par orbites, avec la fantaisie de joindre

joindre idéalement entre eux, tous ceux ayant la même maladie, ou la même théorie, ou le même vice... Une musique nous touchait tous, abondait, puis devenait toute petite.

Elle disparut. M. Teste murmurait : « On n'est *beau*, on n'est « extraordinaire que pour les autres! *Ils* sont mangés par les autres! »

Le dernier mot sortit du silence que faisait l'orchestre. Teste respira.

Sa face enflammée où soufflaient la chaleur et la couleur, ses larges épaules, son être noir mordoré par les lumières, la forme de tout son bloc vêtu, étayé par la grosse colonne, me reprirent. Il ne perdait pas un atome de tout ce qui devenait sensible, à chaque instant dans cette grandeur rouge et or.

Je regardai ce crâne qui faisait connaissance avec les angles du chapiteau, cette main droite qui se rafraîchissait aux dorures, et, dans l'ombre de pourpre, les grands pieds. Des lointains de la salle, ses yeux vinrent vers moi; sa bouche dit : « La discipline n'est pas mauvaise... « C'est un petit commencement... »

Je ne savais répondre. Il dit, de sa voix basse et vite : « Qu'ils « jouissent et obéissent! »

Il fixa longuement un jeune homme placé en face de nous, puis une dame, puis tout un groupe dans les galeries supérieures, — qui débordait du balcon par cinq ou six visages brûlants, — et puis tout le monde, tout le théâtre, plein comme les cieux, ardent, fasciné par la scène que nous ne voyions pas. La stupidité de tous les autres nous révélait qu'il se passait n'importe quoi de sublime. Nous regardions se mourir le jour que faisaient toutes les figures dans la salle. Et quand il fut très bas, quand la lumière ne rayonna plus, il ne resta que la vaste phosphorescence de ces mille figures. J'éprouvais que ce crépuscule faisait tous ces êtres passifs. Leur attention et l'obscurité croissantes formaient un équilibre continu. J'étais moi-même attentif *forcément*, — à toute cette attention.

M. Teste dit : « Le suprême *les* simplifie. Je parie qu'ils pensent « tous, de plus en plus, *vers* la même chose. Ils seront égaux devant la

« crise

« crise ou limite commune. Du reste, la loi n'est pas si simple... puis-
« qu'elle me néglige, — et — je suis ici. »

Il ajouta : « L'éclairage les tient. »

Je dis en riant : « Vous aussi ? »

Il répondit : « Vous, aussi. »

« — Quel dramaturge vous feriez ! lui dis-je, vous semblez surveiller
« quelque expérience créée aux confins de toutes les sciences ! Je vou-
« drais voir un théâtre inspiré de vos méditations... »

Il dit : « Personne ne médite. »

L'applaudissement et la lumière complète nous chassèrent. Nous circulâmes, nous descendîmes. Les passants semblaient en liberté. M. Teste se plaignit légèrement de la fraîcheur de minuit. Il fit allusion à d'anciennes douleurs.

Nous marchions, et il lui échappait des phrases presque incohérentes. Malgré mes efforts, je ne suivais ses paroles qu'à grand'peine, me bornant enfin à les retenir. L'incohérence d'un discours dépend de celui qui l'écoute. L'esprit me paraît ainsi fait qu'il ne peut être incohérent pour lui-même. Aussi me suis-je gardé de classer Teste parmi les fous. D'ailleurs, j'apercevais vaguement le lien de ses idées, je n'y remarquais aucune contradiction ; — et puis, j'aurais redouté une solution trop simple.

Nous allions dans les rues adoucies par la nuit, nous tournions à des angles, dans le vide, trouvant d'instinct notre voie, — plus large, plus étroite, plus large : son pas militaire se soumettait le mien.....

— « Pourtant, répondis-je, comment se soustraire à une musique
« si puissante ! Et pourquoi ? J'y trouve une ivresse particulière, dois-je
« la dédaigner ? J'y trouve l'illusion d'un travail immense, qui, tout à
« coup me deviendrait possible... Elle me donne des *sensations abstraites*,
« des figures délicieuses de tout ce que j'aime, — du changement, du
« mouvement, du mélange, du flux, de la transformation..... Nierez-vous
« qu'il y ait des choses anesthésiques ? Des arbres qui saoulent, des

« hommes

« hommes qui donnent de la force, des filles qui paralysent, des ciels « qui coupent la parole? »

M. Teste reprit assez haut :

— « Eh ! Monsieur ! que m'importe le « talent » de vos arbres, — et « des autres !... Je suis chez MOI, je parle ma langue, je hais les choses « extraordinaires. C'est le besoin des esprits faibles. Croyez moi à la « lettre : le génie est *facile*, la fortune est *facile*, la *divinité* est *facile*.. Je « veux dire simplement — que je sais comment cela se conçoit. C'est « *facile*.

« Autrefois, — il y a bien vingt ans, — toute chose au-dessus de « l'ordinaire accomplie par un autre homme, m'était une défaite person- « nelle. Dans le passé, je ne voyais qu'idées volées à moi!... Quelle « bêtise !..... Dire que notre propre image ne nous est pas indifférente ! « Dans les combats imaginaires, nous la traitons *trop bien* ou *trop mal!...* »

Il toussa. Il se dit : Que peut un homme?... Que peut un homme!... » Il me dit : « Vous connaissez un homme sachant qu'il ne sait ce qu'il « dit ! »

Nous étions à sa porte. Il me pria de venir fumer un cigare chez lui.

Au haut de la maison, nous entrâmes dans un très petit appartement « garni ». Je ne vis pas un livre. Rien n'indiquait le travail traditionnel devant une table, sous une lampe, au milieu de papiers et de plumes. Dans la chambre verdâtre qui sentait la menthe, il n'y avait autour de la bougie que le morne mobilier abstrait, — le lit, la pendule, l'armoire à glace, deux fauteuils — comme des êtres de raison. Sur la cheminée, quelques journaux, une douzaine de cartes de visite couvertes de chiffres, et un flacon pharmaceutique. Je n'ai jamais eu plus fortement l'impression du *quelconque*. C'était le logis quelconque, analogue au point quelconque des théorèmes, — et peut-être aussi utile. Mon hôte existait dans l'intérieur le plus général. Je songeai aux heures qu'il faisait dans ce fauteuil. J'eus peur de l'infinie tristesse possible dans ce lieu pur et banal. J'ai vécu dans de telles chambres, je n'ai jamais pu les croire définitives, sans horreur.

M. Teste parla de l'argent. Je ne sais pas reproduire son éloquence

spéciale

spéciale : elle me semblait moins précise que d'ordinaire. La fatigue, le silence qui se fortifiait avec l'heure, les cigares amers, l'abandon nocturne semblaient l'atteindre. J'entends sa voix baissée et ralentie qui faisait danser la flamme de l'unique bougie brûlant entre nous, à mesure qu'il citait de très grands nombres, avec lassitude. Huit cent dix millions soixante-quinze mille cinq cent cinquante..... J'écoutais cette musique inouïe sans suivre le calcul. Il me communiquait le tremblement de la Bourse, et les longues suites de noms de nombres me prenaient comme une poésie. Il rapprochait les événements, les phénomènes industriels, le goût public et les passions, les chiffres encore, les uns des autres. Il disait : « L'or est comme l'esprit de la société. »

Tout à coup, il se tût. Il souffrit.

J'examinai de nouveau la chambre froide, la nullité du meuble, pour ne pas le regarder. Il prit sa fiole et but. Je me levai pour partir.

« Restez encore, dit-il, vous ne vous ennuyez pas. Je vais me mettre « au lit. Dans peu d'instants, je dormirai. Vous prendrez la bougie pour « descendre. »

Il se dévêtit tranquillement. Son corps sec se baigna dans les draps et fit le mort. Ensuite il se tourna, et s'enfonça davantage dans le lit trop court.

Il dit en me souriant : « Je fais la planche. Je flotte ! ... Je sens un « roulis imperceptible dessous, — un mouvement immense ? Je dors « une heure ou deux tout au plus, moi qui adore la navigation de la « nuit. Souvent je ne distingue plus ma pensée d'avant le sommeil. Je « ne sais pas si j'ai dormi. Autrefois, en m'assoupissant, je pensais à « tous ceux qui m'avaient fait plaisir, figures, choses, minutes. Je les « faisais venir pour que la pensée fut aussi douce que possible, facile « comme le lit... Je suis vieux. Je puis vous montrer que je me sens « vieux... Rappelez-vous ! — Quand on est enfant, on se *découvre*, on « découvre lentement l'espace de son corps, on exprime la particularité « de son corps par une série d'efforts, je suppose ? On se tord, et on se « trouve ou on se retrouve, et on s'étonne ! On touche son talon, on « saisit son pied droit avec sa main gauche, on obtient le pied froid

« dans

« dans la paume chaude!... Maintenant, je me sais par cœur. Le cœur
« aussi. Bah! toute la terre est marquée, tous les pavillons couvrent
« tous les territoires.... Reste mon lit. J'aime ce courant de sommeil et
« de linge : ce linge qui se tend et se plisse, ou se froisse, — qui
« descend sur moi comme du sable, quand je fais le mort, — qui se
« caille autour de moi dans le sommeil..... C'est de la mécanique bien
« complexe. Dans le sens de la trame ou de la chaîne, une déformation
« très petite... Ah! »

Il souffrit.

« Mais qu'avez-vous? lui dis-je, je puis...

« J'ai, dit-il, ...pas grand chose. J'ai... un dixième de seconde qui
« se montre... Attendez... Il y a de ces instants où mon corps s'illu-
« mine... C'est très curieux. J'y vois tout à coup en moi... je distingue
« les profondeurs des couches de ma chair; et je sens des zones de
« douleur, des anneaux, des pôles, des aigrettes de douleur. Voyez-
« vous ces figures vives? cette géométrie de ma souffrance? Il y a de
« ces éclairs qui ressemblent tout à fait à des idées. Ils font comprendre,
« — d'ici, jusque là .., Et pourtant ils me laissent *incertain*. Incertain
« n'est pas le mot... Quand *cela* va venir, je trouve en moi quelque
« chose de confus ou de diffus. Il se fait dans mon être des endroits..
« brumeux, il y a des étendues qui font leur apparition. Alors, je prends
« dans ma mémoire une question, un problème quelconque.... Je m'y
« enfonce. Je compte des grains de sable... et, tant que je les vois... —
« Ma douleur grossissante me force à l'observer. J'y pense! — je
« n'attends que mon cri,... et dès que je l'ai entendu — l'*objet*, le
« terrible *objet*, devenant plus petit, et encore plus petit, se dérobe à
« ma vue intérieure.....

« Que peut un homme? Je combats tout, — hors la souffrance de
« mon corps, au-delà d'une certaine grandeur. C'est là, pourtant, que
« je devrais commencer. Car, souffrir, c'est donner à quelque chose une
« attention suprême, et je suis un peu l'homme de l'attention.... Sachez
« que j'avais prévu la maladie future. J'avais songé avec précision à ce
« dont tout le monde est sûr. Je crois que cette vue sur une portion

évidente

« évidente de l'avenir, devrait faire partie de l'éducation. Oui, j'avais
« prévu ce qui commence maintenant. C'était, alors. une idée comme
« les autres. Ainsi, j'ai pu la suivre. »

Il devint calme.

Il se plia sur le côté, baissa les yeux ; et, au bout d'une minute, parlait de nouveau. Il commençait à se perdre. Sa voix n'était qu'un murmure dans l'oreiller. Sa main rougissante dormait déjà.

Il disait encore : « Je pense, et cela ne gêne rien. Je suis seul. Que
« la solitude est confortable! Rien de doux ne me pèse.. La même
« rêverie ici, que dans la cabine du navire, la même au café Lambert....
« Les bras d'une Berthe, s'ils prennent de l'importance, je suis volé, —
« comme par la douleur... Celui qui me parle, s'il ne prouve pas, —
« c'est un ennemi. J'aime mieux l'éclat du moindre fait qui se produit.
« Je suis étant, et me voyant ; me voyant me voir, et ainsi de suite...
« Pensons de tout près. Bah ! on s'endort sur n'importe quel sujet...
« Le sommeil continue n'importe quelle idée........ »

Il ronflait doucement. Un peu plus doucement, je pris la bougie, je sortis à pas de loup. »

LES HAMADRYADES

par Pierre Louÿs.

A Alfred Vallette.

I

Elles marchent dans l'herbe et boivent aux ruisseaux,
Celles qu'un destin clair fit nymphes des prairies.
D'autres, essaim lucide, âmes des eaux fleuries,
Nagent sous nos cent bras, croisés en noirs arceaux.

Nous, des arbres plaintifs gardiennes enchaînées,
Nudités en péril du jour insidieux,
Nous dressons dans le vent du matin, fils des dieux,
Nos mains vertes, de pluie et de fraîcheur baignées.

Maître des foudres, Dzeus sauveur, te verrons-nous
Frapper l'arbre mortel qui ferme nos genoux
Et livrer la terre ivre à nos jambes écloses ?

Connaîtrons-nous les grands horizons nébuleux,
L'eau du fleuve, le lac de lumière, les roses
Et l'humide sommeil, les champs profonds et bleus...

II

Des sylvains et des pans se souvient-elle encore,
Qui troublaient les bois bleus de leurs sauts turbulents!
Au bruit des sistres et des tambours indolents
La danse des pieds nus a suivi Terpsichore.

Délaissée, et la peur de la nuit dans les yeux,
L'Hamadryade au vent livre ses mains rameuses.
Les fleurs ne meurent plus du repos des dormeuses,
Le chêne se verdit d'un lierre injurieux.

Parfois, sautant l'eau vive au gré des pierres plates,
Un satyre furtif qui tremble sur ses pattes
Touche les lourds cheveux de gui clair couronnés;

Il combat, et la nymphe ardente se révulse,
Impuissante à bannir de ses flancs forcenés
L'horreur qui la relie à l'ægipan bisulce.

III

Les arbres des forêts sont des femmes très belles,
Dont l'invisible corps sous l'écorce est vivant.
La plus pure eau du ciel les abreuve, et le vent
En séchant leurs cheveux les couronne d'ombelles.

Leur front n'est pas chargé de la tour des Cybèles :
L'ombre seule des fleurs sur leur regard mouvant
Frissonne, et le long de leurs bras se poursuivant,
Tournent les lierres verts qu'empourprent les rubelles.

Les arbres des forêts sont des femmes debout
Qui le jour portent l'aigle et la nuit le hibou
Puis les regardent fuir sur la terre inconnue :

La rapide espérance et le rêve incertain
S'envolent tour à tour de leur épaule nue
Et la captive en pleurs s'enracine au destin.



ENNOÏA

par André Lebey.

A Ferdinand Herold.

« Elle a aimé l'adultère, l'idolâtrie, le men-
« songe et la sottise. Elle s'est prostituée à
« tous les peuples. Elle a chanté dans tous
« les carrefours. Elle a baisé tous les visages. »

GUSTAVE FLAUBERT, *La Tentation de Saint-Antoine*.

I

Sur la ville tombait une sorte de brume vague, à travers laquelle les formes des choses et des hommes apparaissaient confuses. Le long de la route, au loin, des voyageurs se hâtaient, à pied ou à cheval, auréolés des reflets rouges que prolongeait derrière eux le disque peu à peu déclinant du soleil. Les premières étoiles commençaient à apparaître.

Des lumières éclataient aux fenêtres des demeures, tout le long des rues. Dans le quartier bas, les tavernes apparaissaient comme des foyers vers lesquels tous se dirigeaient. Elles s'emplissaient rapidement et le monde débordait sur les terrasses : des rires, des appels, des cris, des bruits de coupes heurtées et des refrains. Toute une foule chatoyait sous la lueur des lanternes semées dans le feuillage, se détachant, sur l'intérieur éclairé de la terrasse, en une masse remuante où les robes claires des femmes ondulaient. Il en arrivait toujours. Elles venaient des quartiers plébéiens. Leurs chevelures noires, rousses ou jaune safran casquaient leurs visages fardés ; leurs robes flottantes sans ceinture attiraient les regards des hommes qui les appelaient avec des plaisanteries obscènes et, lorsqu'elles étaient près d'eux, les renversaient pour les baiser à pleine bouche.

Quelqu'un passa près de la taverne et monta les marches de la terrasse.

Une

Une voix partit de l'un des groupes :

Simon !

Simon s'approcha de celui qui l'avait appelé et s'assit.

— Je m'en irai bientôt, dit-il.

— Philosophe, lui répondit son ami en souriant, tu vis trop en toi-même et cela est mauvais. Regarde autour de toi : certaines de ces femmes sont jolies et tu passes près d'elles sans les regarder ! Voici du vin de Falerne et tu refuses d'en boire ! Que te faut-il donc ? Une nuit rafraîchie de brise, des femmes, des vins, quelques amis et des chansons des bons poètes, n'est-ce point là le rêve de la vie et qu'y a-t-il d'autre à désirer ? Réfléchir à ce qui fut ou à ce qui n'est pas encore est une mauvaise manière de perdre son temps ; ce que tu te plais à nommer la sagesse n'est que le rêve de ton imagination et il y a peut-être plus de sagesse dans la nonchalance de mon sourire que dans toute ta philosophie.

Un peu reculé dans l'ombre, Simon ne répondait pas. Bien que déjà souvent il ait eu l'occasion de la voir, il s'étonnait de cette débauche et ne comprenait pas le plaisir qu'on pouvait y trouver. Il jugeait la vie de ceux qui l'entouraient fade et monotone, sans réfléchir que la sienne l'était également malgré l'extraordinaire dont elle était enveloppée. La légende voulait qu'il eût appris les secrets merveilleux de ces solitaires étranges qui habitent dans les forêts au-delà des montagnes d'Assyrie. On racontait aussi qu'il savait le sens de tous les cultes, connaissait toutes les sciences et pouvait commander à la nature. Personne ne l'avait jamais vu rire ou pleurer ; ses disciples doutaient que ce ne fût point un dieu.

« Parce que je ne leur ai jamais conté mon cœur, songeait Simon, ils m'ont enveloppé de leurs légendes, mais s'ils savaient comprendre, ils verraient combien il a souffert et souffre encore. Oui, J'ai lu les papyrus, j'ai écouté les docteurs, j'ai classé les philosophies et j'ai essayé d'en bâtir une nouvelle ; mais à certaines heures j'ai regardé les papyrus sans pouvoir les lire, j'ai écouté les docteurs sans les entendre, j'ai travaillé les philosophies, j'ai regardé l'avenir — et j'ai vu qu'il me manquait

manquait quelque chose. J'ai cherché le dieu qu'on ne nomme pas et je crois l'avoir trouvé, mais je ne l'ai jamais entendu. Le temps de l'exil est bien long! Il y a des heures où le désir d'un demi-sommeil envahit et où l'on voudrait faire sentir à une femme le battement de son cœur. Mais les femmes ne sont plus dignes d'être aimées, elles n'entendraient pas la voix éternelle. Le temps a brisé l'arc de l'enfant ailé, ses flèches se sont dispersées nul ne sait où ; il ne reste de lui qu'un souvenir et son carquois vide avec lequel on joue aux dés. »

Les convives commençaient à s'étonner du silence de Simon. L'un d'eux lui dit en lui touchant l'épaule :

— Tu es trop taciturne, philosophe ; ta sagesse t'empêcherait-elle de parler ?

— D'autres se fâcheraient de ton esprit, Nicias, répondit-il.

— Et tu ne t'en fâcheras point, n'est-ce pas ? Il faut bien introduire quelque chose dans la conversation ; on ne sait déjà trop quoi dire... Mais voici Hélènè, la connais-tu, Simon ? Nous l'avons appelée Hélènè en souvenir de celle de Lacédémone qui ne devait pas être plus belle.

Hélènè ! appela-t-il.

La courtisane s'approcha. Lorsqu'elle eut salué tous les convives, elle s'arrêta devant Simon.

— Et celui-ci ? demanda-t-elle.

— Simon, un de nos amis.

Elle s'assit devant lui sans rien dire. Il y eut un moment de silence ; puis le vin débordant à nouveau des coupes, les rires recommencèrent et les conversations.

Le philosophe regardait la courtisane ; celle-ci s'arrêtait à certains moments de parler pour lever les yeux sur lui et les baisser aussitôt, surprise et confuse.

Il se leva, dit adieu et partit.

Il était déjà au bas de la terrasse, lorsqu'il vit Hélènè courir vers lui. Elle s'arrêta, et en tremblant un peu :

— Je voudrais te parler, dit-elle, mais je ne le peux pas.

Il

Il la regarda avec une certaine douceur et dans ses yeux elle crut voir de la lassitude.

— Seigneur, reprit-elle, il ne faut pas toutes nous mépriser... Ce n'est pas notre faute... Il y a de la tristesse bien souvent dans nos cœurs...

Mais Simon, avec colère :

— Il y a longtemps qu'il n'y a plus rien dans vos cœurs ; vos mères vous ont appris à mentir et vous ont vendues dès l'âge où vous pouviez vous unir aux hommes.

La courtisane baissait la tête et paraissait pleurer. Il attendait quelque chose sans savoir lui-même au juste ce que ce pouvait être. Tout à coup, comme elle levait vers lui des yeux humides, il la baisa au front.

— Ah ! s'écria-t-elle.

Mais il parut fuir. Elle le regarda, sans courage pour l'appeler, puis, lorsqu'elle ne vit plus son manteau voltiger sur la route, elle s'essuya les yeux.

Une femme la plaisanta ;

— On dirait que tu as pleuré. Si ton galant est mort, il y en a d'autres... C'est trop de pitié vraiment.

II

Les tavernes s'éteignaient l'une après l'autre. Des couples passaient dans l'ombre. Sur le seuil des portes, des femmes guettaient les passants, et quand il en venait un, lui faisaient des signes. Les rues devenaient peu à peu désertes et silencieuses. Dans presque toutes les maisons les lumières étaient éteintes. La nuit était si belle que Simon ne reprit pas le chemin de sa demeure. Il se sentait plein d'un extraordinaire désir de vivre et ne pouvait croire que Dieu se fût retiré du monde; l'essentiel devait être de le découvrir. Peut-être fallait-il agir, peut-être n'était-il pas bon de rester dans la solitude en regardant les autres de loin; peut-être le devoir consistait-il à manifester plutôt par des actes que par des discours ce qu'on avait appris dans le silence. Peut-être... toujours peut-être... et rien d'autre pour se guider que des raisonnements incertains. Le rêve de rester deux pendant toute la vie avait été longtemps le sien; l'ayant dans la suite reconnu impossible il ne l'avait point tenté, mais en avait conservé un vague désir. L'effort de vivre devait alors être moins difficile; et bien que Simon sut à quel point l'amour est dangereux pour qui médite, il ne pouvait se défendre de le souhaiter.

Et il se souvenait de la prostituée rencontrée à la terrasse de la taverne avec son voile noir qu'attachait un grand nœud rose autour du cou. Elle lui avait dit des paroles surprenantes dans une telle bouche.

Pourquoi

Pourquoi n'auraient-elles point été vraies ? La douleur est un des chemins de la rédemption.

Et il se disait : Elle a souffert, elle souffre. Elle se souvient du temps où l'amour lui apparaissait comme le plus glorieux but de la vie, comme ce qu'elle offrait de plus infini et de plus magnifique. Si elle était tombée c'est qu'il ne s'était pas trouvé de main près d'elle pour la soutenir, pas d'oreille pour entendre sa plainte, pas d'âme songeuse pour la consoler. J'ai été brutal ; j'ai douté d'elle ; je l'ai repoussée. J'aurais dû l'accueillir. Elle ressemble à celles qu'on croit plus pures ; toutes ont une âme banale, même celles qui ne veulent point la laisser paraître...

Elle est lasse de vivre, mais elle hésite encore, elle ne sait pas...

Tout en marchant au hasard à travers la ville, il arriva sur la rive droite de l'Halys. La rivière coulait sombre, pailletée çà et là de petites vagues éclairées de lune ou de gouttes jaillies tout à coup lorsqu'un poisson sortait hors de l'eau. Simon s'assit, frissonnant d'enthousiasme et d'allégresse comme si quelque chose d'extraordinaire était survenu ou allait survenir. Il s'agenouilla et commença une prière.

La ville étendait sa masse confuse, creusée par les découpures des avenues d'où s'élevaient çà et là des colonnes, puis de loin en loin des constructions plus hautes et plus massives Il voyait aussi les temples avec leurs toitures inclinées et leurs frontons triangulaires. De l'autre côté du fleuve, c'était une étendue de plaines vertes plantées de palmiers et bordée à l'horizon par une ondulation de collines.

Simon, sa prière achevée, s'était endormi.

Tout à coup une voix lointaine sembla se faire entendre.

Il écouta.

La voix chantait :

« Césarée ! Césarée ! Tu reposes après l'infamie de ta débauche. Tes habitants se sont endormis auprès des femmes auxquelles ils se sont donnés sans amour ; vous avez tous renié les paroles divines que vous entendiez en vous-mêmes et les jeunes gens ont souillé leurs lèvres sur celles des prostituées.

« Césarée !

« Césarée ! Césarée ! La luxure t'a enveloppée de sa caresse mortelle, elle t'a affolée par la promesse de voluptés inouies et tu n'as pas eu le courage de lui répondre que les voluptés sont aussi fugitives que les poussières des routes emportées par le vent, aussi passagères que les fleurs qui ne vivent qu'un jour.

« Césarée ! Césarée ! Il viendra Simon, la grande vertu de Dieu. Il verra la matière qui souffre : il suivra la prostituée dans les lupanars, il la prendra par la main, il écoutera le récit de sa peine et il lui montrera la route des élus. »

Simon se réveilla et leva la tête. Il n'y avait pas de trace d'ange au ciel. Les étoiles s'effaçaient une à une. Des vapeurs blanchâtres montaient du côté de l'orient. C'était le crépuscule du matin. La masse de la ville se dégageait peu à peu de l'obscurité en se détachant sur un horizon de moins en moins sombre. Les teintes devenaient presque visibles. De petites nues roses et jaunes commençaient à s'allonger dans le ciel de plus en plus bleu. Le soleil enfin fit étinceler les dorures des temples et ses rayons se propageant de plus en plus loin avec lenteur, étaient comme le reflet d'une incendie croissante. Des eaux du fleuve s'échappait une buée transparente, évanouie en montant dans l'espace. La fatigue du réveil se sentait dans ce tableau achevé petit à petit jusqu'à ce qu'il apparut complètement. On ne rencontrait dans les rues que des porteurs d'eau ou des ivrognes attardés qui, n'ayant pu revenir chez eux, avaient passé la nuit à boire encore dans les tavernes ou à ronfler contre les bornes des carrefours.

III

Nicias avait emmené Hélène chez lui. Comme il avait offert beaucoup d'argent et qu'elle était pauvre, elle n'avait pu l'en empêcher. Elle aurait voulu justement rester seule ce soir-là.

Elle rentra le matin. Elle mit un peu d'ordre dans sa chambre, ouvrit la fenêtre, arrosa ses fleurs et se reposa. Elle n'avait pas besoin de sommeil, mais de rêverie : elle songeait à l'ami de Nicias qui n'avait presque pas parlé et tout à coup l'avait baisée au front. Elle ne savait pas pourquoi elle était émue, mais elle se laissait aller à son émotion et étendait ses bras dans le vide en criant : « Simon ! Simon ! »

On frappa. Elle ne se dérangea point pour ouvrir, ne voulant voir personne maintenant. Mais la porte s'ouvrit seule. Un homme s'avança en baissant la tête.

— Qui es-tu ? demanda-t elle effrayée.

Il rejeta son manteau.

— Ah ! c'est donc toi. Je t'ai appelé !

— Je t'ai entendue, répondit-il ; je savais que tu devais m'appeler, et avant même que tu l'aies fait, je suis venu vers ta demeure.

Ils se turent l'un et l'autre, embarrassés, et baissèrent les yeux. Le philosophe hésitait encore ; la courtisane se sentait si petite auprès de lui qu'elle ne savait que lui dire, pensant qu'il était nécessaire de lui parler autrement qu'à un homme ordinaire.

Il s'approcha d'elle, enfin.

— Parle, lui dit-il.

— Je n'ai pas encore vingt ans, répondit-elle. Il y a quatre ans que j'ai connu les hommes et j'ai aidé ma mère avec l'argent qu'ils me donnaient en échange de mon corps. C'est la faute de celui que je rencontrai la première fois. Un soir, comme j'étais assise à regarder jouer les enfants sur la route, il s'approcha de moi, me prit la main et me dit que j'étais belle. Une nourrice autrefois m'avait bercé de récits d'amour, elle m'avait parlé de celle qui portait mon nom et de bien d'autres dont je ne me souviens plus depuis que personne ne me conte de légendes et ne m'entretient des dieux. Cet homme qui s'était approché de moi était jeune. Il me dit la fraîcheur de la forêt, le calme qui tombe de la lune ; la liberté des faunes et des nymphes ; il exalta le bonheur d'aimer et il promit d'aimer longtemps. Je ne savais pas que le mensonge s'était mêlé à l'amour. La nuit était sombre ; la forêt frémissait sous une brise tiède. Mon père était mort, ma mère était couchée. Je lui répondis que je l'aimais déjà et que je l'avais distingué d'entre les autres jeunes gens qui passaient devant notre demeure pour aller au gymnase. Il m'emmena... Le lendemain, il m'assura de revenir. Il ne revint pas et n'est jamais revenu. J'ai appris dans la suite qu'il était parti chez les barbares et s'y était marié. Ma mère sut ce que j'avais fait et me conseilla d'être courtisane. Elle me conduisit un soir dans un quartier populeux de la ville et là me vendit à un riche marchand. J'avais un peu peur et je pleurais parce qu'il ne me plaisait point et que je pensais à l'autre... Comme l'autre, il me quitta le lendemain, et comme la veille, le lendemain ce fut encore la même chose. — Et ma vie fut pendant quatre ans ce qu'elle continue d'être aujourd'hui.

Elle ajouta :

— Si j'ai jamais aimé un homme, c'était lui, le premier ... Saurais-tu s'il reviendra un jour à Césarée ?

— Je ne le sais pas, répondit Simon, mais je sais autre chose.

Et il se tut.

— Dis-le vite, reprit-elle.

— J'hésite

— J'hésite à te le dire...

— Je comprendrai tout ce que tu diras...

— Écoute alors, s'écria Simon, en levant la main. Écoute ! Avant le commencement du monde, lorsque tout n'était que vide et ténèbres, deux démons se partageaient l'étendue de ce qui n'existait pas encore. Ils avaient reçu tous deux mission de créer; celui qui règne à jamais par delà les confins d'une éternité silencieuse devait être leur juge; mais il ne possédait pas la puissance d'anéantir leur œuvre future et ne pouvait que réunir leurs découvertes. L'un de ces démons avait une peau noire aux reflets rouges, l'autre une peau blanche aux reflets bleus. Comme ils haïssaient l'Être invisible, ils convinrent ensemble d'imaginer deux forces si dissemblables et opposées que leur union devint impossible. Et celui qui avait une peau noire aux reflets rouges, créa un être tout de chair courbé en deux, et celui qui avait une peau blanche aux reflets bleus créa un être semblable à celui de chair, mais plus léger, plus libre, et dont les épaules étaient chargées d'ailes. Lorsque l'Être invisible les vit, il trembla et baissa la tête en pleurant. Les démons qui s'en doutaient, bien qu'ils ne pussent le voir, riaient. Mais l'Être invisible releva la tête et lança une boule au milieu de l'espace. La boule grandit tandis qu'elle descendait; elle s'arrêta enfin dans le vide, demeura immobile et tourna sur elle-même. Alors les démons se penchèrent sur ce globe. De petits corps semblables à ceux qu'ils avaient créés s'y remuaient. Les deux démons se regardèrent l'un et l'autre et comprirent. Alors ils se jetèrent l'un sur l'autre et luttèrent. Ils luttent encore et ils lutteront jusqu'à ce que le globe s'évanouisse. As-tu compris, Hélènè ? L'un avait créé la matière, l'autre la substance qui ne meurt pas. Et tous deux luttèrent ensemble parce que leur but avait été différent. Et ils luttent encore, Hélènè; ils ne sont pas si loin que tu penses; ils sont en nous.

Mais la courtisane, rêveuse :

— Et l'amour, seigneur ?

Simon se taisant, elle demanda :

— N'est-ce point ce qui les apaise ?

Il répondit :

— Si

— Si c'est l'amour enfin qui chante dans ton cœur, donne-moi la main et nous partirons. Mais prends garde : il y a un amour que tu ne connais pas et qui domine celui que tu connais. Tu sais l'amour des corps, tu ne sais pas celui des âmes ; or c'est celui des âmes qui empêche le corps de souffrir. La route alors est moins rude. Mais il faut négliger l'autre car il n'est qu'une impureté. Écoute. Moi aussi j'ai souffert d'être seul ; nous serons donc deux maintenant à dire aux hommes la vérité. Cela est dur quelquefois parce que les hommes sont méchants. Veux-tu me suivre le long des routes et te tenir auprès de moi lorsque je parlerai dans les villes ?

Et comme la courtisane renversait la tête sur son épaule en lui demandant :

— Mais tu m'aimes, n'est-ce pas ?

— Hélènè ! Je t'appellerai Ennoïa, se contenta-t-il de répondre. Tu es pour moi celle qui a souffert depuis le commencement du monde, celle qui souffre et souffrira toujours. Mais je te sauverai. C'est toi qui a causé la ruine de Troie ; c'est toi qui a coupé les cheveux de Samson. Mais maintenant tu seras celle qui est pure et que chanteront les poètes. — Pleure ! Pleure ! Les larmes sont saintes, elles viennent de plus loin que nous ; c'est Dieu qui nous les inspire pour nous permettre de nous racheter.

Ils sortirent. Ils prirent la route des voyageurs, mais avant de quitter la ville, ils rencontrèrent Nicias.

— Que se passe-t-il donc ? s'écria-t-il, Hélènè et Simon qui marchent ensemble !

Hélènè baissa la tête ; Simon répondit :

— Ouvre tes yeux et sache voir. Hélènè est morte, c'est Ennoïa que tu vois ici. Offre-lui de l'or, elle ne saura pas ce que tu veux dire. Elle est ma sœur et n'a plus rien de commun avec vous. Tu peux raconter la nouvelle à ceux qui comme toi prétendent l'avoir connue. Vous ne l'avez pas connue ; il y avait en elle un secret que vous n'avez pas su découvrir.

IV

Ephraïm... Issacar... Mageddo...

Ils allaient de ville en ville porter la bonne nouvelle. Sur les places publiques, tandis que Simon exhortait la foule, Hélènè se tenait assise silencieusement. Elle ne comprenait pas ses paroles, mais elle ne se souvenait pas d'avoir jamais entendu de voix aussi puissamment douce que la sienne et les trouvait admirables. Elle était heureuse d'être avec lui et ne demandait pas a comprendre; elle avait l'air de comprendre parce qu'elle l'avait remarqué joyeux chaque fois qu'elle avait paru émue.

Elle l'aimait. Du jour où il avait posé ses lèvres sur son front le monde lui était apparu meilleur; elle avait de suite appris à apprécier ce qu'elle négligeait; les roses blanches qui fleurissaient à sa fenêtre lui avaient donné de la joie à être senties et elle avait joué avec ses colliers qu'elle regardait à peine d'habitude. Elle l'avait suivi fatalement, comme on suit son destin; elle n'avait même pas discuté un peu avec elle-même. Elle ne pensait pas qu'un jour put venir où elle ne l'aimerait plus. Elle n'avait que lui au monde; les autres hommes lui étaient ignobles ou insignifiants.

Au crépuscule ils s'asseyaient dans quelque coin désert, de préférence dans la campagne. Il l'enseignait alors. Il lui dévoilait le mystère des théogonies, la même vérité cachée sous tous les cultes; il essayait de lui faire plaindre le genre humain. Il l'entretenait aussi de son doute. Elle l'écoutait sans jamais rien répondre; elle se serrait seulement plus

étroitement

étroitement contre lui, blotissant toute sa chair voluptueuse contre la sienne, et levant des lèvres palpitantes vers sa face pâle. Elle n'osait lui dire qu'elle jugeait l'amour au-dessus de son enseignement de peur de le fâcher; elle attendait dans l'espoir qu'un jour enfin il la prendrait doucement comme elle rêvait d'être prise et lui ferait oublier par ses caresses tendres les caresses brutales des autres qu'elle avait dû subir. Mais plus elle l'enveloppait de désir, plus il se montrait réservé, plus il feignait même de ne pas savoir ce qu'elle voulait, plus il l'exaltait vers ces idéalités lointaines à la promesse desquelles elle eut préféré les plus simples caresses.

Un soir il lui parla de sa vie passée.

— Je crains, Ennoïa, que l'impureté de ta conduite ancienne ne rejaillisse sur toi maintenant, bien que tu aies eu le désir de te purifier. As-tu réfléchi à tout ce qu'il y avait d'abominable dans ces relations d'un jour? Tu dis croire à l'amour, mais tu crois encore à l'amour mensonger, à celui-là seul que la matière domine, et celui-là n'est rien parce qu'il doit finir, alors que l'autre seul est vrai parce qu'il est immortel et que les distances les plus longues ne sauraient l'entraver. Crois-moi, Ennoïa; nous ne devons pas nous aimer comme s'aime le vulgaire; tu es pour moi, plus qu'une femme, tu es la matière souffrante et tu es la femme; tu es la femme rachetée; il ne faut pas écarter la petite flamme divine qu'il y a en nous. Cela est la condition de ton rachat, car, bien que ce fut inconsciemment, tu as beaucoup péché.. Crois-moi, Ennoïa; tu dois donner au monde l'exemple d'un grand sacrifice et cet amour que tu te sens pour moi, tu dois le reporter plus loin, plus haut, débarrassé de toute attache mortelle, vers le principe absolu, vers Dieu. Je ne dois être que le moyen de ton amour, le guide de ton ignorance... Et est-ce que cela n'est pas plus beau? — Tu es ma sœur, Ennoïa. »

Et, sans répondre, elle avait pleuré sur l'épaule du prophète.

Et des jours et des nuits s'étaient écoulés.

Et ils avaient été de ville en ville.

Mageddo... Bostra... Damas...

V

Devant la taverne, Simon attendait. Il était revenu seul à Césarée et il y avait sept jours qu'il n'avait revu sa compagne ; elle était partie sans laisser même une mèche de cheveux, un bijou, ou une fleur. Il avait été plusieurs fois frapper à sa porte, mais, personne n'était venu lui ouvrir. Il avait songé quelques heures qu'elle était morte ou malade mais maintenant il supposait quelque chose qu'il osait à peine penser. Il se répétait les rares paroles qu'elle avait murmurées et il se refusait à les croire mensongères ; il se souvenait de son émotion et il se refusait à la croire inutile : il avait bien entendu la voix.

Alors il était venu ici. Il avait peur de la voir et le désirait. Son regard fouillait anxieusement tous les groupes.

Ne l'apercevant pas, il se dirigea vers d'autres lieux de débauche dont elle avait été, avant leur rencontre, familière. Mais il ne l'y trouva pas davantage.

Il résolut de frapper une dernière fois à sa porte. Une douleur insurmontable le tenait maintenant, faite d'angoisse, de doute et de regret. Son âme lasse des idéalités impossibles battait des ailes vers un bonheur humain. Pourquoi ne l'avoir pas aimée comme aiment les autres hommes? Cet amour-là eut été saint puisqu'il eut été plus qu'un ordinaire caprice? Est-ce que la vie n'était pas cette union même, et vivre

selon

selon le sens de cette vie n'était-ce point servir Dieu ? L'amour à la fois idéal et charnel était la réconciliation des deux démiurges, l'œuvre parfaite.

Il hésitait devant la porte, lorsqu'il aperçut au bout de la ruelle deux ombres noires le long des maisons. La lune éclairait la nuit. Une étoffe rose apparut sous un voile noir. Une voix claire résonna doucement.

— Voici près de trois mois que je n'ai été avec un homme.

Il se recula dans un coin d'ombre.

— C'est-elle murmura-t-il.

Elle passa tout contre lui, sans le voir et continuait à parler :

— Tu ne veux pas me croire, cependant je dis la vérité. Pendant trois mois j'ai vécu avec un prophète qui ne m'a jamais possédée malgré tout le désir que j'avais de l'être et malgré toutes mes tentatives. Il détournait tristement la tête quand je le baisais sur la bouche ou le tenais trop longuement contre ma poitrine. C'est l'homme que j'ai le plus aimé et je n'en aimerai jamais un autre autant que lui, mais il m'a offensée et je suis partie. Je crois qu'il était fou, car il m'entretenait de choses incompréhensibles; cependant je n'ai jamais rencontré quelqu'un d'aussi étrangement beau que lui.

Devant la porte elle soupira encore.

— Oui, il était fou, car j'aurais pu être le bonheur de sa vie et il est passé près de son bonheur sans s'en apercevoir... Mais maintenant je ne l'aime plus. Suis-moi...

La porte se ferma. Simon vit de la lumière filtrer sous le seuil usé. Il s'assit et écouta.

Dans la chambre il y eut d'abord des rires, puis des chansons. Il entendit le cliquetis des colliers, des bracelets et des bagues jetés dans une coupe. Un silence succéda, traversé d'un bruit d'étoffes, puis il entendit des paroles d'amour, un bruit de chair heurtée, un soupir qui monta peu à peu, un souffle fort qui s'y mêla et presque un cri.

Des larmes lui vinrent aux yeux à la pensée de cet avenir souillé, à jamais terni.

La

— La courtisane a raison. Il ne faut pas négliger le bonheur terrestre. La chair est consolatrice et c'est un péché de ne point lui donner ce qu'elle demande. Et je suis puni parce que j'ai péché...

La vision lui revint brutale du couple qu'il avait entendu se prendre. Un grand sanglot lui monta du fond de la gorge. Mais comme il jugeait les larmes indignes d'un homme il se couvrit la tête d'un pan de son manteau et revint lentement vers sa demeure.

Tout en marchant il se répéta les paroles de la voix divine « ... les voluptés sont aussi passagères que les fleurs qui ne vivent qu'un jour. »

Il murmura :

— Qu'importe que ces fleurs soient passagères ! Nous ne devons pas laisser perdre leur parfum ni leur beauté ; elle n'ont pas orné le bord de notre route pour que nous passions près d'elles avec indifférence. Il faut cueillir toutes les fleurs que nous offre la vie.

Et, maintenant qu'il ne pouvait plus le vivre, il imaginait en rêve ce bonheur qu'une morale déplacée lui avait fait perdre à jamais.

NYMPHE EFFRAYÉE

Estampe en trois couleurs

par Henri Heran.

— La courtisane a raison. Il ne faut pas négliger le bonheur terrestre. La chair est consolatrice et c'est un péché de ne point lui donner ce qu'elle demande. [illegible] parce que j'ai péché...

La vision lui revint [illegible] du couple qu'il avait entendu se prendre. Un grand sanglot lui monta du fond de la gorge. Mais comme il jugeait les larmes indignes d'un homme il se couvrit la tête d'un pan de son manteau et revint lentement vers sa demeure.

Tout en marchant il se répéta les paroles de la voix divine « ... les voluptes sont aussi passageres que les fleurs qui ne vivent qu'un jour. »

Il murmura :

— Qu'importe que ces fleurs soient passagères ! Nous ne devons pas laisser perdre leur parfum ni leur [illegible] n'ont pas orné le bord de notre route pour que nous [illegible] faut cueillir toutes les fleurs que [illegible]

Et, maintenant qu'il [illegible] bonheur qu'une [illegible] jamais.

NYMPHE EFFRAYÉE

Estampe en trois couleurs

par HENRI HÉRAN.



EL HADJ

par André Gide.

A mon ami Paul-A. Laurens
en souvenir de Tozeur et du Chott el Djérid.

O ! prophète fais connaître tout ce qui est descendu sur toi à cause de ton Prince, car si tu ne le fais pas, tu n'as pas rempli son message.

Le Koran, V, 71.

Qu'êtes-vous allés voir au désert ? Un roseau secoué par le vent ? — Mais qu'êtes vous allés voir ? Un homme couvert d'habits précieux ? — Mais qu'êtes-vous donc allés voir ? Un prophète ? — Oui, vous dis-je, et plus qu'un prophète.

Mathieu, XI, 7-9

Maintenant que près du soleil couchant les minarets aimés réapparaissent, de la ville enfin regagnée ; que le peuple épuisé rit de désirs et vers elle se précipite... Allah ! ma tâche est-elle terminée ? Ce n'est plus ma voix qui les guide.

Ah ! qu'ils puissent crier d'amour ce soir au seuil de leur maison, puisque leur repos s'y retrouve ! — je veux m'attarder au désert. — Mon secret je l'ai tû durant les jours et les nuits ; j'ai porté sans appui le fardeau de mon épouvantable mensonge, et j'ai fait semblant jusqu'au bout, de peur que ne cherchant un but en vain à notre longue errance, n'en trouvant point ils ne s'abandonnassent aux douleurs et ne pussent plus avancer.

Maintenant, parlons ! je suis seul. Mais de désespoir que crierai-je ?

Car je sais maintenant qu'il y a des prophètes, cachant pendant le jour aux peuples qu'il conduisent l'inquiétude, hélas ! et l'égarement de leur âme, simulant leur ferveur passée pour dissimuler qu'elle est morte — qui sanglotent quand vient la nuit, quand ils se retrouvent tout seuls — et ne sont éclairés plus qu'à peine par les étoiles innombrées et par la trop lointaine Idée, peut-être — à qui pourtant ils ont cessé de croire.

Mais vous, prince, vous êtes bien mort ; moi même je vous ai couché dans la mobilité des sables ; le vent a soufflé ; les sables ont coulé comme les vagues des grands fleuves, et qui sait à présent le lieu de votre errante sépulture ? — Est-ce vous qui meniez votre peuple au désert ? — Ou

étiez-vous

étiez-vous mené vous-même par quelque autre? Qu'avez-vous rencontré dans la plaine? — Il n'y a rien. N'est-ce pas que vous n'avez rien vu dans la plaine? Mais vous alliez plus loin sans la mort. — Prince, j'ai ramené le peuple de la plaine.

Certes je ne me croyais pas prophète, d'abord; je ne me sentais pas né pour cela. Je n'étais qu'un conteur de places, El Hadj, et l'on m'a pris parce que je savais des chansons. On m'a dit que j'avais ce signe sur le dos, par quoi Dieu marque ses apôtres; mais je n'en étais pas averti; je n'aurais point sinon quitté la ville; par peur de Dieu, je ne les aurais point suivis. Mais pouvais-je supposer mon histoire? Prophète; c'est aux autres seuls que j'ai prédit. — On partait en troupe pressée, on ne savait ni pour quoi, ni pour où. Ils me payèrent afin de les distraire; ainsi je me joignis à eux; je leur chantais des chants d'amour dans l'ennui de la longue route et pleurais avec eux les femmes que nous n'avions pas emmenées; ainsi je me fis aimer d'eux. Nous avancions vers le désert. Devant nous cheminait le prince, porté sur une litière fermée; nul de nous ne pouvait le voir. La nuit il dormait seul sous sa tente et nul de nous n'en approchait; des esclaves muets en protégeaient la solitude. Comment nous traînait-il à sa suite? C'était une mystérieuse dépendance; on eût dit que sa décision s'imposait immédiatement sur nous tous. Car nul ne transmettait de lui nul ordre; nous n'avions d'autres chefs que lui et qui gardait toujours le silence; ou peut-être parlait-il à ses porteurs, mais sa voix ne nous était jamais parvenue. De sorte que tous semblions suivre lui qui ne paraissait pas guider. Mais c'était une chose étrange, et je m'en étonnai dès lors, que notre marche semblât prévue et la route déjà précisée, comme si, passant avant nous, d'autres l'avaient déjà tracée. Nous n'étonnions rien sur la route et dans les villes approchées, tant aisément l'on nous trouvait des vivres et tant l'on nous admirait peu, il semblait que l'attente de nous, nous avait déjà précédés. Pourtant l'on voyait bien que nous n'étions pas de ces caravanes marchandes qui repassent de ville en ville et que l'on a coutume

tume de recevoir. L'on nous eût pris plutôt pour une troupe belliqueuse, si nous avions porté plus d'armes — mais même avant d'avoir compris notre intention pacifique, de loin encore aucun ne s'effrayait. Dès quitté les états du prince, par façon, nous ne campâmes plus dans les villes, mais au pied de leurs murs et du côté de l'orient. Quand la ville était entourée d'oasis nous n'entrions plus sous les arbres sitôt que le jour se closait. Il y régnait une fraîcheur pernicieuse; nous campions à la limite des jardins, et notre âme s'accoutumait à n'avoir devant soi qu'une interminable étendue.

Parfois dans ces jardin, avant la fin du jour, je marchais, accompagnant nos envoyés chercher des provisions sur les places, où à peine si les vendeurs nous questionnaient ; d'ailleurs nous cessâmes bientôt de comprendre aisément leur langue ; c'était la nôtre encore, mais trop différemment prononcée. Et qu'eussions-nous pu leur répondre ? Sinon que nous venions d'une capitale du Sud, et que par notre longue marche vers le Nord, nous voyions chaque jour le pays devenir plus vaste et désert. — Parfois, plus pour les nôtres que pour ces étrangers qui me comprenaient mal, et que pour les petits enfants qui, lorsque notre camp n'était pas trop distant de leur ville, nous y suivaient et restaient dans le soir, silencieux ou chuchotant autour de nos feux de broussailles, mais que ni notre appareil de voyage, ni les étoffes richement brodées pendant au cou des dromadaires ne paraissaient étonner beaucoup plus que pour s'en assurer du bout des doigts, — je chantais et prolongeais mon chant dans la nuit jusqu'à l'approche du sommeil :

— « La ville que nous avons quittée, est, était riche, grande et belle.
Si nous ne l'avions pas quittée, nous ne l'eussions pas nommée,
Car nous n'en connaissions point d'autres.
Maintenant nous l'appellerons Bâb-el-Khroûr, pour pouvoir en parler entre nous,
Et pour en porter le renom avec nous à travers les terres.
Notre ville est plus belle que toutes celles que nous avons traversées.
J'y sais des cafés où l'on cause le soir,
Et où dansent de belles femmes.

Les femmes que nous avons laissées,
Pleurent d'amour à nous attendre.
Chacun de nous en a plusieurs,
Et la moindre est encore très belle.
Hors de la ville il y a du maïs et du blé ;
La terre est riche en céréales.
Notre prince est puissant entre tous les princes ;
Personne ne peut l'approcher ;
Nul n'a jamais vu son visage.
Ah ! bienheureuse l'épousée
Qui pourra contempler sa face.
D'assez riche pour lui, qu'aura-t-elle ?
Quel parfum mouillera ses cheveux ?
Où l'attend-elle pour des fêtes ?
Là nous irons.
    Elle languit d'ennui dans l'attente
    Au bord des eaux dans de vastes jardins.
    Nul ne pourra la voir que le Prince,
    Mais le soir des noces il y aura pour nous
    Du lait de palmes en abondance et du vin doux. »

Ainsi, devant les autres, chantions-nous les louanges de notre ville, par vanité — et nous prédisions-nous des destinées fastueuses pour ne pas être méprisés. Mais dans la nuit, quand nous avaient laissés tous les autres, nous n'avions plus cette assurance et nous disions : Certes, il est vrai que notre ville est grande et belle, celle que nous avons quittée ; mais depuis fut longue la route et pour le reste qu'en savons-nous ? Il faut suivre le prince, sans doute, mais jusques à quand ? et jusqu'où ? et pourqu'y faire est-ce qu'il nous mène ? Chantons-le, mais qui peut le dire ? Sans doute le prince le sait ; mais à qui parlerait le prince ?

Et bien qu'à leur triste question ils n'espérassent pas de réponse : A moi, leur dis-je. il parlera. — Comment ferais-tu, dirent-ils, on ne

ne le laisse pas approcher. — Sachons attendre, répondis-je. Celui qui marche dans la nuit, peut pendant le jour goûter l'ombre. — Et moi-même en disant cela j'espérais.

Le lendemain, tandis que nous avancions dans la plaine et que les dernières ombres disparaissaient, je pensais : à quoi me sert-il de chanter si je ne chante pas pour le prince? — Cette nuit, non loin de sa tente, j'irai; eux tous fatigués dormiront; le prince qui n'a pas marché doit peu dormir; il m'entendra, et je chanterai si bellement qu'il voudra encore m'entendre. A cela durant tout le jour je songeai; une ferveur soutint ma marche, et le désir de cette nuit me la faisait lente à venir, que j'allais emplir de mon chant.

Quand vint la nuit : — « O nuit! » — chantai-je — et dans le camp tout se taisait. La tente du prince, hors du camp, faisait un isolé promontoire, puis le vaste désert s'étendait. — « O nuit! » — et je rompais mon chant de pauses, comme si du vent l'emportait qui ferait regretter au prince de ne l'entendre pas tout entier... — « Une tente sur le désert. — Une falouque sur les flots! — Mais des sables, El Hadj, que dirais-je!... » et je citais mon nom de pèlerin, pensant, ce qui ne manqua pas d'arriver, que le prince s'en souviendrait ensuite et pourrait me faire appeler. Puis, comme alors, la grosse lune se décomposait en silence, et que pris d'angoisse à la voir, j'admirais ce qu'après la chaleur du jour les sables conservaient encore de lumière qui les faisait paraître azurés, je chantai :

« Ils sont plus bleus que les flots de la mer.
Ils étaient plus lumineux que le ciel.... »

Et tout à coup, comme quelqu'un qui se lamente, je criai : « Depuis combien de jours as-tu dit : voici que les collines du pays s'éloignent et que nous n'avons plus pour soutenir nos fidélités que de trop lointains souvenirs. Depuis, qu'avons-nous vu dans la plaine! La plaine, El Hadj! que raconteras-tu de la plaine? Il n'y a rien. N'est-ce pas que tu n'as rien vu dans la plaine?

— J'ai vu

— J'ai vu des fleuves, des grands fleuves, disparaître entiers dans le sable; ils ne s'y jetaient pas, je suppose; ils s'y enfonçaient lentement; ils y disparaissaient, comme des espérances. — Parfois ils reparaissaient plus loin ; ils ne surgissaient pas, je suppose ; ils ressortaient simplement du sable en une eau fine et filtrée ; ils reparaissaient comme des espérances. Plus loin, il n'y avait plus que du sable ; on ne savait même plus ce qu'eux ils étaient devenus. — Fleuves, grands fleuves, ce n'est pas vous que nous sommes venus voir.

Dites! qu'avez-vous vu dans la plaine ?
La caravane immense y a passé.
Qu'est-ce qu'elle aura vu sur le sable ?
Des os blanchis ; des coquilles vidées ;
Des traces ; des traces ; des traces. —
Que le vent du désert effaçait.
L'immense vent du désert a passé. —
Ah ! qu'avez-vous été voir dans la plaine ?
Est-ce un roseau tourmenté par le vent ?
Mais qu'avez-vous été voir dans la plaine ?
N'avez-vous donc rien été voir ?..... »

Quand le jour revint, je craignis qu'à cause de mon chant ne m'importunassent les autres ; — mais ils ne l'avaient même pas entendu. — Nous avançâmes dans le désert.

Quand la nuit revint, je m'approchai de nouveau de la tente et quand au-dessus du désert surgit la lune cramoisie : « O nuit! grande nuit!..... » criai-je — puis je repris beaucoup plus bas : « Comme une barque sur les flots, prince, une tente te promène. — Elle te promène jusqu'où ? » — Et puisque cette nuit j'avais pris ma viole, de pause en pause j'en simulais une réponse aux questions. — « Au soleil, devant nous, morne plaine, t'es-tu suffisamment pâmée ? — Désert! Quand vient la nuit, ne t'arrêtes-tu toujours pas ? — O! si le vent m'emportait sur ses ailes, à l'autre bord de cette mer embrasée, — ô que ce

soit

soit où la saignante lune, berger du ciel, avant de paître va se laver. Au bord des eaux, dans de vastes jardins, comme une amante au soir des noces, elle se pare; elle se regarde dans l'eau. L'amante attend le soir des noces, prince, au bord des sources cachées. » — Ainsi s'enhardissaient mes paroles presque jusqu'à l'affirmative, — et pourtant, pourtant qu'en savais-je; était-ce là prophétiser ?.. et je chantais avec l'accent toujours plus tendre, plus pathétique ou plus lassé :

« Prince ! où finira ce voyage ? Est-ce dans le repos de la mort ? — Sans doute il est d'autres jardins dans le Nord, sous le ciel doux, où s'étiolent les palmes.

A quoi songes-tu ? prince, est-ce que tu dors ? — Prince ! quand jamais te verrai-je ? afin qu'à quels petits enfants, puissé-je, et dans combien de soirs, répondre : Oui, c'était cela, — lorsqu'ils me demanderont : El Hadj ! El Hadj ! que t'a-t-on mené voir dans la plaine ? Est-ce un prince couvert de vêtements somptueux ? — Prince ! toute mon âme soupire ; mon âme languit après toi... » Et de lui peu à peu je me sentais m'éprendre au gré même de mes paroles, de sorte que, dans la troisième nuit, quand, dès mon chant, je le vis sortir de sa tente, à la clarté du ciel, couvert de vêtements somptueux, mais la face cachée d'un voile — et, comme encore je demandais et pensais demander en vain : « Prince ! qu'êtes-vous allé voir au désert ? » — lorsque d'une voix plus subtile qu'aucun chant que j'eusse entendu, je l'ouïs inespérément me répondre : — « Un prophète — et plus qu'un prophète — El Hadj ! bon pèlerin, c'est toi ! demain tu viendras dans ma tente. » — Je me tus et jusqu'à l'aurore sanglotai d'amour dans la nuit.

Mais le lendemain, le désert se couvrit de mirages ; depuis longtemps les oasis avaient cessé ; à peine, où de l'eau croupissait, montait un maigre bois de palmes, par le mirage foisonné tellement qu'il apparaissait de loin comme une oasis merveilleuse. Et rien je vous assure — villes hautes, palmes et eaux, n'était pour nous, Allah ! plus décevant que ces mirages. Parfois, dès l'aube, nous marchions vers eux, et jusqu'au soir, pour nous désoler de les voir, d'abord lentement éloignés, dans l'effacement du soleil, se défaire. — Ainsi de vertus en vertus

marcherons-nous

marcherons-nous, El Hadj, jusqu'à la mort dans l'espérance, et nous soutiendrons-nous jusqu'au bout par la vision miragineuse d'on ne sait quelle félicité — comme qui, pour s'y endormir, préparerait assidûment un rêve à son irrévocable sommeil. — O prince mort ! dans ton sommeil sans visions, as-tu toujours soif d'eau des sources ? — O visions du paradis ! heureux celui chez qui seule la noire mort peut vous éteindre. Allah ! vous êtes seul véritable. — Je sais bien qu'il en est qui disent que ce ne sont point là des irréalités, et que les objets sont ailleurs, et qu'on finira bien par trouver, — dont voici la flottante apparence, d'eux par trop de chaleur détachée — qui se propose, plus voisine, fallacieusement à nos prises. Mais puisque nous ne pouvions la saisir, Allah ! pourquoi la proposer ? Et nous nous déconcertions au matin, quand devant nous l'horizon se voyait se franger, et même le passé ne nous paraissait plus avoir d'inévitable certitude, tant, lorsqu'on se retournait vers le soleil, tout semblait fondre et presque se fluidifier. — Mais ce que j'admire, à présent, ce qui m'emplit de patience, c'est de songer, ah ! pauvre peuple ! qu'elle était grande ta confiance ! d'où naquit ma compassion..... Car enfin que connaissait-il de ce qu'on attendait de lui ? et qu'en attendait-il lui-même ? — Il leur suffisait, pour marcher, de croire que c'était vers un but, et que le prince au moins le connaissant, les menait avec assurance. Combien docilement ils suivaient sans savoir ; — car de ce que le prince me dit, je ne crus rien pouvoir leur révéler ; d'ailleurs ils n'auraient pas compris. Et quelle certitude d'ailleurs avait-il, lui-même, de l'avenir dont il parlait ? S'il croyait maintenant à ces noces, n'était-ce pas depuis qu'il m'avait entendu les chanter ? Mais il parlait alors d'une manière si douce, si crédule et si assurée de l'enfant qui devait en naître et porterait son nom rajeuni, ce nom que nul n'a pu connaître et par qui tout le peuple serait gagné ; il en parlait avec une assurance si grave, que malgré le passé et à cause de mon incompréhension même j'y croyais. — « El Hadj ! alors me disait-il, il te faut, comprends, croire à moi de toutes tes forces ; l'avenir a besoin de cela pour arriver. » — « Prince, à force d'amour, je t'ai cru. » — « Chante, El Hadj ! chante maintenant les jardins où m'attend l'amante

— mais

— mais d'elle ne me parle pas. » — Songeant à la monomorphie des palmes : pour faire rêver l'habitant du désert, me disais-je, il faut lui parler des nombreuses ramures du Nord et des troncs variés des arbres ; — et je chantais les profondes forêts, les ravins, l'odeur des feuilles et des mousses, les brumes du matin, du soir, la fraîcheur de la nuit, l'aménité du jour et sur les prés l'humidité délicieuse. Le prince m'écoutait lentement. Je disais les travaux plus aisés ; la volupté plus souriante, l'azur plus clair, l'air moins brûlant, la nuit moins enflammée. — « Y serons-nous bientôt, demandait-il ? » — « Nous y serons bientôt », répondais-je. — « Chante encore, El Hadj bien aimé ! » — « Là-bas, chantai-je, coulent des eaux non plus salées ; ah ! que seront doux à nos pieds les cailloux glacés des rivières..... »

A chanter, la moitié de la nuit se passait.

Je ne sais si mon chant donnait de l'assurance au prince, mais moi j'en étais extraordinairement fortifié. Ce que je chantais devenait ; après l'avoir chanté j'y croyais. Devant le peuple, le plus souvent je me protégeais de silence ; il suffisait qu'il crût que le prince guidait. Et quand je parlais, je disais : « le prince vous mène ; il sait où il lui plait d'aller. Mais de cela que vous dirais-je ? Que suis-je devant lui, moi-même ? Devant vous, il est vrai, prophète ; devant le prince, un serviteur ». Et je me prosternais vers sa tente en exemple de soumission.

Cependant chaque après-midi devenait un peu plus accablante. Quand les mirages n'y germaient pas on ne voyait exactement devant soi que les sables roux de la plaine qui se levaient en dunes par instants ; le seul épisode d'un jour était d'avoir cueilli des coloquintes. Pour occuper j'imaginais des pratiques plus rigoureuses et de singulières privations. A peine dans le camp avions-nous emmené quelques femmes, mais je citais des heures pour les toucher ; pourtant ils n'avaient point comme moi le cœur empli d'amour pour le prince et n'étaient point occupés par cela. Devant eux je montrais de la suffisance et pour qu'ils ne m'interrogent plus, je n'affirmais que des choses incohérentes, aux

soumis

soumis des promesses de récompense, aux révoltés des menaces de châtiment. Puis je m'en retournai près de la tente où le prince ne me laissait entrer que le soir — et jusqu'au soir je sentais se défaire mon assurance qui près du prince renaissait. — Mais je ne sais comment, lorsque j'avais faibli le jour, au soir le prince le savait. — « El Hadj ! disait-il alors d'une voix toujours amoindrie, c'est en ta foi que je repose ; en ta croyance en moi je puise la certitude de ma vie. » Je ne comprenais pas alors, mais après chaque jour de doute, au soir je le trouvais un peu plus affaibli. Hélas ! et c'est pourquoi chaque matin ma foi s'en réveillait plus faible ; puis, quand auprès de lui toute la nuit je refaisais ma confiance, lui n'était point par là fortifié. — « El Hadj ! disait-il alors, pauvre prophète ! comme ton amour est petit ! Vaut-il la peine que j'en vive ? si tu n'en est pas plus brûlé. » — « O ! répondais-je, je vous aime, prince, autant que je peux vous aimer. — C'est au soleil que tout chancelle ; la nuit je m'assieds près de vous et me consume de ferveur. — Que ne suis-je sous votre tente tout le jour ; nous nous consolerions longuement ; durant le jour aussi je vous aime, j'attends la nuit et pleure que vous ne m'apparaissiez pas. Que ne vous laissez-vous mieux connaître ? Je ne souhaite connaître que vous. Ah ! si je pouvais voir ton visage, prince, j'en serais tout fortifié. » — Alors le prince me prit la main, et j'en fus tellement troublé..... Ma tendresse en fut augmentée, mais ma confiance navrée — tant cette main brûlait de fièvre.

Le lendemain, entre les marches du long du jour près de sa tente encore déployée, espérant qu'il m'entendrait, je chantais :

« Ma tente vogue sur le désert
Comme sur une mer embrasée.
Portes de toiles, que le vent vous soulève
Portes de ma tente, vous êtes de lumières pénétrées.
Soulevez-vous, portes de toile
Et laissez entrer mon désir. »

Mais à peine si le vent faisait claquer la toile comme la voile d'un navire

navire. Le prince dormait tout le jour et ne m'entendait pas chanter. Alors je reprenais d'une façon plus murmurée :

« Mon doux ami dort sous la tente
C'est pour qu'il dorme que je veille
Quand je suis seul c'est que j'attends mon ami
Je ne vais à lui que le soir.
C'est maintenant l'heure de tous les feux du Midi ;
Toute la terre flétrit de soif et de crainte et d'attente ;
C'est l'heure où la volonté des hommes vaillants s'épouvante,
Où la pensée des sages se déconcerte,
Où la vertu des purs s'altère, —
Tant la soif est désir d'amour
Et l'amour est soif de toucher.
Où tout ce qui n'est pas de feu
Sous cette ardeur se décolore.
Il en est qui le soir venu n'ont plus
retrouvé leur courage et que tant de chaleur a lassés ;
Il en est qui le long du désert ont cherché
toute la nuit d'après, en vain leur pensée égarée ; —
A de cause mon doux ami
J'attends la douce nuit sans crainte.
Quand le soir vient, mon ami se réveille ;
Je vais à lui ; nous nous consolons longuement.
Il promène mes yeux dans les jardins des étoiles.
Je lui parle des grands arbres du Nord.
Et des froids bassins où la lune,
Berger du ciel, comme une amante, va se laver,
Il m'explique que les seules choses périssables
Ont inventé les seules paroles
Et que celles qui ne doivent point périr
Se taisent toujours, ayant tout le temps pour parler
Et que leur éternité les raconte. »

Comprenant à peine pourquoi je m'effrayais, ainsi chantant, à cause du silence même du désert, de ces étranges paroles du prince, que je rapportais dans mon chant.

Cette nuit, quand, sous la tente à peine éclairée, je le revis, il était las : « Prince, lui dis-je, il faut un gage d'alliance — de ton alliance avec moi ; qu'à défaut de toi je possède et dans le cours du jour je puisse regarder. » — « Comment, répondait-il, El Hadj, ne comprends-tu pas que toi-même es gage d'alliance entre le peuple et moi, — et qu'entre toi et moi il ne peut y avoir aucun signe, puisqu'à toi je ne suis point caché ; — quoi d'autre veux-tu de moi, que moi-même ? Tu t'occupes de moi, je le sais, — mais pas suffisamment de ton peuple ; et pourtant lui ne connaît de moi que toi-même ; c'est par ta face que je parais devant lui et par ta voix que je lui parle. Tu ne lui parles pas assez ; comment dès lors veux-tu qu'il m'aime ? » — Puis, presque tristement me parut-il, et d'une voix un peu changée il ajouta : « Certes je te montrerai mon visage, — mais à le voir ton amour ne sera pas rassasié. Faut-il donc que de plus de désirs tu l'attises ? » — Et sorti de son lit, chancelant comme un convalescent très faible, il souleva la toile de la tente et devant la face pâle des cieux découvrit son pâle visage. Il était beau d'une beauté surnaturelle, et semblait d'une autre race que nous, — mais pâle inexprimablement et d'expression si lassée que voici que ma foi s'en allait disparaître, tandis que je sentais en son lieu un amour tout humain m'envahir. Et je restais devant lui sans geste et sans parole, jusqu'à ce que tombant à ses pieds je saisis de mes bras ses genoux frêles, puis pensai m'évanouir de tendresse, de doute et de désolation en sentant sur mon front trop brûlant sa main trop tiède se poser.

Ce fut le lendemain, au soir, qu'après la longue marche, une suprême dune ayant été franchie, apparut devant nos désirs hors d'haleine, d'un lac ou d'une mer la plaine doucement azurée. Alors, dans tout le peuple, les cris délirants des premiers faisant se hâter tous les

les autres, ce fut un mouvement sans nom : comme si la vue d'une très prochaine fraîcheur, assouvissant déjà leur âme en espérance, suffisait pour un soir à les désaltérer ; — prosternés ainsi qu'en prière, ils criaient vers les eaux sans y aller, et leur soif, à se sentir bientôt devoir être étanchée, en devenait voluptueuse. C'étaient des chants, des cris d'une sensualité reconnaissante et délivrée ; d'autres dansaient. Aucun ne songeait plus à avancer, comme si suffisaient des promesses au lieu des satisfactions ; comme si jamais soif avait pu s'étancher d'eau salée, l'amour de visions, ou de remises l'espérance. — A peine une petite lieue séparait encore du rivage, mais après une immense fatigue cette immense joie les brisait. Certainement que de son lit fermé qui précédait toujours la marche, le prince entendit les cris délirants de son peuple. Les porteurs, au demi versant de la dune, s'arrêtèrent et la tente royale fut dressée. Le soleil déclinait vers un soulèvement de brume ou de poussière que son rayonnement oblique rougissait ; l'horizon derrière la mer se fondait en une adorable dorure ; un instant au reflet du ciel les eaux parurent embrasées, puis brusquement, l'astre disparu, la nuit vint complète et fermée. — Je savais que parfois les marées sur un sol plan peuvent beaucoup s'étendre et que dangereuses souvent sont les plages des mers inconnues — et donc j'étais heureux que nous nous arrêtassions là, encore loin et haut sur la colline. — Toutes les tentes furent posées ; le camp se forma ; les feux du soir brillèrent. La tente du prince, presque inéclairée était avant le camp comme un isolé promontoire ; la mer semblait avoir empli la nuit. — Je m'approchai de la tente du prince.

Il était debout, penché hors de la tente, soulevant la porte de toile ; il était sans voile à sa face et ses yeux cherchaient dans la nuit. Lorsqu'il me vit : « Je ne vois point la mer, dit-il, El Hadj ! » — Il parlait mystérieusement ; à l'entendre prononcer mon nom, je trouvais une presque amoureuse douceur. — « C'est que la nuit est trop close, répondis-je ; tantôt la lune paraîtra. » — « Je n'entends point la mer, El Hadj. » — « Ah ! prince, c'est qu'elle est très calme et c'est que nous en sommes trop loin. »

— « El

« — El Hadj! reprit-il lentement, c'est sur l'autre bord de cette eau que mes noces sont préparées et que grandit pour nous l'attente. El Hadj ! malgré la nuit, dans la nuit, où personne ne puisse te voir, il faut que vers la mer tu descendes ; la lune se lèvera quand tu parviendras sur la rive ; regarde si l'on voit l'autre bord, — ce que l'on voit sur l'autre bord, — si l'on distingue enfin les arbres, les grands arbres dont tu me parles dans tes chants. Va, mon El Hadj ! El Hadj bien aimé, vas-y vite — puis raccours aussitôt vers moi. »

Je partis ; — j'allai, malgré ma lassitude. Je descendis les pentes de la dune et me sentis bientôt lourdement enveloppé par la nuit. M'étant retourné vers le camp je n'en vis plus aucune flamme ; un brouillard presque opaque me les cachait, dans lequel je pénétrais plus avant tandis que je descendais vers la plage. J'avais confiance en la lune pour guider mes pas au retour. J'étais las ; las au point d'en oublier mon espérance. Je m'étonnai, je m'en souviens, de l'odeur trop fade de l'air ; l'humidité qui le chargeait n'était point, comme il eut fallu, âpre de la salure marine, mais rappelait plutôt les exhalaisons des marais. — Mais alors, devant moi qui marchais, cette vapeur frémit, — chancela, s'argenta, s'ouvrit, et, comme un pâtre aux bergeries, s'occupa gravement la lune.

Elle flottait au-dessus d'une plaine d'une quiétude inconnue. J'étais au bord d'un étendu mystère où ne remuait pas un flot, mais sur quoi riait et brillait la belle image de la lune, indéfiniment élargie. — Le terrain cessait sans secousse ; le sable plat se remplaçait simplement par autre chose, qui continuait sa planitude, et que je comprenais ne pas être de l'eau. J'avançai ; j'entrai — c'était comme dans une matière increéée, ni tout à fait solide, ni tout à fait liquide, mobile sous mon pied, sinon tranquille, mais comme imparfaitement figée. A ma gauche un élan de sable y gagnait, persistait, mince promontoire où des joncs débiles croissaient. J'y marchai... après, ce n'était plus, non, ni de la terre, ni de l'eau..... une espèce de limon, de vase, qu'une mince croûte de sel recouvrait, y mettant les reflets de lune et sous le ciel du soir d'abord ayant pu paraître azurée. Je voulus m'avancer encore ; cette

croûte

croûte fragile crevait ; j'enfonçais dans une profondeur dissimulée d'abominable fange molle. — M'accrochant aux joncs, à genoux ou couché, je revins reposer sur le sable. Je m'y assis ; je regardai ; mon étonnement était si grand devant cette mer irrêvée, de boue protégée de sel, où mon poids avait fait un trou — que je ne sentais plus en moi, plus même ma désespérance. Accablé de lassitude et de stupeur, je regardai la lune sereine, au-dessus de la claire étendue, sembler rire et briller — sur cette morne plaine insondée, plus morne encore que le désert. — Et voici que la lune plus haute, éclairant plus fort l'horizon, montra de l'autre côté de la mer une autre rive non lointaine, et il semblait que de grands arbres s'y penchassent..... Mais le sable où j'étais assis fléchissait ; je dus quitter le promontoire, revenir en arrière, à la berge où cette fausse mer finissait. — Là je me couchai contre terre, et sentis maintenant si complètement ma solitude et l'environ de cette immensité...,. et cette mer, pour être étroite, me disais-je, n'en serait pas plus franchissable... et toute ma vertu soudain m'abandonna ; elle ne s'enfuyait pas, je suppose ; elle disparaissait comme de l'eau ; comme de l'eau qui se perd dans le sable ; elle disparaissait complètement. Soudain je me sentis sans courage et quelqu'un que sa foi a complètement abandonné. Il me semblait que m'envahit, qu'en moi s'étendit, s'ouvrit une désolation sans larmes, plus vaste encore et aussi morne que le désert.

J'étais trop las pour regagner aussitôt les tentes, et qu'eût-ce été pour dire au prince ? Et, malgré tout, l'éclat de cette nuit était si pur et délectable que mon esprit désemparé s'y complaisait. Pourtant, ivre de nuit avant l'aube, pour n'en point rencontrer déjà qui, descendant du camp vers la mer et s'apercevant qu'elle est fausse, n'importunassent ma douleur par de piètres lamentations, dès que je vis la nuit enfin dolente chavirer sur la dune où la blancheur naissait, je me remis en route vers les tentes qu'éclairait encore à demi, la lune déclinante.

Clartés naissant de tous côtés du ciel ! Blancheurs de lune sur les tentes !..... O ! genoux fléchissants, mains tendues, et, de qui veut prier, inquiète étreinte de l'ombre..... Prophète. je le suis, c'est moi. — Prince !

Prince ! à ton peuple j'ai su parler dès que toi tu n'as plus rien pu dire. Ah ! longues marches dans le désert ! attentes d'on ne sait plus quoi ; genoux rompus ; soif augmentée ; passe des heures sans surprises ; — langueurs des nuits ; longueur des jours ; oasis au soir défaillantes. — Arbres du Nord ; rameaux vaguement désirés ; ah ! promontoires ! promontoires lancés vers le ciel, où l'on s'avance, où l'on s'avance ; après lesquels on ne peut plus..... Blancheurs de lune sur les tentes ! nuit finie ; clartés naissant de tous côtés du ciel..... Puis, ô ! porte de toile soulevée ; mystérieuse tente où j'entrai ! Porte de toile retombée, comme sur un secret se reclot du silence ; couche vers où je m'approchai, qu'une mourante flamme éclairait ; couche horriblement creuse et qui semblait vidée, où le prince gisait sans vie.

Prince, tu t'es trompé ; je te hais ; car je n'étais pas né prophète ; c'est par ta mort que je le suis devenu ; c'est parce que tu ne parlais plus que moi j'ai dû parler au peuple... Peuples abandonnés dans le désert, c'est sur vous seulement que je pleure. — Toi, prince disparu, que je te haïsse, le sais-je... mais je languis d'ennui, de faim, de lassitude, pour t'avoir tellement aimé ; et le doux souvenir de chaque de tes nuits me fait sentir, hélas, plus désolée ma plus définitive solitude.

Je n'aimais point le peuple jusqu'alors, mais dès lors j'eus pitié de lui. — L'aimais-tu ? — Pour quel bien est-ce donc que tu le menais loin des villes ? — Car le bruit de tes noces n'a pas retenti jusqu'à nous. Nous n'avons pas entendu les cymbales. Mes oreilles sont pleines d'attente. — Où se sont-elles célébrées que déjà leur rumeur soit éteinte ? Prince, je ne le dirai pas... nul ne sait que c'est dans la mort qu'elles sont si silencieuses. Prince, j'ai dû tromper le peuple, parce que tu l'avais déjà trompé — et parce que je connaissais et que j'avais pris en pitié ton peut-être involontaire mensonge. Prince, j'ai prolongé ta misère, jusqu'à par delà de ta mort. J'ai redéfait toute ta route. Tu menais le peuple au désert ; je l'ai ramené vers la ville ; je l'ai guidé vers les rassasiements en rémunération des faims qu'au long des sables d'aridité, pâtre indolent, tu nous fis paître.

Le petit matin frémissait ; c'était l'heure où, les autres jours, j'avais coutume de quitter le prince. Je sortis de la tente, les yeux secs, et le visage composé. Nul encore n'était descendu vers la plage. Je voulais préparer leur prochain désespoir ; donner pour châtiment leur déboire effroyable lorsqu'ils approcheraient de la mer ; inventer donc une certaine faute ; tendre au peuple comme l'occasion d'un péché qui motivât ce châtiment — de sorte qu'ils puissent considérer comme un peu méritée leur histoire, et, par cela, sinon s'en attrister moins, du moins m'en devenir soumis et me craindre. Moi que n'avait mené que l'amour je ne les pouvais ramener que par crainte. — Et donc malgré l'impatience de leur soif, ou mieux, à cause d'elle, je leur dis : « Le prince met vos fidélités à l'épreuve. Il n'entend pas descendre après vous vers la plage tant attendue. Ne suis-je pas le premier ? a-t-il dit ; ne dois-je pas le premier m'y laver, m'y baigner et y boire ? Malheur à qui descendrait vers la mer avant moi. Il paierait cruellement cet outrage, et ne serait pas seul châtié. Lorsqu'il n'y en aurait qu'un à pécher, vous tous supporterez la récompense de sa faute. Car mon courroux dépassera toute attente et semblera déborder le péché. — J'ai besoin, m'a-t-il dit, que le peuple me craigne et j'espère de lui la soumission complète ; or, cette faute me serait signe, même commise par un seul, comme d'une complète insoumission. — Mais écoutez : mon intention est de ne pas descendre aujourd'hui sur la plage, ni demain, mais seulement le matin, après le second jour ; et c'est là que sera votre épreuve ; malgré votre soif, attendez. Il faut, avant de s'approcher de l'eau, élever un autel à Dieu, en signe d'action de grâce, et pour y pouvoir sacrifier. C'est à quoi vous emploierez ces deux jours. Vous élèverez cet autel à une très petite distance de la plage, et sans vous inquiéter que ce soit sur du sable mouvant. Vous trouverez du gypse pour du plâtre et au pied de la dune des blocs de sable conglutiné. Vous creuserez l'autel, dessous, comme une cave. — Allez. Je veux que tous y travaillent. J'ai hâte de pouvoir sacrifier. »

Dans l'ennui des deux jours et malgré la contrainte, le travail avança rapidement. Je ne sais si peut-être déjà quelqu'un d'eux avait

secrètement

secrètement enfreint mon ordre. Cela n'importait point. Quand tous obéiraient, pensais-je, la mer n'en serait pas moins telle. On en pouvait toujours supposer un, pécheur, pour qui tous pâtiraient, — tous ne pouvant savoir ce qu'un seul d'entre eux aurait fait.

Dans l'ennui des deux jours la mer fut azurée; l'autre rive se divulguait vaguement et se couronnait de mirages que le cours des heures variait. Je restais auprès de la tente du prince pour faciliter leur péché. — La nuit, je descendais jusqu'à la plage dont je connaissais la surprise. Je m'asseyais pas loin du bord, uniquement épris de regarder. La lune se levait, plus pleine que la veille; moins étonné je la pouvais plus contempler. Il semblait que le silence était, là, vraiment et chose réelle; et que c'était mon adoration. Car je ne savais pas, avant, qu'une nuit pût être si belle, et je sentais en moi, plus profondément que je n'eusse pensé trouver de profondeur en moi-même, un autre amour, plus fervent mille fois, plus doux, plus reposé que l'amour que j'avais pour le prince, et auquel il semblait que cet immense calme répondît.

De sorte que, plus pacifique encore, cette nuit, la troisième, lorsque la lune vint éclairer mes pas vers la berge — lorsque, pèlerin fatigué, furtif comme un voleur de nuit, j'eus porté, j'eus traîné par le pan du manteau qui revenait sur son visage, le prince, dont j'aurais pu voir la nudité, maintenant, mais cadavre et qui ne valait plus qu'on y pensât — lorsque je l'eus posé sous l'autel où demain par pénitence dérisoire tout le peuple sacrifierait — quand je l'eus étendu dans cette cave étroite que pourquoi j'avais fait creuser — alors, de l'amour de mon âme enfin désolément délivré, seul dans la nuit je pus crier ma joie et repoussant le passé mort, laisser enfin mon espérance divaguer. Je ne me doutais pas, avant, de combien j'étais las de ce pèlerinage, ne savais dans combien de nuit il s'enfonçait, mais alors, m'avançant une dernière fois sur la berge, pour revoir sans plus de frayeur cette mer, après tout pour qui seul effrayante la croyait devoir traverser, la regardant alors si belle et comme de cristal azuré, je sentis ma foi de la veille très lentement se déplacer; mon adoration toujours vive et, puisque le prince était mort, éperdue s'élargir puissamment jusqu'aux limites mêmes de l'infini désert;

désert ; et parce que mon âme plus grave se pénétrait de majesté, je croyais que c'était de bonheur.

Maintenant que je crois qu'il était impossible, je ne me souviens plus si je parvins vraiment au bonheur. Je me souviens que je voulus chanter, que je ne pus, puisque ce n'était plus pour personne, de sorte qu'en moi-même et seulement je disais, et redisais sans plus comprendre ma pensée : Prince ! qui donc est mort ? Pas moi.

Joie ? peut-être ; je ne comprenais pas alors combien en l'instant même il triomphait, car il n'était mort que pour moi qui précisément seul l'aimais. Devant le peuple sa litière vidée devait toujours marcher comme emplie ; je devais incessamment l'avoir vu ; je ne parlais plus que pour rapporter ses paroles. Je ne comprenais pas d'abord de quel poids serait cette réalité de mon mensonge, et que le prince mort, dans ce mensonge persévérait. Car à l'imaginer sans cesse, mon amour était attisé. Je ne le savais rien que mort ; je ne pouvais l'imaginer que vivant. Parfois. la nuit, dans sa tente, tout seul à présent je dormais ; et mon sommeil sans rêves me devenait comme une représentation de sa mort ; mais parfois à cause des autres, près de sa tente je faisais semblant de lui chanter ; alors je me souvenais de nos nuits et m'attristais d'avoir vu son visage. Ma douleur s'acharnait au simulacre imposé de sa présence. Comme aux vivants on lui portait chaque jour à manger ; tout ce que je faisais pour le représenter aux autres m'aidait à constater son absence. Plus je sentais qu'il eût dû être, plus je savais qu'il n'était pas.

Et dès lors m'habita cette pensée, lassante et puissante comme un désir : certes je goûterai le bonheur de mon âme, déjà prêt, mais quand elle sera du peuple et de l'amour et complètement délivrée.

Maintenant le peuple est parti ; il a repris sa ville délaissée. Je l'ai ramené du désert. Il ne m'a pas aimé, parce que je prophétisais sans douceur, ayant peur de m'apitoyer ; il n'a pas aimé le prince, car je ne supposais de lui que des paroles de rudesse : « Peuple ingrat m'écriais-je ; peuple désespérément coupable m'a-t-il dit, — qui possédais une religion

et

et qui ne t'y es pas attaché..... » — Je ne pouvais parler d'amour puisque c'était pour un mensonge. Il fallait l'imposer jusqu'au bout ; ne pas autoriser ma défaillance. Puisque je n'avais pas de force, ne devais-je pas la simuler... Mais je sais maintenant, s'il y a des prophètes, que c'est parce qu'ils ont perdu leur Dieu. S'Il ne se taisait pas, pourquoi formuler ses paroles?

Certes aussi j'ai fait de faux miracles ; j'ai fait jaillir de l'eau du rocher ; j'ai fait douces des sources amères, et quand est venu le vol des cailles j'ai dit que c'était parce que j'avais prié. Quand Boubaker s'est soulevé je ne sais pas comment j'ai pu maîtriser sa révolte, sinon que j'agissais en désespéré. J'ai menacé. Après, plus aucun ne douta de ma force ; il n'y avait que moi qui n'en étais pas convaincu.

Ma tâche de pâtre est finie ; mon âme est enfin délivrée. Maintenant de joie que crierai-je? Je ne peux plus ne plus chanter que des chansons. — Je ne peux plus, baigné d'amour, le soir, crier des vers au bord des places, ni plus faire danser les enfants. Je ne peux plus n'avoir rien connu que la ville ; n'avoir pas traversé le désert. Maintenant El Hadj, que ferai-je? Que le prince soit mort — le sais-je? Je me souviens des noces qui l'attendent, comme si rien de lui n'était mort... Voici, voici dans l'intérieur du palais de la Ville, je sais qu'un jeune frère du prince grandit... attend-il que ma voix le guide? et recommencerai-je avec lui, avec un nouveau peuple une nouvelle histoire, que je reconnaîtrai pas à pas... ou si, comme ces esprits pleins de deuil et nourris de cendres amères, je m'en irai tout seul — comme ceux cachant un secret qui rôdent autour des cimetières, et qui cherchent sans le trouver leur repos dans les lieux déserts.



TRISTESSE!

Lithographie en trois couleurs

par Paul Ranson.

TRISTESSE!

Lithographie en trois couleurs

par Paul Ranson.



LES DANGERS DU MORALISME

par HENRI ALBERT.

A Raoul de Vallonges, hédoniste

« *Grouillez-vous, v'là les mœurs.* »

J.-L. Forain.

ENVOI

Mon cher Vallonges,

Les préoccupations morales de quelques-uns de nos contemporains ne rencontrent généralement chez les êtres réfléchis qu'un scepticisme insouciant et tranquille. Le détachement qu'affectait à leur égard un Renan, convaincu de l'inutilité de pareils efforts, s'est généralisé dans les masses intellectuelles, et, si parfois l'indifférence gouailleuse de nos boulevardiers s'élève jusqu'à un éclat de rire, la momerie de nos bons moralisateurs n'en reste pas moins un sujet d'innocente plaisanterie, bien plutôt que de discussion sérieuse.

Cependant, depuis que le serpent du paradis en autorisa l'étude parmi les hommes, la science du bien et du mal n'a pas cessé d'être la plus attrayante des pommes de discorde.

Escamotée par des esprits moroses au bénéfice d'un impératif douteux, cette *science première* risque de se corrompre entre des mains mesquines. La forme agressive que prend depuis quelques temps certaine propagande n'est pas restée sans éveiller des inquiétudes. Vous souffrirez donc que je vous dédie ici la discussion de quelques idées, bien « démonétisées » il est vrai, mais que l'on essaie en ce moment de remettre en circulation, sous le prétexte qu'elles eurent cours autrefois et que, comme moi, vous jugez dangereuses.

I

Faire apposer sur la voie publique, aux palissades des maisons en construction des affiches reproduisant *L'Enfance de Sainte Geneviève* de M. Puvis de Chavannes, c'est certainement une façon charmante d'égayer l'ennuyeuse uniformité de nos rues; Chéret ne saurait se plaindre du voisinage : il aura toujours pour lui la couleur et le mouvement.

Je ne sais si d'aussi touchants enfantillages feront progresser beaucoup les doctrines de ces Messieurs, et il n'y aurait pas là matière à de violentes polémiques, mais, dans l'espèce, les tentatives que poursuit en France par son *Union pour l'action morale* M. Paul Desjardins, prennent un caractère singulièrement plus grave si on les rapproche d'efforts similaires.

La bonne parole est venue d'Amérique. Un grand mouvement englobant toutes les « Sociétés éthiques » est en train de chercher sa voie de par le monde. Ses adhérents sont-ils bien nombreux? Je ne sais. Mais le bruit qu'ils font finit par donner de l'importance à ce qu'ils disent. Il y a quelques semaines ils se sont réunis à Zurich en un congrès tout comme s'ils étaient membres d'authentiques sociétés savantes. Ils publient des brochures que l'on peut acheter au cent avec de forts rabais pour la propagande. Ils font les frais de journaux remplis des conseils de leur sagesse. Et M. Félix Adler à New-York, et M. Georges

Fœster

Fœster, directeur de l'observatoire de Berlin, et M. Théobald Ziegler à Strasbourg *(La Question sociale est une question morale)*, et M. Santon Coït à Londres (que ses fidèles lui pardonnent son nom !) font preuve par leurs écrits et par leurs conférences d'un prosélytisme digne des plus fervents zélateurs d'une foi nouvelle. Ces hommes graves, ces professeurs, en usant le meilleur de leur temps et leur force la plus vive au service de cette *Armée du Salut* d'un genre nouveau, font plus que satisfaire à une innocente manie. Serions-nous donc devenus tellement corrompus que le bien de notre âme éveille d'aussi vives inquiétudes, ou bien les promoteurs de la moralité obéissent-ils à des motifs qui leur soient plus personnels ? C'est que dans cette défense d'une éthique traditionnelle, héritage du christianisme et des philosophies anciennes, ils savent fort bien ce qu'ils mettent en jeu, ils protègent leurs intérêts les plus chers, le respect de leur situation sociale, contre les menaces d'une critique toujours plus serrée, contre un esprit d'indépendance qui les discrédite. Et cette même passion qu'ils mettent à se défendre, je voudrais la mettre à leur présenter ici les objections que je leur pose. La contrainte imposée par leur « loi morale » me semble être la négation de tout progrès et une entrave au développement de l'humanité. Mes arguments seront basés sur des données d'ordre purement scientifique et j'essayerai de les présenter avec toute la sécheresse que comporte un sujet où se mêle une si grande part de sentimentalité.

« La morale naît, on ne la fait pas » a dit quelque part le moraliste anglais Leslie Stephens et cette simple phrase devrait s'épingler malicieusement à chacun des articles où, dans une langue un peu doucereuse et bizarrement imagée, les disciples de M. Desjardins édifient périodiquement leur petite chapelle. Il feuillette la collection de l'organe officiel de *l'Union pour l'Action morale* et je tombe au hasard sur cette phrase, elle est au début d'une dissertation sur « l'universel besoin » : « Des voix faibles, mais distinctes, et singulièrement unanimes, s'élèvent à cette heure de divers points du monde civilisé. Notre petite salle de Paris en résonne, comme un bureau perdu où des fils, s'entrecroisant

sant des quatre horizons, carillonnent sonnerie sur sonnerie. » Cette rhétorique fâcheuse nous est familière. C'est celle des écrits nombreux dont le protestantisme libéral inonde la France. Et ne fait-elle pas les délices des mêmes âmes timorées que réconfortent les sermons de M. Fontanès ou de M. Réville. Que M. Desjardins aille donc conférencier encore jusque dans les provinces perdues, parmi les vieilles filles sèches mais angoissées ! Il emmènera avec lui les lieutenants de son avant-garde. Et M. Funck-Brentano fera un peu de sociologie et M. Maurice Bouchor, que ne troublera plus l'ombre de Ponchon, dira des vers. Et elles seront si contentes !

Mais quel est cet « universel besoin » qui a poussé « quelques citoyens indépendants », — c'est le titre qu'ils se donnent — à fonder l'*Union pour l'action morale?* Car enfin ne perdons pas de vue qu'ils admettent un « universel besoin », une aspiration peut-être encore indéfinie, mais non moins vive, commune à toute l'humanité — ces citoyens indépendants ! « Ceux-ci s'adressent à tout homme qui, dans quelque pays, dans quelque condition que ce soit, en s'appuyant sur n'importe quelle religion ou philosophie, consent à subordonner ses intérêts particuliers immédiats, à l'accomplissement de ce qu'il croit bon et vrai. » (Programme de l'U. p. l'A. m.).

Ce serait donc par le renoncement et le sacrifice au prochain que devrait s'accomplir le relèvement moral. Nous ne savons apparemment pas nous comporter avec nos semblables, car l'homme a besoin d'être « formé » en vue de la société, il lui faut des mentors qui lui tracent ses règles de conduite, qui lui apprennent à « discerner les biens faux des véritables ». « Personne n'a le monopole du vrai » , dit encore M. Desjardins dans son programme, mais... « nous ne poursuivons que le bien sans préjudice où il se rencontre ». « Le bien est inépuisable. » « L'amour du bien existe dans le cœur de tous les hommes », etc., etc. Et on se garde bien de définir ce « bien » auquel nous devons obéir. Non, la « loi du bien » existe *a priori* dans le monde (1) et seuls les « hommes

(1) Kant avait édifié son système sur la raison et « la bonne volonté de chacun », et Proudhon osait écrire plus tard que «l'idée du bien est immanente à la conscience humaine. »

bons et éclairés » savent la discerner. Une telle candeur est faite pour désarmer la meilleure volonté de critique. Mais passons.

La théologie chrétienne déjà nous avait enseigné que la bonté de Dieu est inépuisable, (il est vrai qu'elle ajoute que l'homme est profondément mauvais), et le décalogue de Moïse avait fixé pour nous dans leurs traits généraux les normes du bien et du mal. Les commandements de la morale, encore qu'ils ne fussent observés que par un petit nombre d'hommes et gênassent seulement les autres, ont peu varié dans leurs principes au cours des siècles. Le christianisme les spiritualisa et y joignit, en quelque sorte pour les résumer tous, l'amour du prochain.

(Les progrès de l'humanité ont-ils été réalisés sous l'empire de cette morale, ou bien se sont-ils faits en dehors et malgré cette morale ? C'est ce qu'il faudra examiner.)

Alors pourquoi les personnes qui mettent la morale en actions affirment-elles l'indifférence des postulats religieux ou philosophiques pour étayer leurs concepts moraux? Pourquoi ne pas avouer franchement que l'éthique qu'elles défendent n'est autre que la morale chrétienne, comme l'évangile et l'habitude devenue loi nous l'ont transmise? — La morale courante d'ailleurs, celle de tout le monde, bien que l'on néglige généralement de mettre ses actes en rapport avec ses principes ou *vice versa* et que chez la généralité des hommes les idées comme les mœurs soient affaire de mode. — Et puisque la morale est la résultante de convictions intérieures (ou d'impulsions comme je l'indiquerai plus tard), comment saurait-elle exister si on lui retire sa base? Est-ce en vain que les religions et les philosophies de tous les temps ont affirmé la part indispensable de métaphysique nécessaire à toutes les morales pratiques? « La métaphysique doit précéder et sans elle il ne peut y avoir nulle part de philosophie morale » a dit Kant (1), et Ernest Hæckel (2) n'écrivait-il pas récemment encore : « Il est impossible de résoudre la question morale sans la question religieuse ; impossible même de la faire avancer d'un pas, car toutes deux sont liées de la façon la plus

(1) Fondements à la métaphysique des mœurs (préface).
(2) Die Zukunft 1892 N° 7.

intime, toutes deux ont leur racine dans ce sanctuaire profond que l'homme pensant appelle sa *conception de l'univers* (Weltanschauung). »

Pourtant de pareilles considérations ne gênent guère nos actionnaires moraux. « N'importe quelle religion ou philosophie », cela leur suffit. Ils ne tentent même pas de se faire une raison sur les rapports qu'ils pourraient avoir avec la science. Eux « qui voudraient rendre impossible partout le règne des mots creux » se contentent de la défroque que leur jette un spiritualisme vieilli, défroque qu'ils rehaussent vainement de quelques entités surannées. De ce corps sans âme, de cette morale stérile, privée des racines profondes d'une conviction vivifiante, ils voudraient faire renaître une doctrine capable de rallier tous les « hommes de bonne volonté », une doctrine qu'ils savent bien n'être pour eux-mêmes que le palliatif d'une foi perdue. Car ce qui les désole, c'est de voir s'écrouler dans le passé un monde d'idées surnaturelles auquel leur raison a vainement essayé de croire, c'est de se sentir incapables du « prenez de l'eau bénite, abêtissez-vous » de Pascal, en se sentant plus incapables encore de la courageuse rupture qui, au seuil d'une époque de culture nouvelle, s'impose.

A travers le lent effondrement des croyances anciennes ils errent inquiets et chancelants, hantés seulement par le désir de rassembler ceux des débris qui leur paraissent les plus solides. « Espérance et Solidarité » (1) sont les épaves auxquelles ils se raccrochent. Espérance vague, puisqu'une vie future leur demeure une trop fragile conjecture, et Solidarité sans direction commune, puisque leur but reste indéfini. Ils voudraient retenir au moins « l'*esprit chrétien* » ; et savent-ils seulement l'engagement qu'ils prennent par là ? Le christianisme tel que l'a interprété Léon Tolstoï, et qui est en somme, bien que mis de côté des dogmes, le christianisme primitif, se résume dans quelques règles de vie aux lignes précises : la résignation, le non-agir, « la vie simple » et

---

(1) Paul Desjardins, *Le Devoir présent*, page 29.

contemplative, la « pure ignorance », la pensée détournée des *choses de ce monde*, donc aussi le désintéressement de la chose publique. Car c'est là ce que Jésus enseignait à ses apôtres, et son attitude devant ses juges nous montre clairement qu'il ne faut point se défendre et ne point résister au « mal ». « L'amour du prochain » devient alors chose facile puisque, si ce « prochain » possède comme vous la vraie foi, il partagera votre existence rustique et sera, comme vous, dépourvu de besoins ; si, au contraire, il est l'incrédule, vous n'aurez pour lui que des paroles d'affection, tout en vous tenant à l'écart. Soyez sans inquiétude du lendemain, « le Royaume de Dieu est en vous », conformez-vous aux préceptes du Seigneur, « et tout le reste vous sera donné par surcroît ». C'est là un nihilisme admirable qui, avec sa négation de tous les instincts vitaux mettrait fin, s'il était réalisé, au bout de quelques générations à l'humanité tout entière.

Que les disciples du « christianisme intérieur » aillent donc prêcher cette doctrine par les villes et les campagnes, parmi les cités ouvrières et les exploitations agricoles — ils prêcheraient dans le desert ! Mais non, commettant la dernière des inconséquences, ils proclament partout la nécessité de l'action et vont dire à qui veut les entendre que nous nous mourons de ce que nos énergies ne savent plus se fixer. Cette antinomie irréductible entre ce qu'ils retiennent d'hier et ce qu'ils veulent d'aujourd'hui ne semble pas les avoir frappés. Leurs âmes ont soif d'une vie meilleure et il leur faut une morale civique ! On parle de patrie, de famille, de grands devoirs à accomplir, du vaste champ de travail qui s'ouvre devant nous, et l'on ne se doute pas que ce qui paralyse nos mouvements, ce qui pèse à notre esprit, ce qui nous écrase, c'est précisément cet héritage de préceptes débilitants dont nous ne pouvons plus assumer la charge. Les meilleurs d'entre nous rêvent leur vie au lieu d'essayer de la vivre. S'ils hésitent à agir, c'est que de vains scrupules retiennent leurs âmes. Nous sacrifions notre bonheur à des fantômes. Les « *lues metaphysica* » dont parlait M. Desjardins, il y a dix ans, lors de son début dans les lettres, n'ont pas d'autre origine. Et le « malaise de nos consciences » qui « s'est révélé comme un problème

blème à résoudre » (1), ne vient-il pas des entraves morales que nous n'avons pas le courage de briser ?

Jusques à quand l'homme continuera-t-il à s'amoindrir dans des horizons toujours plus restreints? Ne serait-il pas temps de lui tracer des limites nouvelles ? De lui dire enfin ce qu'il doit faire, ou plutôt ce qu'il peut faire, ce que sa nature lui commande de faire ? Les normes de l'éthique sont-elles donc immuables ? L'esprit d'entreprise se perd. Nous restons stationnaires et nous nous demandons où nous allons. Nos volontés trop faibles ne savent plus s'aventurer au grand hasard qui fixe les destinées. Comment saurions-nous nous transformer ? La société actuelle a créé le type de l'homme médiocre. Veut-elle le conserver à jamais sans que son étiage puisse être dépassé ? Ou bien nous souviendrons-nous d'autres époques qui, elles aussi, ont compté dans l'histoire, de ces époques troubles et mal définies où naissaient les grands bandits géniaux qui ont été les leviers du monde?

II

Voilà cent ans que le monde civilisé vit sur l'impératif catégorique de Kant. Déjà les doctrines humanitaires du dix-huitième siècle l'avaient élaboré, et c'était encore la morale chrétienne, restreinte maintenant aux devoirs envers le prochain que devait faciliter « la bonté naturelle de l'homme ». Cette formule tyrannique (2), avec son caractère absolu qui

---

(1) L'impératif nécessite d'ailleurs une idée de punition et de récompense ; comme dit Schopenhauer : « Jedes *Soll* hat allen Sinn und Bedeutung schlechterdings nur in Beziehung auf angedrohte Strafe, oder verheissene Belohnung. » (*Die beiden Grundprobleme der Ethik,* page 123). Et Locke écrivait bien avant Kant : « For since it would be utterly in vain, to suppose a rule set to the free actions of man, without annexing to it some enforcement of good and evil to détermine his will ; we must, where-ever we suppose a law, suppose also some reward or punishment annexed to that law. » *(On Understanding,* Bk II, c. 33, § 6.)

(2) Paul Desjardins, *Le Devoir présent,* page 51.

ne s'enquiert pas de l'origine de nos actes, est ce qui répugne le plus à l'indépendance de notre *moi*. Nous savons ce qu'elle a produit. La Prusse, avec son peuple de fonctionnaires et de soldats, qui se raidit dans la stricte observation de la règle et de la loi, est son œuvre. Voudrait-on nous condamner à suivre la même ornière ?

« Agis toujours de telle sorte que la maxime de ton action puisse être érigée par ta volonté en une loi universelle », avait dit Kant. Mais, à la morale ossifiée du « Chinois de Kœnigsberg », Fichte opposait une conception plus large : « Ce que chacun doit accomplir, lui seul *doit* l'accomplir, car lui seul en est capable, et s'il ne le faisait pas, notre communauté d'individus en serait privé. » Que les personnes qui veulent régenter nos mœurs aient l'obligeance de réfléchir un peu aux perspectives que leur ouvrirait cette dernière façon de voir, qu'ils gravent dans leur mémoire ce que Nietzsche indique comme *signe de noblesse* : « Ne jamais songer à rabaisser ses devoirs à être des devoirs pour tout le monde. » Hedda Gabler, l'héroïne d'Ibsen, voulait « édifier sa vie selon un sens qui n'appartiendrait qu'à elle seule », et l'on peut relire dans *Les Revenants* les passages où Mme Alving fulmine contre la tyrannie des devoirs : « L'ordre et la loi ! Quelquefois je crois presque que ces deux choses ont créé tous les malheurs sur la terre... ». Le sentiment d'obligation est une morale à rebours. On aura beau vouloir nous contraindre, les instincts étouffés se vengent toujours. Un instinct d'opposition naturel nous pousse à résister à tout assujettissement. Que de crimes ont été commis pour le plaisir d'enfreindre la loi ! Toutes les hontes de la perversité religieuse, le satanisme et le mysticisme érotique, ces contreparties de la Foi, prennent leur origine dans ce penchant à désobéir. L'attrait du fruit défendu a toujours tenté les hommes. « Partout où il y a défense, il faut qu'on soit tenté de faire la chose défendue et qu'on la fasse. » Je goûte fort la forme concise de cette phrase de Diderot. C'est dans le *Supplément au voyage de Bougainville*, « dialogue entre A et B sur l'inconvénient d'attacher des idées morales à certaines actions physiques qui n'en comportent pas », que je la choisis. Quoique la vie idyllique préconisée dans cet ouvrage me semble une chimère bien plaisante,

plaisante, et bien que nous soyons définitivement revenus de l'idée que la civilisation impose des chaînes dont l'homme se débarrasse en rentrant dans la nature, l'hypothèse d'une société sans morale ne serait pas pour me déplaire. J'imagine volontiers que son existence serait plus heureuse que celle de nos sociétés hypocrites hérissées de préceptes moraux. L'histoire nous apprend que les peuples vertueux ont été les peuples sans esprit.

Notre « morale de troupeau », comme l'a appelée Frédéric Nietzsche, que je voudrais citer ici à chaque page, pousse les hommes à la dérive sans qu'ils se haussent à un jugement sincère de leurs actes. « Ils sont remontés comme des pendules — s'écrie Zarathoustra — et ils veulent que l'on appelle leur tic-tac vertu ! » Par esprit d'imitation, pour se conformer à l'usage, la plupart des êtres agissent sans qu'ils y soient déterminés par la nature. Les lois de la conscience, disait à peu près Montaigne, qui d'après l'affirmation générale sortent de la nature, descendent plutôt de l'habitude.

L'origine de nos sentiments moraux est une des questions les plus passionnantes qui soient. L'hypothèse d'une « loi morale » générale à tous les hommes une fois écartée, comment se sont formées nos mœurs, qui nous a dicté nos lois? Des principes de sociabilité ne suffisent pas à expliquer les habitudes morales que nous avons prises à l'égard de nos semblables. Nous savons que dans les sociétés primitives les actions les plus opposées ont été tour à tour considérées comme « bonnes » ou « mauvaises » (1) et si, depuis un siècle, cette résultante de perturbations nombreuses qu'est la morale chrétienne démocratique et humanitaire, nous régit, c'est qu'elle a su s'imposer par des codes dont nos hypocrisies ont bien voulu s'accommoder. Par contre, en étudiant l'histoire des origines de l'humanité, lorsque ses religions n'étaient

---

(1) On pourra lire à ce sujet les deux volumes de Fr. Nietzsche, *Par delà le Bien et le Mal* et *La Généalogie de la Morale* qui paraîtront en traductions françaises en janvier et en mars prochains, chez MM. Calmann Lévy, éditeurs.

encore franchement que des formes de la terreur des hommes devant les forces mal connues de la nature, si l'on considère simplement que les prêtres, pour exploiter cette terreur à leur profit, eurent intérêt à jeter dans les esprits l'idée d'une sanction qu'ils représenteraient, on hésitera davantage à accepter le principe classique de l'innéité de la *loi morale*.

A l'enfance des races, lorsque la personnalité humaine est encore flottante et que les caractères se dessinent à peine, cet être enigmatique et bizarre, cet « animal qui sait tenir des promesses » a besoin d'une tutelle occulte de ses actions. Rien n'est plus salutaire aux instincts en ébullition qui ne savent pas encore se fixer que la contrainte des commandements. Par elle l'homme apprend à limiter son horizon, à penser *en profondeur*, à se créer un être intérieur. Ses instincts se purifient et s'affinent, il commence à prendre conscience de lui-même. Cette tyrannie d'une caste faible et méditative (les prêtres) sur une caste forte et expansive (les guerriers) a été le premier moteur de toute civilisation. « L'essentiel c'est d'obéir longtemps dans le même sens » (Nietzsche), afin que les sensibilités particulières s'éveillent et que les individualités puissent se différencier. Mais notre culture moderne que ne trouble plus les mystères de l'inconnu supporte mal un joug qui fut bienfaisant aux robustes barbares. Nous avons passé tant de siècles à nous édifier une âme qu'il serait temps enfin de la laisser agir d'une façon autonome.

Des règles écrites et des coutumes régissent nos rapports avec nos semblables; elles se transforment à mesure que nos besoins réclament des changements. La plupart des hommes s'en contentent. Qu'on cesse donc de vouloir soumettre notre moralité à des motifs extérieurs, en faisant intervenir pour chacun de nos actes les exigences d'une loi supérieure! Des impulsions nous conduisent. Ce que notre nature nous dicte, cela seul nous semblera toujours moral et nous serons d'autant plus sincères que nous agirons plus spontanément. Puisque l'homme a évolué au cours des siècles, ses mœurs et ses habitudes ont subi des transformations profondes. Parfois l'individu s'est élevé contre les lois de son milieu, créant ainsi des préceptes nouveaux; et des peuples tout entiers

entiers se sont laissé guider par des règles de vie différentes de celles de leurs voisins, en sorte que l'on a pu dire que ce qui était « vérité en deçà des Pyrénées » pouvait être « erreur au-delà ». L'infinie perfectibilité de l'espèce humaine régira toujours la variabilité des conceptes moraux. L'éthique est affaire de sensibilité et non de raisonnement. Résultante de la nature humaine, elle nous apparaîtra avec des contours plus précis à mesure que nous connaîtrons mieux les lois de la vie — et j'ajouterai volontiers, pour donner une forme plus essentielle à ma pensée, que *la morale est la formule biologique de l'homme.*

III

La Science a ruiné la métaphysique de l'éthique ancienne (1).

Quelle base donnerons-nous à l'éthique nouvelle puisque les sources de notre connaissance ne sont plus les mêmes et que les conceptions du passé ne correspondent plus à nos besoins? Quel sera pour nous le but de la morale? Sera-ce toujours l'altruisme puisqu'il est démontré que nous n'agissons jamais d'une façon entièrement désintéressée, que toujours nos actes de dévouement sont mêlés d'égoïsme? Poursuivrons-nous la recherche du plaisir, revenant à cet antique hédonisme qui toujours préconisaient les philosophes de la joie de vivre? Je serais presque tenté de dire *oui*, si cette affirmation ne prêtait à quelque confusion. Je crois que le rôle de la souffrance dans l'évolution du monde est tout aussi considérable que celui du plaisir, que la douleur est nécessaire à l'édification du bonheur, quoique nous soyons naturellement inclinés à nous soustraire à ce qui nous cause de la peine. Mais entendons-nous.

« Le plaisir est le seul levier avec lequel on puisse faire mouvoir l'être », disait d'une façon un peu trop absolue le regretté M. Guyau (2),

---

(1) Cf. Charles Letourneau, L'Évolution de la Morale (Bibliothèque anthropologique vol. III). Paris 1887.

(2) M. Guyau, Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction. Paris 1885.

et il ajoutait : « La direction naturelle de tous les actes est le minimum de peine et le maximum de plaisir ; dans son évolution, la vie consciente suit toujours la ligne de moindre souffrance ». C'est là une simplification de la question qui, avec nos habitudes de subtilité, ne peut plus nous contenter. Le vieux dualisme moral entre le bien et le mal, le plaisir et la peine, l'égoïsme et l'altruisme n'est plus de saison. S'il sert encore de thème aux méditations de quelques spiritualistes grincheux, nos cerveaux positifs l'ont classé parmi les « *idoles* », et M. Guyau eût été le premier à nous suivre dans cette voie. Il n'y a pas d'oppositions dans la qualité de nos instincts et de nos sentiments. Nos actes peuvent être bons ou mauvais à des titres différents et il ne nous appartient de ne les juger que par le rapport qu'ils ont avec le développement de la vie. Tandis que nos économistes, embourbés dans une démocratie, plus exigeante à mesure qu'elle perd en intérêt, voudraient abolir la souffrance, quelques penseurs prévoyants s'appliquent à la « réhabilitation du mal »(1). Si donc Saint-Evremond a pu dire : « Nous avons plus à jouir du monde qu'à le connaître », encore qu'il faudrait voir si le connaître ne nous procure pas également du plaisir, cette jouissance ne saurait naître que de peines préalables. L'hédonisme (2) que l'on accusait de vouloir satisfaire aux penchants les plus grossiers, prend ainsi un sens beaucoup plus large et s'identifie presque à l'eudémonisme. La recherche du bonheur occupe notre vie toute entière, ce qui pourrait nous menacer après nous inquiète peu. L'ascétisme ne saurait nous être qu'une méthode pour fortifier notre volonté. Pourquoi sacrifierions-nous la possibilité d'une joie présente à la promesse hypothétique d'une béatitude future ?

---

(1) E. de Roberty, L'Éthique, le bien et le mal, Paris 1896.

(2) « *L'Hédonisme*, je veux dire la théorie du plaisir, ou s'il vous plaît mieux, de *l'avantage*, mais de l'avantage *tel qu il est*, tantôt altruiste et tantôt égoïste, me semble régir la vie selon un eudémonisme complet. Appliqué que l'on est à jouir de la vie comme si elle ne devait durer qu'un seul jour, tout en travaillant comme si elle devait être éternelle, on se plaît à se savoir vivre ainsi « *conformément à ses instincts*, » et l'on se résigne, en souriant assez bien, à s'entendre accuser de « favoriser le rut des plus bas appétits ». Je prends cette phrase dans un récent article d'un jeune barrésiste rédacteur de cette revue, M. Jean de Tinan.

Kant avait cru nettoyer l'éthique de tout eudémonisme. Pour lui, le « bien » devait se faire par « devoir » et les actions qui nous causent du déplaisir lui semblaient « particulièrement morales ». Dans son *Fondement de la Morale* (1), Schopenhauer insiste encore sur ce point, attribuant l'eudémonie aux anciens, tandis que tous les philosophes modernes faisaient de la morale une sorte de doctrine de la grâce. Autrefois on considérait le bonheur comme identique à la vertu, maintenant le bonheur ne devait plus être qu'une conséquence de la vertu. Mais la morale de la « recherche du bonheur » expulsée de la philosophie classique devait rentrer dans le domaine de nos conceptions par une porte dérobée, par l'entremise de la sociologie. La célèbre formule « le plus grand bonheur du plus grand nombre » que Jérémie Bentham avait trouvée dans un ouvrage du docteur Priestley (2) est devenue le centre des recherches de tous les moralistes anglais contemporains. Cette *maximation* du bonheur a servi de thèmes aux principaux systèmes utilitaires éclos depuis cinquante ans. Les doctrines évolutionnistes cependant, en élargissant les limites que s'étaient tracées Bentham, ont donné un sens nouveau à la poursuite de l'*idéal moral*. Lentement cette idée d'un eudémonisme nouveau, basé sur l'évolutionnisme, a pris corps chez quelques esprits. Ce n'est plus « le plus grand bonheur humain » qu'il nous faut essayer d'atteindre en contribuant au bonheur personnel de l'individu le plus infime (« le plus grand nombre »), mais le bonheur de la race, basé sur le développement de quelques hommes supérieurs, deviendra notre unique souci. Nous n'y parviendrons pas si nous continuons à faire du « bonheur en soi » une règle morale : Ce qui seul importe c'est l'élévation des fonctions vitales, dit Spencer, « afin que la vie individuelle et sociale ait la plus grande durée et la plus grande intensité. »

Les théories de sélection appliquées à notre vie sociale sont en train de transformer profondément nos vues générales sur la société. L'idée

---

(1) A. Schopenhauer, Die beiden Grundprobleme der Ethik. p. 117.
(2) Cf. Deontology, or the science of morality (ed. by John Bowring 1834), I, 22.

de l'égalité entre les hommes, qui s'était fortifiée jusqu'à nos jours, en sera sérieusement ébranlée (1), et la morale évolutionniste, si l'on voulait être logique, ne saurait avoir d'autre base que la concurrence vitale. L'altruisme est un manque de force active, un principe de dissolution et de déclin. Je dirai plus : une société qui n'a pas un caractère exploiteur est dépourvue de tout caractère vital. Le bien supérieur d'une race sera toujours contraire au bien individuel du faible et du malade. Ce culte de la faiblesse auquel on sacrifie si volontiers aujourd'hui transformerait bientôt le monde en un hospice où les vigoureux passeraient leur temps à s'étioler au chevet des débiles. Si nos institutions modernes ont entravé le processus de la sélection humaine, est-ce une raison pour ne pas affirmer plus hautement encore la nécessité de cette sélection ? La morale chrétienne, démocratique et humanitaire implique une vie absolument contraire à ce qui pourrait contribuer au perfectionnement du type « homme ». « Toute action qui consiste à conserver et à augmenter les forces de l'*espèce* est morale, toute action qui consiste à les détruire ou à les diminuer est immorale », a dit M. de Molinari. La grande loi morale de l'éthique évolutionniste serait donc *la sélection des capacités et l'élimination des incapacités.*

Ce sont là des conceptions encore peu connues en France. Il y a dix ans M. Guyau en a eu l'intuition dans son admirable *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction* et récemment M. E. de Roberty en a abordé l'étude peut-être à un point de vue trop exclusivement sociologique dans le premier volume de son intéressante série sur l'*Éthique.* En Angleterre même, toute l'école de Darwin, de Spencer à Williams (2), en passant par Huxley et Wallace (3) ne semble en avoir abordé l'étude qu'avec une extrême réticence. Convaincus de la justesse des doctrines de l'évolution, entrevoyant l'aurore d'une morale nouvelle appuyée sur la science, ils ont cependant fait de vains efforts pour concilier le passé

---

(1) Cf. Huxley, Methode and Results (Collected Essays vol. I) N° VII, *On the natural inequality of men ;* N° VIII, *Natural Rights and Political Rights* — Londres 1893.

(2) C. M. Williams (Evolutional Ethics), A Review of the Systems of Ethics founded on the theories of Evolution, Londres 1893.

(3) Alfred Russel Wallace, Human Selection, Fortnightly Review Oct. 1891.

et l'avenir, n'osant tirer les dernières conséquences de leurs théories : la transformation de l'idéal moral de l'homme. Balfour le leur disait récemment encore : il faut une séparation entre la science et la foi ; les idées morales traditionnelles ne cadrent pas avec les données de la science ; il faut se décider pour les unes et pour les autres. Et Huxley lui-même convenait que « devant le tribunal de l'éthique (l'éthique ancienne bien entendu), la nature serait sûre de sa condamnation. »

Mais ce que les savants anglais ont à peine eu le courage d'entrevoir, effrayés qu'ils étaient, à chaque pas, des conséquences que pourraient avoir leurs raisonnements ; un autre, loin de leurs préoccupations de science exacte, l'a pleinement compris. Frédéric Nietzsche, brisant les vieilles tables de la loi morale, a eu le courage de tracer à l'homme des règles nouvelles du bien et du mal, nous apparaissant ainsi comme le plus conséquent des évolutionnistes. De Darwin à Nietzsche, comme l'a excellemment indiqué récemment M. Alexandre Tille, la science a tâtonné pour trouver un équivalent scientifique de l'impératif. « D'un côté les faits de la science moderne, de l'autre les exigences de l'éthique chrétienne et démocratique : comment l'on songe à les concilier sans se demander si cela est possible ; comment l'on s'y essaie toujours à nouveau, se restreignant à un domaine toujours plus étroit, décidé à ne point l'abandonner tout à fait ; comment malgré tout on prend lentement conscience de l'impossibilité d'une pareille tâche, découragé toujours davantage ; comment lentement on découvre que l'évolutionnisme mène pourtant à un autre but et comment le penseur qui trouve enfin l'idéal nouveau dans toute sa précision et toute sa pureté, ivre de sa découverte..., écrit un gros livre, un livre en quatre parties, où il proclame la splendeur de l'idéal nouveau, revenant sans cesse à cette splendeur, ravi de la sonorité de cette phrase : « Je vous enseigne le Surhumain » : tout cela est assurément un des plus singuliers chapitres dans toute l'histoire de l'esprit humain. » (1)

(1) A Tille, Von Darwin zur Nietzsche, Leipzig 1895, page 10.

*
* *

Serions-nous donc vraîment au seuil d'une culture nouvelle? Une période de plus serait-elle révolue dans l'histoire de l'humanité? Les hommes comprendraient-ils enfin leur destinée, et se souvenant d'autres efforts vers un idéal de force, d'intelligencé et de beauté, se souvenant de la « ΚΑΛΟΚΑΓΑΘΙΑ » de la Grèce antique, de la « VERTU » de la Renaissance, sublimant leurs passions au lieu de les supprimer, remplaçant *tu dois* par *je veux*, et *j'ai le droit* par *je peux*, voudront-ils porter plus loin le flambeau?



VIE DE MARIE DUPIN MAITRESSE DE RONSARD

par PIERRE LOUŸS.

[*Préface à une édition du second livre des* Amours de Ronsard, *qui est sous presse au* Mercure de France, *par les soins de M. Pierre Louÿs.*]

Ronsard a écrit trois volumes de vers pour trois femmes différentes.

La première et la dernière, Cassandre et Hélène, ne l'approchèrent point ; l'une parce qu'elle était trop belle et l'autre parce qu'elle était hideuse. C'est du moins ce qu'en disent ceux qui les ont connues ; mais Ronsard, qui ne voulait rien d'elles que leurs noms à mettre en sonnets, fit Cassandre plus belle encore qu'elle n'était, et daigna donner à Hélène tout ce que Dieu lui avait refusé. Aussi nous les voyons toutes deux incomparables.

Cependant, entre ces deux passions chimériques, dont l'une s'explique aisément par l'extrême jeunesse de l'auteur, et l'autre plus aisément encore par son âge devenu blanchissant, Ronsard se sentit un jour plein de mépris pour l'amour qui « se repaît de fumées ». Même son maître Pétrarque, à l'égard de qui son admiration allait jusqu'au pillage, ne lui parut plus mériter que le choix entre les deux épithètes d'hypocrite et de niais.

> Ou bien il jouissait de sa Laurette, ou bien
> Il était un grand sot d'aimer sans avoir rien.

dit-il, et ce reproche est curieux de la part d'un poète qui venait

d'adresser

d'adresser à une femme insensible deux cent vingt-deux sonnets réguliers, sans compter les élégies, les chansons, les odes et les madrigaux. Il savait bien qu'en abandonnant ainsi publiquement la Dame à qui ses vers juraient une amour plus qu'éternelle, et en dédiant à une autre le deux cent vingt-troisième sonnet, il causerait un grand scandale. « Mais, disait-il, si quelque dame me vient reprocher d'avoir abandonné Cassandre,

> Et que le bon Pétrarque un tel péché ne fit
> Qui fut trente et un ans amoureux de sa dame
> Sans qu'une autre jamais lui put échauffer l'âme,
> Réponds-lui, je te pri', que Pétrarque sur moi
> N'avait autorité de me donner sa loi.

Ainsi, c'était une rupture complète avec les principes de fidélité qui pendant tout le moyen-âge avaient régi la vie exemplaire des poètes, au moins de ceux que lisait la cour. En même temps qu'il ouvrait la poésie française à l'antiquité renaissante, Ronsard venait d'apprendre à l'école des Grecs comment on peut charmer une trop courte vie en la délivrant des entraves volontaires que d'autres aiment à s'imposer.

> Les hommes maladifs et mâtés de vieillesse
> Peuvent être constants; mais sotte est la jeunesse
> Qui n'est point éveillée et qui n'aime en cent lieux.

Telles étaient ses nouvelles maximes.

Que s'était-il donc passé? L'aventure est très simple et d'autant plus charmante.

Le mercredi 20 avril 1552, Ronsard se promenait au bord de la Loire, près d'un petit village nommé Bourgueil, en aval de Tours. Il rencontra une paysanne de quinze ans qui gardait ses vaches en jouant de la musette. Il l'aborda.

Elle

Elle avait (nous le savons par lui) des joues rouges, des yeux noirs, des seins et des bras de belle fille, et des cheveux châtains qui frisaient autour de ses oreilles fraîches. Elle savait lire et écrire. On la nommait Marie Dupin.

Ronsard séduisit cette « petite pucelle angevine », et, ce qui est plus rare, il l'aima. Il l'aima d'un amour très tendre, très sensuel et très passionné. Il semble que, d'abord, elle le lui ait rendu.

Et, considérant, combien une passion sincère, quelle qu'en fût l'héroïne, était, plus que des soupirs à Cassandre, un sujet digne d'être chanté dans la langue qui ne périt point, il lui vint à l'idée d'adresser des sonnets à cette fille des champs, mais des sonnets très simples, des sonnets sans hellénismes et surtout sans mythologies, des sonnets comme celui-ci :

> Marie, levez-vous, vous êtes paresseuse.
> Jà la gaie alouette au ciel a fredonné
> Et jà le rossignol doucement jargonné
> Dessus l'épine assis sa complainte amoureuse.
>
> Sus ! debout ! allons voir l'herbelette perleuse
> Et votre beau rosier de boutons couronné,
> Et vos œillets aimés auxquels aviez donné
> Hier au soir de l'eau d'une main si soigneuse.
>
> Harsoir en vous couchant vous jurâtes vos yeux
> D'être plus tôt que moi ce matin éveillée ;
> Mais le dormir de l'aube, aux filles gracieux,
>
> Vous tient d'un doux sommeil encor les yeux sillée.
> Çà ! çà ! que je les baise ! et votre beau tétin
> Cent fois, pour vous apprendre à vous lever matin.

Il la quitta. Puis il revint. Son château en Vendômois et ses relations à Paris ne savaient jamais le retenir si longtemps qu'il ne pût passer des semaines, des mois, même une année entière auprès de Marie

Là,

Là, il quittait ses habits de cour pour des vêtements de paysan, il s'en allait dans le plus profond des bois, disant que même les sentiers lui étaient odieux, et il oubliait tout du monde, fors son amour et ses vers.

Nous avons l'itinéraire de l'un de ces fréquents voyages, celui qu'il fit avec Baïf. Ils partirent tous deux du hameau de Coutures où se trouve encore aujourd'hui la maison seigneuriale de Ronsard. Ils traversèrent la forêt de Gâtine, et le village de Marré; puis, après un arrêt à Beaumont-la-Ronce, ils couchèrent en plein air au gué de Langerie,

> Sous des saules plantés le long d'une prairie.

Cette année-là il n'allait pas directement à Bourgueil mais à Tours, où Marie assistait aux noces d'une de ses cousines. Aussi passa-t-il par Saint-Côme, et peut-être ce souvenir ne fut-il pas indifférent à la demande qu'il fit plus tard d'obtenir le prieuré de cette abbaye afin de mourir dans le lieu même où il avait été aimé.

Sur les petits détails de la vie de Marie, nous ne savons que peu de chose. Elle avait une mère et deux sœurs avec lesquelles, le soir, elle cousait et filait, assise devant la porte. Quand elle était au lit, elle contenait ses cheveux sombres dans un filet de soie verte et dormait sur le côté droit, la bouche fermée dans le pli du coude. Elle savait danser. Elle aimait les œillets.

Malheureusement elle ne crut pas toujours que Ronsard fût le seul homme digne d'être chéri par elle. Son poète lui donnait pourtant des arguments irrésistibles :

> Marie, qui voudrait votre nom retourner
> Il trouverait Aimer. Aimez-moi donc, Marie.

Elle ne pensa pas que cet anagramme désignât spécialement le chef de la Pléïade, et d'autres purent apprécier avec la même compétence l'ardeur de ses jeunes sentiments.

L'un de ceux-ci fut un cousin de Ronsard : Charles de Pisseleu, celui-là même à qui est adressée l'ode fameuse où M. de Heredia prit

l'épigraphe

l'épigraphe des *Trophées*. Les autres, pour être moins célèbres. n'en furent pas moins adorés ni moins amers au cœur du poète.

Cependant, la santé de Marie déclinait. Elle eut un accès de fièvre quarte, pendant lequel Ronsard fit appeler un médecin qui, s'il faut en croire un sonnet, poussa l'examen de la malade un peu plus loin qu'il n'était nécessaire. Le nom de ce Pagello ne nous est point parvenu.

Ronsard la quitta souffrante. Elle avait, dit-il, une haleine de feu et un regard « qui reluisait outre mesure ».

Après ce dernier départ, il se prit à rêver. sur cette fille et sur lui-même des projets extraordinaires. Il comprit que jamais femme aimée n'avait inspiré en France un Livre d'Amour tel que celui-là; et soucieux d'en perpétuer le souvenir au-delà des âges, il souhaita qu'on voulût lui élever dans les prairies de Bourgueil un monument religieux. Reprenant un vœu de Théocrite, il demanda que cet édifice,

> Le temple de Ronsard et de sa Marion

fût chaque année le prétexte de solennelles cérémonies. Tous les jeunes gens et les jeunes filles y seraient assemblés comme pour une fête, et lutteraient à qui mieux saurait donner le baiser.

> O ma belle maîtresse! hé, que je voudrais bien
> Qu'Amour nous eût conjoints d'un semblable lien
> Et qu'après notre mort, dans nos fosses ombreuses,
> Nous fussions la chanson des bouches amoureuses.

C'est alors qu'on vint lui apprendre que Marie avait expiré.

Comment il la pleura, ceux qui ont lu ses vers le devinent. Les grands voluptueux sont les seuls qui aient su parler de la Mort. Le lit et le cercueil de Marie demeurent ensevelis sous les roses. Ronsard était un amant. Les quinze lamentations funèbres qu'il offrit à son tombeau sont toujours pleines de larmes; il n'en est pas de plus émouvantes.

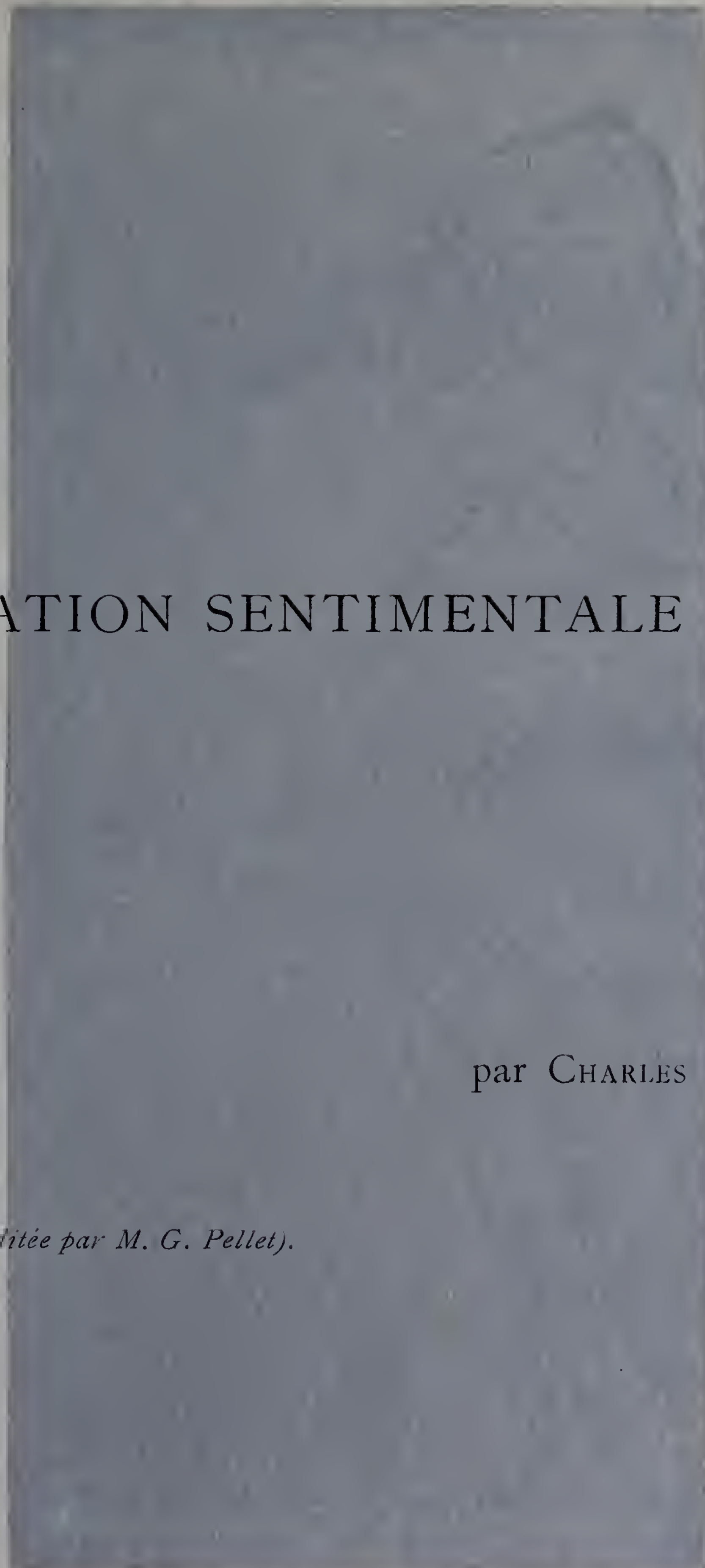
C'est là qu'est écrit ce vers admirable qu'on s'obstine à ne pas citer :

Elle enflamme la terre et la tombe d'amour.

Le *Dies iræ* fut chanté sur Marie dans une église du XIIe siècle qui seule subsiste encore des murailles anciennes où flotta son ombre. Puis on l'enterra derrière l'abside. Nous ne saurons jamais sous quelle croix disparue.

Telle est la vie de Marie Dupin, qui mourut à vingt et un ans, aimée de Ronsard et immortelle.

ÉDUCATION SENTIMENTALE



par CHARLES MAURIN.

(Pointe sèche éditée par M. G. Pellet).

[illegible] qu'on s'obstine à ne pas citer :

[illegible] fombe d'amour.

[illegible] Marie dans une église du XII[e] siècle qui [illegible] murailles anciennes où flotta son ombre. Puis [illegible] l'abside. Nous ne saurons jamais sous quelle croix [illegible]

Telle est la vie de Marie Dupin qui mourut à vingt et un ans, aimée de Ronsard et immortelle.

ÉDUCATION SENTIMENTALE

par Charles Maurin.

(*Pointe sèche éditée par M. G. Pellet*).



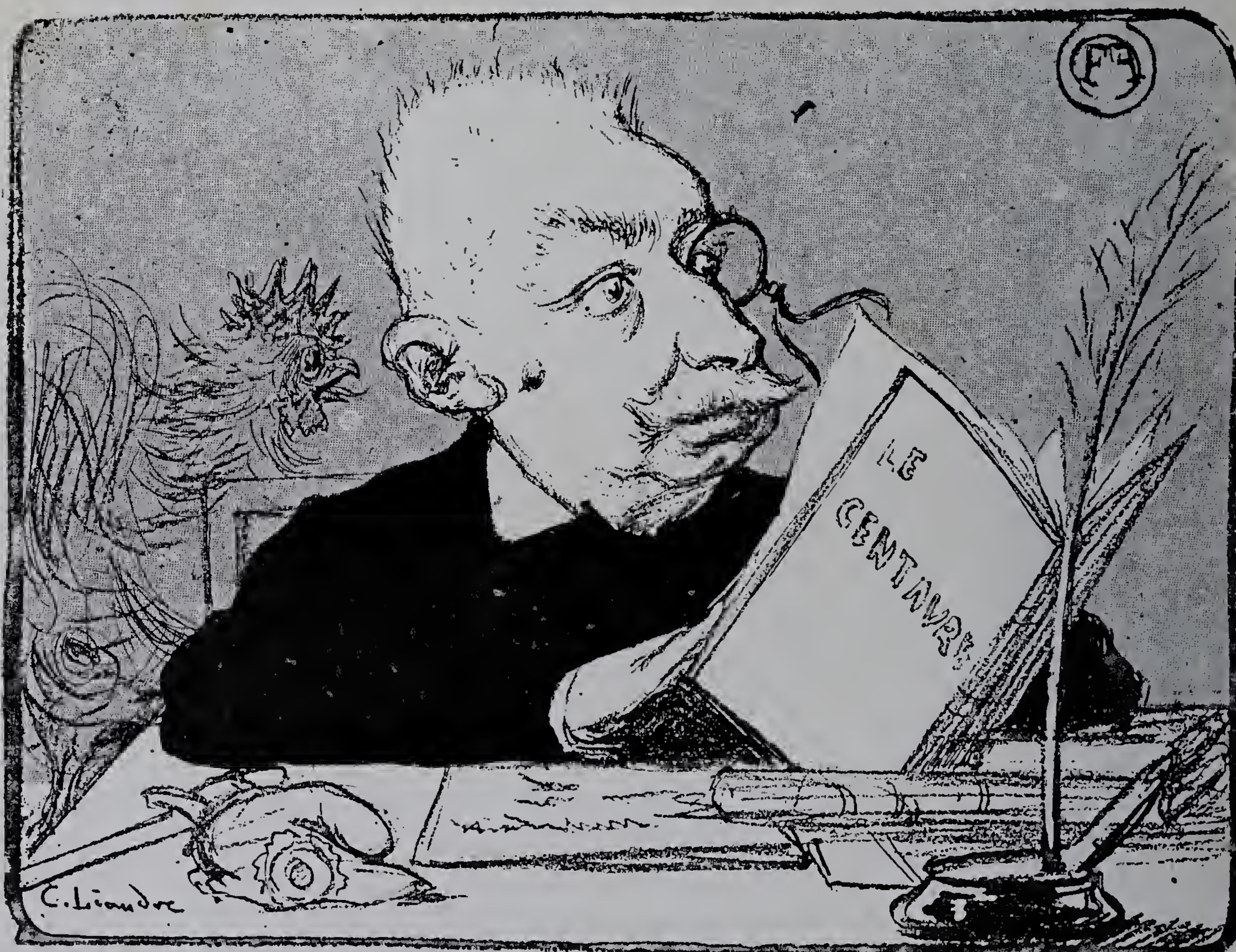
CHRONIQUE DU RÈGNE DE FÉLIX-FAURE

(JUIN, JUILLET, AOUT)

par JEAN DE TINAN.

A Henri Albert.

NOTE. — Dans chaque volume du CENTAVRE, *les opinions exprimées par l'auteur de la Chronique n'engagent en rien les autres rédacteurs.*



« J'ai voulu faire un extrait de mes lectures, et cet extrait le voici. »
PROSPER MÉRIMÉE, *Chronique du Règne de Charles IX.*

« Juin, Juillet, Août
« Ni huîtres, ni femmes, ni choux. »
LA SAGESSE DES NATIONS.

Parade :

Mesdames et Messieurs ! — 32° à l'ombre ! — Je n'aurais pas mieux demandé que de vous fournir ici une « Chronique » remarquablement remarquable, mais.... 32° à l'ombre ! Que puis-je faire ! Le gruyère sanglote — « *sunt lacrymæ rerum* », pieusement fidèle aux intentions de Tœppfer, *Monsieur Vieux-Bois change de linge* » ; il convient de dégonfler prudemment les pneumatiques chauds des bicyclettes, et ce n'est certainement pas ce soir que le bel Alfred de Vigny pourra cesser de rêver à « *la chaleur du sein* » — 32° à l'ombre ! Mon répétiteur de physique nous la resservait tous les ans : « La température abuse de la permission d'être ambiante ». « *Ah!* s'écriait un personnage de Labiche, *ce n'est pas pour me vanter, mais il fait bigrement chaud aujourd'hui !* »

Mesdames et Messieurs ! — voici sur ces fiches, consciencieusement prises au soir le soir, des « *notes* » à la fois nombreuses et choisies.

Il ne tiendrait qu'à moi, discernant savamment parmi la Futilité-des-Apparences, sélectant parmi tous les petits Faits-divers ceux qui sont le Germe-Fécond des Choses-à-venir et ceux qui sont le Clair-Symbole des Choses-Passées pour les présenter — (encore vingt centimes sur le tapis, s'il vous plaît, Messieurs et Dames, et l'on commence !) — pour les présenter, dis-je, « sous un Angle-d'Éternité ». Il ne tiendrait qu'à moi, reprenant l'histoire de ces trois mois écoulés, « *Fugit irreparabile tempus!* », de vous faire voir, en une Synthèse éclatante et ferme, le suggestif résumé des anciennes Évolutions de notre Humanité se mêler aux Promesses Vermeilles de ses Évolutions Futures... — (Plus que cinq centimes, du courage à la poche ! — Merci Madame ! N'en jetez plus, la cour est pleine !) — pour que la Leçon-des Événements nous soit la Garantie-de-l'Avenir...

Voilà comment que je la comprends, moi, la « *Chronique Trimestrielle* », c'est bien simple — mais...

Mesdames et Messieurs! J'ai trop chaud. Tant pis si l'on me gronde... je vais vous servir quelques-unes de mes petites notes « nature », et, s'il me faut une excuse, je l'emprunterai au *Paludes* d'André Gide : « *Des notes! oh lisez-les! car c'est le plus amusant; on y voit bien mieux ce que l'auteur veut dire...* »

C'est la grâce que je me souhaite!

***

1er Juin

Petite entrée en matières.

Lorsque j'avais treize ans. — (Je donnais déjà de « brillantes promesses » dans ce temps-là) — mes camarades et moi avions pour professeur de « Composition Française » un petit monsieur malingre que cela ennuyait — je comprends cela — de faire son cours. Chaque samedi il posait sur la chaise une volumineuse serviette éraillée et bourrée de journaux, et, d'une voix chétive, nous lisait les principaux articles nécrologiques de la semaine — au bout d'un mois nous en avions pris l'habitude, et dès que notre cher maître avait passé le seuil de la classe un chœur ironique l'accueillait : « M'sieur, qu'est-c' qu'est mort? » Il ne se troublait pas et commençait de sa voix chétive : Mes enfants, nous avons à déplorer la perte de..... ». C'est un des rares professeurs avec lesquels j'aie « profité »; malheureusement, vers la fin de l'année, il remplaça la lecture de ces oraisons funèbres par celle de l'*Abbé Constantin* qui imbiba ma jeune et malléable personnalité de l'ambition de devenir officier pour épouser une américaine très millionnaire avec des cheveux en or comme une héroïne de Mendès — je n'ai probablement pas encore renoncé à la seconde partie de cette vocation..... mais réservons nos « souvenirs d'enfance » pour en faire de la copie pendant nos années de décrépitude.

Ce professeur paresseux était un excellent pédagogue, il nous enseignait notre futur métier de « causeurs ».

On ne *parle* beaucoup des « notabilités », c'est un fait, que lorsqu'elles meurent. Les réceptions académiques elles-mêmes, et les autres mises en scène, les statues, tant de statues que l'on érige, n'obtiennent pas à ce point les faveurs de la chronique et de la conversation — seul un beau crime..... mais c'est si rare. Les livres qui se publient n'occupent *guère* que les littérateurs; les expositions qui se font n'occupent *guère* que les exposants et les recalés; les musiques que

l'on exécute n'occupent *guère* que les musiciens; les matchs sur route ou sur piste n'occupent *guère* que les cyclistes; les choses politiques n'occupent *guère* que les politiciens et les « débitants »......... que chacun ajoute son article à ma liste. On s'enferme dans son petit coin, et, guidé par la si consciencieuse critique, le snobisme vaguant relie tout cela tant mal que bien. Dans un journal, chacun tire un paragraphe à soi, et ce sont les Faits-Paris qui ont le plus de lecteurs, mais ce n'est pas de cela que je dois vous parler, alors..... alors je souhaite qu'il y en ait pour tous les goûts. Si je n'ai pas pour la consommation de « Grands Enterrements » et de belles « Érections » je chercherai des livres curieux, des œuvres d'art belles, des .....*iana* pleines d'esprit et de goût — toutes les bonnes performances.

Mes réclames sont toutes gratuites — c'est une garantie déjà qu'elles soient sincères.

Le meilleur Quinquina est le Quinquina Dubonnet!

Kallista!! Les meilleurs sous-bras!

Les corsets Hygie! Les seuls corsets rationnels!! — à ce que prétend Willy (auquel cette réclame est payée — d'ailleurs! Veinard!)

Je commence.

***

3 juin

M. Charles Léandre.

M. Charles Léandre exposait cette année aux *Pastellistes* un portrait catalogué *L'Enfant.* Sous la clarté dorée d'une lampe (1), c'était, dans le plus simple décor et la plus simple attitude, une fine figure aux jolies lèvres, enveloppée de cheveux à peine bouclés, d'une robe unie et foncée dans les plis de laquelle se lovait un chat aux yeux grands ouverts... (2) cela était d'une discrétion délicieuse, tout le calme de la composition fraîche venait baigner ce demi-sourire ni ingénu, ni pervers, ni triste, — c'était une forte et adorable harmonie...

C'est Léandre aussi qui a impitoyablement vu la cruauté de ces *Nocturnes*, les teints blémis dans la mauvaise lumière du gaz, les plis gras des vieilles nuques... c'est lui encore qui chaque semaine, dans le *Rire*, ou dans la *Lecture*, ou ailleurs, traduit, d'un « crayon qu'il a hérité de Daumier » — cliché! — les âmes qu'il marque d'un gai fer rouge de « nos notoires contemporains »...

(1) Je pourrai bien appeler cette clarté *phanie* — mais j'ai horreur des néologismes.

(2) Il a d'ailleurs les yeux fermés — le chat. (Note de l'Éditeur.)

N'est-ce pas bien d'une des meilleures sensibilités d'interrompre ainsi les œuvres les plus rêvées et les plus tendres pour cingler d'une ironie et rire, et Léandre ne serait-il pas déjà un admirable artiste, ne conviendrait-il pas d'admirer l'heureuse insolence de sa « méthode » ?

*
* *

4 juin.

La nouvelle direction de l'Odéon.

MM. Marck et Desbeaux seront remplacés à la direction de l'Odéon par MM. Antoine et Ginisty.

Dans le *Rire*, Léandre nous fait assister à leur fantaisiste entrée dans le Temple. Parmi les candélabres du couronnement, Eaque-Mendès, Minos-Sarcey et Rhadamante-Lemaître dardent des regards lyriques, paternes ou malins. Antoine tient négligemment en laisse le gras compagnon de son saint patron, et un gentil petit « canard sauvage » à roulettes — sur les marches, des « pompiers » s'endorment au pied des grands lys qui croissent.

C'est avec beaucoup d'enthousiasme que les auteurs dramatiques des *Théâtres d'à côté* ont accueilli cette nomination. Je crois que les causes de cet enthousiasme sont celles-ci : au lieu de deux ou trois représentations devant les quelques centaines de personnes qui sont, si vous voulez, « l'élite intellectuelle », ils espèrent atteindre au grand public ; ils croient que ce public, plus digne que l'on ne le prétend de leurs efforts, y applaudira ; ils ambitionnent de lui élever l'âme et l'esprit — « *castigat...? ...?* » — pour l'amener à renoncer au honteux vaudeville et à la comédie dumasfiliale, (pouah !), en faveur... — En résumé : « *Nos œuvres pourront enfin tenir l'affiche* ». Je vous prie de remarquer que je n'ajoute pas de commentaires.....

*
* *

5 juin.

Des Poètes.

« *La Discorde règne au camp d'Agramant!* » — Ceci veut dire que les jeunes poètes s'entendent assez mal.

Pour chacun, comme le disait à propos de M. Saint-Georges de Bouhélier, (qui lui, d'ailleurs, a, par son réel talent, bien droit à quelque emphase,) M. Robert de Souza, « *Le but de l'Art est de...* » — *mais ce n'est pas le même* — « *et non pas de...* ». C'est terrible. M. Charles Maurras est dur pour MM. Kahn,

Verhaeren et Rodenbach, et M. Mauclair intervient. M. Ghil répond à M. de Souza, M. Retté « que les rosées enivrent comme un vin » répond à M. Vielé-Griffin, mais il lui reste tout de même des loisirs pour nous dénoncer dans la *Plume* de M. Deschamps « *La pénurie des facultés créatrices* », de Stéphane Mallarmé « *blotti en un coin d'ombre loin du conflit social.* » — Ah ! Ils en jouent du « conflit social » ! Ils ne savent que deux ou trois mesures, mais cela fait autant de bruit que s'ils savaient tout le morceau ! — M. Jean Viollis enterre l'École Romane, mais M. des Rieux s'occupe de nouveaux *pointages* d'où il ne saurait manquer de résulter que André Chénier est un disciple de Moréas. Les « *Barbares* » offusquent M. des Rieux, mais M. Ducoté, dans la préface de *Circé*, accepte volontiers l'épithète ; certains se retournent vers le Parnasse, et d'autres reprennent dans des vieux cartons la prosopopée du seul vers libre, puis ils veulent tous l'avoir inventé, ce vers libre, même Pindare ! On réunit des polémiques en brochures. « *Le Coq rouge contre la Jeune Belgique* », ah mais ! — « Aucun talent ! ». « Aucune espèce de talent...! ». Et ce sont des vanités touchantes ; quelqu'un me rapporte cette phrase décentralisatrice : « *Mes amis d'Aix en Provence se souviennent de cette grande époque !* » On n'a pas envie de sourire, fût-on parisien de la rive gauche. « Paris, ville illustre où coule un grand fleuve. » (M. Emmanuel Signoret) — Merci !

Alors, malgré que beaucoup prononcent *éclectique* sur des tons variant de l'amer et vert dédain à la pourpre indignation, on se félicite de « ne pas en être », de goûter délicieusement à telle heure les légendes de M. Ferdinand Herold : « *Quelles flûtes apaisées murmurent !* », les belles symphonies de M. Vielé-Griffin « *Voici la plaine aux grands blés roux...* », les sonnets un peu sybillins de M. Fontainas et la douce *Pastorale* des « *troupeaux au repos* « de M. Ghil, et de se plaire à faire sonner ensuite le métal « *Du blason de Hizen et de Tokungava* ». La fantaisie chasseresse d'étoiles de Banville ou le bel apparat de l'École Romane, vous délasse de la douceur de linge blanc de Coppée, dont voici un vers exquis l'autre jour : « *Supposez que nous nous aimons depuis dix ans !* ». On ne se croit pas obligé d'exalter ceux des vers de Chénier qui semblent de mauvais vers de Dorat, mais on en aime davantage ceux dont la musique est douce à notre oreille « *Autant que le cytise à la mielleuse abeille* » ; les *Lieds* de Gustave Kahn ne doivent pas être aimés de la même façon que *Jadis et Naguère,* ni les *Vaines rimes* de Catulle Mendès — « *Elle a dit : Pars — Je suis resté* » — ; avec la même gravité que la *Colombe* de Louis Bouilhet, et, sans même vouloir s'inquiéter si, en soi, une esthétique personnelle s'étonne que Leconte

de Lisle ait négligé le charme des Galeries de l'Odéon, où il passait chaque jour, pour se consacrer si spécialement aux éléphants et aux jaguars — « *Kenwarc'h! loup de Kambrie! oh! le cap de Penn'hor* » — on sait par cœur « *Midi roi des étés...* » comme l'on sait les strophes de Baudelaire que l'on aime, en oubliant celles qui vous agacent. Éclectique ! oh — avec impénitence ; en s'étirant comme dans un bain d'images et de rythmes — oui — et que me soit léger le mépris des exclusifs.

Tout de même, en attendant qu'un suffisant recul ait permis à un futur Brunetière de discerner dans ce fouillis les *Évolutions* des *Genres* — on désire quelquefois, pour en mieux jouir, canaliser un peu cet éclectisme.

* * *

Ce fut une plaisanterie classique que de conseiller au jeune poète, manuscrit sous le bras, d'aller d'abord s'informer s'il continuait bien l'*évolution du genre.....* mais une chose n'est pas contestable, la création des *poncifs*. Cela se crée vite. — Dans ces dernières années il est bien évident que M. Henri de Régnier en créa un ; je veux, en disant cela, faire un très bel éloge à Henri de Régnier, que je considère comme le premier — incontestablement — de nos jeunes poètes français, sans faire pour cela un reproche, par exemple, aux *Poèmes de mes Soirs*, de M. Pilon ou à *L'Ame d'Automne*, de M. Jaloux — j'applaudis beaucoup au contraire à ce qu'ils aient su, d'abord choisir la noble influence de ce luxe mat et taciturne que j'aime, et puis s'en servir pour cultiver leurs belles qualités ; le poncif de Verlaine triomphe dans la jeune littérature anglaise d'aujourd'hui, c'est très heureusement que les vers de M. Symons ou de M. Dowson se souviennent de ses musiques,

Little lady of my heart !
Just a little longer
Love me : we will pass and part
Ere this love grow stronger.

et près de nous, M. Fernand Gregh sait manier avec un goût charmant ses rythmes délicats — « menu-chef-d'œuvralement » ; le poncif Verhaeren commence à poindre... Ce sont ces préoccupations d'admiration, instinctives ou con-

scientes qui, en orientant les talents qui se tâtent, déterminent les fameuses évolutions..... (1)

Parmi elles, celle de la *Chanson* me plaît (je veux dire celle de la chanson poétique).

Pour avoir lu des sérénades de Hugo, des pirouettes de Banville, des berceuses de Verlaine, et Mendès, et Gustave Kahn, et Charles Cros, et Laforgue, et Ponchon, — en même temps que les discussions un peu apaisées du « vers libre » laissaient un bourdonnement de rythmes tenter les sensibilités, quelques-uns des plus jeunes poètes, à côté de leurs autres essais poétiques, conçurent des *choses* plus envolées, euphoniques jusqu'à l'apocope, tout près de la musique. Ce furent les *Sonatines* un peu légendaires de Camille Mauclair, les *Ballades* de Paul Fort, dont les *Ballades de la Mer* que j'ai lues les dernières, si émues, si simples, ne veulent plus que je les oublie — comme si je les avais apprises tout enfant, M. Gabriel Randon prit « *La figure de Jésus-Christ — Et ce qu'il put de ses manières* » ; M. Gregh écrivit sa *Maison de l'Enfance ;* M. Barbusse, ses *Pleureuses*; André Lebey, que l'on connaît surtout comme l'élégiaque charmant du *Cahier rose et noir*, un élégiaque qui préfère son élégie à son amour, écrivit ces *Chansons grises* qu'on lira demain, spontanées, dans leur franchise martelée et changeante, avec un peu la même fièvre que M. Arthur Symons dans ses *London Nigths* de chercher la musique de l'émotion directe de la vie — « *My life is as a music-hall!* ». Mais, tandis que André Lebey demeurait d'un « romantisme-classique », soucieux de désinvolture, que l'élégie tentait encore M. Fernand Destin et M. Charles Vellay, que l'éloquence de M. Maurice Magre nous enchantait, que les *Chants de Page* de M. Tristan Klingsor avaient un peu la grâce tintinnabulante des poèmes fleuris de Stuart Merrill, que M. Degron se classait parmi les « fiers indépendants », que les crépuscules saignaient le long des strophes de M. Charles Guérin, que M. Michel Abadie méritait certes mieux que d'être loué par ses amis, que M. Y. Rambosson trouvait des harmonies abondantes et se réjouissait de la joie qu'elles lui donnaient, et que M. Dayros clamait des « *Teintures d'Odes* » — quelques autres jeunes écrivains, voulant être — (ou faire semblant d'être) — très sincères, se trouvèrent être très audacieux.

---

(1) *L'Évolution* — je dis cela parce que tout le temps des gens s'y trompent — implique des idées de *rapport* beaucoup plus que des idées de *succession*. Et l'on peut citer autant d'exemples que l'on voudra d'évolutions dont tous les termes demeurent représentés. Les évolutions littéraires sont de celles-là.

C'était d'eux que je voulais vous parler tout de suite — mais il faut toujours s'expliquer plus qu'on ne veut lorsqu'il s'agit des poètes.

* * *

« *Des chants faits de si doux bruits d'ailes.* »
Robert de Bonnières.

La poésie du « sentiment ».

C'est leur poésie que j'appelle *la poésie du sentiment* — et sentiment ne veut pas dire sentimentalité.

On peut dire, d'une façon générale, qu'un poète transpose de telle ou telle façon et selon telles ou telles règles les émotions proches qu'il a connues ; il les amplifie et les renforce d'harmoniques, comme une caisse sonore renforce la note, puis il les projette, en les déformant dans un certain sens ; cela revient toujours à quelque chose comme cela. (Je ne trouve pas en ce moment de meilleur exemple que ce poème de Catulle Mendès où l'impression de deuil que donne au poète un spectacle naturel devient intense jusqu'à signifier si puissamment l'idée de mort qu'elle s'élargit jusqu'au vers : « *Quelqu'un est mort — si c'était Dieu !* »)

Ces poètes, au contraire, veulent demeurer aussi près que possible de la vérité de leur émotion ; c'est un scrupule, un respect extrême du « sentiment » ; ils sentent qu'il est inutile de travestir ce sentiment, ils ont une passion d'intimité et, (il ne faut pas dire de *naïveté*), une ferveur de minutieuse sincérité — on voit comment ils sont la plus libre et complète expression de la poésie qu'à défaut de meilleure définition j'appellerai *la plus éloignée* de la formule : « *De la forme naît l'idée.* »

Même on pourrait écrire pour eux : « *De l'idée naît la forme.* » Un de ces poètes déclarait un jour : « Lorsque j'ai fait un vers, il me semble que je n'ai plus le droit de rien y changer » ; nous voici bien loin du « *Polissez-le sans cesse...* », mais aussi chaque vers, pour eux, a été comme la condensation intérieure de mille petites émotions semblables et pieusement perçues, et c'est ainsi que l'on comprend que les effets d'une simplicité si unie puissent être aussi profondément poignants.

Trois poètes, hier, me paraissent, parmi « la jeune littérature » — ils seront plus nombreux demain ou aujourd'hui — tenir à la main les fleurs discrètes de cette poésie : MM. Henry Bataille, Francis Jammes et Léon-Paul Fargue. (Et je ne cherche pas leurs rapports avec M. Gide parce que cela compliquerait trop, et

je ne remonte pas non plus jusqu'à *l'Adolescent confidentiel* de M. Michel Féline.)

Le premier souvenir que j'aie des vers de Francis Jammes est celui-ci : « Que voulez-vous, disait quelqu'un, les Parnassiens et les symbolistes ont fait une telle consommation de chimères, de cygnes, de dragons et autre bestiaire, qu'il n'est plus resté pour M. Jammes, au magasin d'accessoires, « que la vache qui avait mangé une paire de bas », c'était très mal comprendre ; depuis, M. Jammes nous a parlé des petits veaux que l'on mène à l'abattoir, des robinets de cuivre qui brillent au-dessus des éviers des cuisines, d'une petite grammaire de Noël et Chapsal, toute usée, mais qui lui est chère, et de « Physostegia Virginiana », de la famille des Labiées — parmi les rires commencés, il a continué sans se troubler à chanter lentement sa sensibilité comme elle était, et les rires ont cessé un peu parce que l'on s'apercevait en somme que l'on avait aussi en soi une sensibilité sœur de celle-là, et que l'on avait peut-être eu tort de la traiter trop souvent en parente pauvre, au bénéfice d'autres sensibilités plus luxueuses et artificielles..... Mais si l'on a cessé de rire, on n'a pas cessé de sourire.

M. Henry Bataille a chanté, il me semble, des émotions plus abstraites et choisies. Si soi-même, brusquement, on s'arrêtait au milieu d'un éclat de rire ou d'un sanglot, on entendrait stiller en soi des prières et des confidences comme celles-là – elles appartiennent à cette âme cachée dont s'occupe si prétentieusement la simplicité de M. Maeterlinck, à cette réalité de nous-mêmes que nous ne connaissons pas assez et qui est indépendante de nos actions mêmes — cette âme cachée, M. Bataille la connaît mieux que nous, il a su faire en lui assez de silence pour l'écouter et il a perçu son dramatique profond ; est-ce pour cela qu'il a écrit *La Lépreuse*, comme M. Maeterlinck avait écrit — croyait-on — ses drames, en pensant que les frêles émotions d'un auditoire silencieux se renforceraient les unes les autres devant un spectacle poignant, symbolique, puissamment humain — pour que les âmes intérieures s'épanouissent davantage. Cette tragédie, *La Lépreuse*, est une œuvre très belle, simple, lente comme un glas, passionnée comme de l'eau froide qui coule. (Elle nous a un peu prouvé aussi que le Théâtre « *d'art* » n'était pas incompatible avec les qualités dramatiques, et la preuve a souvent besoin d'être faite.) — Si j'avais la place, je dirais beaucoup de belles choses sur le « dénouement » et sur le rôle d'*Aliette* où Mlle Bady fut si parfaite et anxieuse de voix et de regard, vous n'échapperiez pas à une théorie de l'amour (4.629e théorie de ce genre — dirait bienveillamment Mme Rachilde) — mais je n'ai pas la place et je la mettrai ailleurs..... plusieurs fois. Vous lirez la *Chambre Blanche*..... Et Marcel Schwob a dit que vous y

trouveriez « *l'odeur assoupie des chambres paisibles où l'on se souvient d'avoir joué enfant pendant les longues après-midis d'été.* »

Chez M. Léon-Paul Fargue nous aimerons une *ironie tendre.* (Le substantif et l'adjectif qui me plaisent le mieux à réunir). *Tancrède.* Avec une câlinerie un peu gouailleuse mais triste, comme avec des gestes caressants qui auraient la curiosité de chatouiller, il touche de petites phrases courtes les petites choses et les petites filles, et il fait perler une larme claire au bout de son doigt pour la laisser tomber dans la fossette lente d'un sourire. Chez Fargue nous trouvons cette inquiétude des « petites prostituées », mystérieuses et minables que Marcel Schwob a mise dans *Monelle*, et qui nous fait tant aimer la petite Anne de Thomas de Quincey, la petite Sonia de Raskolnikoff — il semble, au son de sa voix, que Fargue s'adresse toujours à ces petites pâles ou à lui-même, comme l'on parlerait à des enfants fiévreux qui ouvriraient de grands yeux — je pense encore à Schwob, vous voyez — mais avec plus d'arrangements et de « littérature » que MM. Bataille et Jammes, avec une « sincérité » bien plus « habile » et... truquée.

« *Tu fais des manières — Pour bien peu de choses — Tu es belle et fière — Tous ces gens en causent* ».—Je cite ceci pour que vous sentiez bien combien cette poésie est cependant simple et directe. Dans les chansons de *Tancrède*, le mot « *tremblant* » revient sans cesse comme une note argentine frappée, les strophes, quelquefois tout strictement rythmées, s'éparpillent d'autres fois brusquement, comme restées sur les lèvres « *tremblantes* » — *tremblantes* d'une esquisse de baiser ou *tremblantes* d'un commencement de pleurer, et une lointaine ironie, toujours, empêche toute cette tendresse épanchée de s'affadir..... « *Tancrède voudra ne plus écrire et il fera un livre pour le faire savoir.* » J'applaudis de tout mon cœur, en Léon-Paul Fargue, l'auteur très jeune de ce livre, mais ma « jeune critique espère, lorsqu'elle retrouvera son « jeune talent », avoir fait des progrès et mieux applaudir... et... je vous engage à *souscrire* à *Tancrède.*

Mais je m'aperçois que j'ai assez mal parlé de tout cela. Le souci de MM. Bataille, Jammes et Fargue, et de quelques autres a été vraiment je crois de rechercher poétiquement, chacun à sa façon, derrière tous les bouquets de rhétorique entassés et fanés avec des fils de fer, la pureté de nos *sentiments*, les principes de notre humanité ; et je prends le mot *humanité* (vous attendiez-vous à ces rapprochements-là ?) dans le sens large, entier, un peu scientifique et prophétique, où il peut épigraphier, dans l'ordre moral, l'œuvre de J.-H. Rosny, et dans l'ordre *plastique*, l'œuvre de Carrière. — Ils ont eu souci, je crois, de nous montrer simplement des âmes *d'hommes*, et l'on est las quelquefois des

pantins et des parades, et des « caractères » et des « tableaux ». Mais j'aurais bien voulu faire sentir *comment* ces émotions nous sont données par eux, et ce sera pour une autre fois.

*
* *

9 juin.

M. Jules Simon.

« Peuh ! » — m'écriai-je en apprenant la mort de Jules Simon — « c'est un philanthrope de moins, genre sentimental, section du Sénat ; il en reste ! » Mais, comme j'allais peut-être me blâmer d'avoir parlé sans réfléchir, un vieux petit monsieur qui avait l'air d'un oncle voulut bien prendre cette peine pour moi. « Mon jeune ami » — dit-il — « vous êtes bien inconsidéré. Il semble que vous « acceptiez brutalement la réputation que l'on a faite à Jules Simon d'être le pion « symbolique du spiritualisme classique et de la morale à sanction de sentimen- « talisme — il fut cela, mais il fut mieux : ayant débuté dans la vie, en Bretagne, « avec un budget de 240 francs par an, il fut indépendant des désirs de luxe « et put avoir une conception très nette de *l'ambition* dans ce qu'elle a de plus « mesquin, conception qu'il fortifia de spéculations pures et pratiques ; il sut « donner au mot *Liberté*, avec bonhomie, des sens gradués et commodes, et pro- « nonça à ce sujet quelques « mots » parallèles à la belle définition de Fouché : « *La liberté consiste à fléchir volontairement sous le niveau de l'égalité* »*;* cons- « tamment préoccupé, comme il disait, de suivre une politique « *franchement* « *républicaine et résolument conservatrice,* » il s'entendit comme pas un à résoudre « les petites difficultés sociales par des considérations sur le devoir et l'immorta- « lité de l'âme ; il se plaisait à répéter : « *Homme, de quoi te plains-tu ? De la lutte ?* « *C'est la condition de la victoire. De l'injustice ? Qu'est-ce cela pour un immor-* « *tel. De la Mort ? C'est la délivrance.* » Et..... » — « Oui, Monsieur, — inter- « rompis-je — cela doit être dans Plotin, sans doute dans la troisième Ennéade, « si ça n'y est pas, comme dit Willy, ce n'est pas de ma faute, et je reconnais que « les petits morceaux de grec épigraphiant les chapitres, font, dans les livres de « Jules Simon, un bel effet typographique,— mais, de grâce, cessez vos éloges... « ils me feraient oublier que Jules Simon fut un travailleur, un assez bon écrivain « et un conteur soigneux, et je risquerais d'être injuste, s'il fut vraiment *bon*, (ce « que la philanthropie n'implique pas), en m'attardant à me souvenir qu'il eut au « plus haut point le don de *n'avoir jamais l'air d'être sincère.....* »

11 juin.

***

à côté de Paul Verlaine.

Henri Albert et moi, escortés de *Bibi-la-Purée* — Bibi-la-Purée l'unique! l'ami de Verlaine: Louis XI à 69 ans, qui s'habillerait au Temple et se grimerait pour ressembler à Sardou — grimpons jusqu'à la rue Descartes interviewer Eugénie Krantz, l'amie chez qui mourut Paul Verlaine.

(Il est extrêmement « philosophique » de voir les femmes pour lesquelles les poètes écrivirent de leurs vers. Oh! — cette cruelle légende de Forain : « *Redis-moi le sonnet où tu me compares à une source vive!* », et j'ai entendu mal parler de la « *grande taciturne* », de Baudelaire...)

Nous parlons de cette vie, et de cette mort, et il nous faut subir une déblatération traînante et énervée. Des noms mal prononcés se mêlent à des phrases dites par les gens, typiques, et sans cesse elle rejette sur la machine à coudre les étoffes qu'elle emploie pour la Belle Jardinière, et qui glissent.

« Ah! Monsieur — tous ces messieurs! Quand ils venaient voir Monsieur Verlaine, ils me disaient : Madame Krantz, votre dévouement..... soyez tranquille..... Mais après, Monsieur !..... Vous pouvez demander à Bibi ! Et ils mangeaient toutes les oranges de Monsieur Verlaine... Monsieur ! Vous pouvez demander à Bibi ! N'est-ce pas Bibi ?» — Bibi, qui était descendu chercher du rhum, acquiesce. Et c'est le nom répété jalousement par cette femme vieille, pas même laide : insexuée, répété avec le soin d'en rendre la consonnance ridicule, de la rivale : Esther Boudin — et des détails, et toujours des *noms*.....

Nous sommes presque gênés d'être venus lorsque, comme nous partons, elle montre la fenêtre du petit salon : « C'est là que Monsieur Verlaine s'asseyait avec sa pipe, le soir, pour entendre chanter les moineaux de l'École Polytechnique. Il s'amusait à dorer des petites étagères de sapin. » On songe à ces couchers de soleil — et Bibi-la-Purée interrompt : « J' t'en donn'rai une, moi, si tu veux, une pipe à Verlaine. »

Qui écrira « *Les Jours, les Amours et les Femmes de nos notoires contemporains* »?

***

15 juin.

M. Robert de Montesquiou.

On a beaucoup parlé de M. de Montesquiou. D'aucuns ont écrit de hauts éloges et c'est à d'autres qu'est adressée cette phrase d'impertinence amusante de

la préface des *Hortensias Bleus* : « *Pour ce qui est des jovialités suggérées par nos livres à de joyeux détracteurs, n'eussions-nous pas trouvé parfois, pour elles, des tours plus ingénieux, nous-mêmes?* ». Il ne me convient pas, m'aidant d'allusions à Banville, Baudelaire (« *L'âme respire ici un parfum compliqué* ») ou Gautier, de redire ici ce que les uns ou les autres ont déjà redit. Comme « poète », M. de Montesquiou pourrait, en effet, me sembler un peu trop déroutant d'être perpétuellement inattendu et terriblement inégal, et cependant, en lisant ses livres anciens, et aujourd'hui *Les Hortensias Bleus*, je me suis toujours, même lorsque j'étais un peu prévenu, laissé charmer par une certaine sensibilité nacrée qui a l'incontestable mérite de n'être pas permise à tout le monde. — M. de Montesquiou a très élégamment senti, par exemple, la grâce des imaginations blanches d'enfants, et, surtout, ces mièvres et adorables aboutissements d'art qui sont *un bleu paysage atone d'éventail, la bleue exquisité des flammes de l'iris,* ou *un jardin de fleurs fleuri sur des étoffes*... et... « *Le paradoxe bleu du fol hortensia.* »

M. de Montesquiou parvient mieux que quelquefois à nous faire sentir combien il voudrait que son « *vers fut un bibelot d'art* »*;* son goût de l'artificiel du *cherché,* du *faire,* il ne le cache pas (« *Même un sous bois de Dieu quand les autres me manquent*»)*;* il aime et il veut faire aimer ces objets de vieille laque, ces vases bizarres où des chimères s'écaillent, ces choses d'art d'étagère dont une des grâces, je le répète, est que jamais un imbécile « *sérieux* » ne s'arrêtera pour les manier, et la constante recherche (un peu fatiguante), la préoccupation d' « exquisité » de cette sensibilité brave des difficultés si épineuses qu'il est injuste et trop facile de la railler en parodiant en prétention ce qu'elle a de souvent un peu affeté — l'on voudrait, si ce n'était un mauvais système que citer dix vers meilleurs ou pires à travers un volume de quatre cents pages, opposer à des couplets de fantaisies

> ... *Amusettes amulettes,*
> *Cage d'or qui roucoulais,*
> *Petits oiseaux à roulettes,*
> *Brinborioniculets.*

des strophes comme celle-ci :

> *Mais surtout en la chambre humble, austère et paisible,*
> *Mystérieux réduit par l'ange visité,*
> *La Vierge de Memling, et près d'elle, visible,*
> *Le parallèle lys de sa virginité.*

Mais, comment se mettre en dehors de disputes où les uns écrivent « *nullité maniérée* » et « *poète ébéniste* », peut-être parce que d'autres se sont trop exagérément pâmés..... et, parceque j'ai levé ce lièvre-là, voici que l'on me crie déjà qu'il est en carton et fait sonner un timbre. — Je veux citer des vers :

Les paons blancs réveillés par la Faustin qui rève...

on m'interrompt : « Qu'est-ce que ça prouve ? » et l'on brode quelques anecdotes, — alors, pour avoir la paix, je commence par reconnaître qu'il y a trop de choses, qu'il eut fallu faire un choix, et je sacrifie certains vers que l'on me montre — mais un s'écrie : « Enfin, il n'y a que les épigraphes de bien ! » Je reproteste, je veux citer d'autres strophes charmantes. — « Tenez ! page 237 » — mais on crie : « Oh ! assez ! assez ! » — les discussions entre « jeunes littérateurs » sont pleines de cordialité et de bonne foi.

***

17 juin.

Gamelang.

Nous avons passé cette soirée à des musiques javanaises, du Gamelang, et de ces danses lentes selon lesquelles les petites filles safranées tordent leurs fleurs de mains et font tourner leurs hanches — *ré dièze*, *ré dièze*, *do dièze*, *sol dièze*, *do dièze*..... tout dans le haut du clavier — les talons lisses pivotent doucement, les bracelets cliquètent à peine aux bras ronds des petites idoles — *ré dièze*, *ré dièze*.....

... A minuit, nous étions parfaitement saouls..... la nuque douloureuse, et Elle m'a dit de sa voix soyeuse, avec une hésitation adorable : « Je ne sais pas comment ils s'aiment, là-bas..... » — nous sentions entre nous tout un incompréhensible Orient..... J'ai répondu : « Je m'informerai... »

***

24 juin.

« *Qu'est-ce qu'elle dit la p'tite Pomme d'Api ?...* »

CARAN D'ACHE.

M. Alfred Jarry, « Ubu Roi. »

« *Merdre. — Oh! voilà du joli, Père Ubu, vous estes un fort grand voyou.* »

Ah! que nous avons ri, au *Mercure de France*, toutes les fois que la voix « spéciale » de Jarry nous disait les forfaits du « *Maître des Phynances* ». Il y avait là, quelquefois, des gens qui ne sont pas tous fous, quoiqu'on dise —

Mme Rachilde et Mlle Moréno, Alfred Vallette, Henri de Régnier, Henri Albert, Pierre Louys, Marcel Schwob à qui *Ubu* est dédié, André Lebey, Léon-Paul Fargue, Robert de Souza, Miss Fanny Zæssinger, Ferdinand Hérold, votre serviteur, j'en passe et des pires... Eh bien, lorsque Jarry lisait : « *Eh bien, capitaine, avez-vous bien dîné ? — Fort bien, monsieur, sauf la merdre. — Eh! la merdre n'était pas mauvaise. — Chacun son goût.* » — Je vous assure que nous nous tordions, et la « *Danseuse* » de Clésinger applaudissait. Je dis cela pour ceux qui, devant le drame de Jarry, pincent les lèvres comme on se bouche le nez et disent : « Je ne trouve pas cela drôle. » Ils ont tort. Ce n'est pas que j'aie, — malgré que les Goncourt aient pu dire joliment : « Le jour où les jeunes filles ne riront plus des plaisanteries scatologiques, le monde finira » — un goût très prononcé pour la « m..... », mais dans cette parodie *énorme*, d'une fantaisie exubérante et aiguë, qu'est « *Ubu Roi* », rien ne peut être exagéré. Ne vous y trompez pas, Jarry est, à sa façon, le plus clairvoyant de nos psychologues ; il définit l'ambition : « *Si j'étais roi de Pologne, je pourrais manger fort souvent de l'andouille et rouler carrosse par les rues* »; il synthétise la politique : « *Le mauvais droit ne vaut-il pas le bon!* ». « *Quand j'aurai pris toute la Phynance, alors je tuerai tout le monde et je m'en irai!* », et même la Mère Ubu parle fort bien de l'amour : « *J'ai perdu mon cavalier, le Palotin Girond, qui était si amoureux de mes attraits, qu'il se pâmait d'aise en me voyant, et même, m'a-t-on assuré, en ne me voyant pas, ce qui est le comble de la tendresse.* » — Certainement, une œuvre aussi..... hors formule exige beaucoup de délicatesse de la part de ceux qui s'y plaisent, cette verve, à la fois brutale et fine, est fort estomaquante ; « *palotins* » et « *salopins de phynances* » sont très kaléoscopiques et les portraits de « *Monsieuye Ubu* », qui sont en frontispice au volume, ne ressemblent à personne de nos connaissances... ». « *Phallus déraciné pourquoi fais-tu de pareils bonds ?* » Mais.. comme c'est bien! (1)

*
* *

27 juin.

M. Marcel Schwob.

Donc, ce fut par un beau soir d'été.... la lune était prétentieuse comme tout, ça avait l'air d'un Daubigny mal peint. « J'ai lu « *Les Vies imaginaires* », me

---

(1) M. Lugné Poe annonce qu'un des spectacles de la prochaine saison de *L'Œuvre* sera composé de *Ubu Roi,* de M. Alfred Jarry.

dit-Elle, cela a beaucoup de cachet, c'est très poétique, et je trouve..... » Aïe ! Elle va dire des bêtises, chère petite Elle ! de bonnes grosses petites bêtises, bien homogènes... « Oui, interrompis-je, il fait moins chaud aujourd'hui qu'hier. »

Ah ! — c'est que je n'aime pas que l'on marche dans mes plates-bandes ! Je vous livre, chers amis et petites Elles, la collection de mes opinions complètes (avec les variantes) sur MM. A, B, C, D,...... Y, Z, amusez-vous, déposez tout le long vos incompréhensions ou vos engouements, déposez, cela me fera même plaisir — mais j'ai des coins de jardins où je ne veux pas laisser abîmer les fleurs..... Marcel Schwob est un de mes coins de jardin.

Je serais bien incapable, je vous assure, de faire maintenant la « critique » d'un de ses livres. J'aime ce qu'il fait *tout à fait*, j'ouvre un nouveau volume de lui avec la certitude d'y trouver une des joies littéraires de mon année et je n'ai pas encore été déçu. En parlant de lui — comprenez-vous — j'ai envie de faire des éloges niais, avec des épithètes *frustes* (à vous les numismates !) et je me retiens à quatre pour ne pas écrire « styliste impeccable », « maîtrise de langue », « finesse de touche puissamment subtile ».....

Cet été, ce fut *La Croisade des Enfants* et *Les Vies imaginaires* — je ne sépare pas ces deux livres. Ce sont des « *illuminations* » vivantes et éclatantes que déroulent pour nous les phrases courtes et serrées.

Et Monelle me dit :

« *J'ai désiré un royaume rouge. Il y avait des rois sanglants qui affilaient leurs lames. Des femmes aux yeux noircis pleuraient sur des jonques chargées d'opium. Plusieurs pirates enterraient dans le sable des îles des coffres lourds de lingots. Toutes les prostituées étaient libres. Les voleurs croisaient sur les routes sous le blême de l'aube. Beaucoup de filles jeunes se gavaient de gourmandise et de luxure. Une troupe d'embaumeuses dorait des cadavres dans la nuit bleue. Les enfants désiraient des amours lointaines.....* »

Marcel Schwob a donné ce royaume à Monelle, à la frêle adorable petite Monelle pour laquelle il avait écrit ce *Livre* de ses paroles et de ses sœurs que Jean Lorrain a si bien appelé « *un petit évangile triste* » : « *...nous allumons un feu chaque soir dans un endroit différent, et autour du feu nous inventons pour le plaisir de l'instant les histoires......* »

*
* *

2 juillet.

des peintres.

Il semble que nous ayions plus de « chance » que nos aînés d'il y a dix ans. Les peintres que nous aimons sont plus près de nos sensibilités que des leurs ceux qu'ils louangèrent — je ne veux pas croire que ce fut sans sincérité qu'ils exaltaient des Gauguin, des Van Gogh ou des Etcœtera, mais ils n'avaient pas bien les épithètes qu'il fallait, et ils eurent ensuite le malheur que les peintres de leur sensibilité manquassent outrageusement de talent — (sinon de *génie*) — et fussent vraiment trop des « *intentionnistes* », c'est pourquoi presque toute la critique d'art de cette époque est maladroite ou disproportionnée, — et ce ne fut pas seulement la faute des critiques; ils voulaient, sentiment bien excusable, *découvrir* des perfections et ils n'étaient entourés que de médiocres, ils firent alors contre peinture bon cœur... On peut seulement regretter tous leurs efforts perdus (que ne connurent-ils quelque école préraphaëlite !).

Celui de nous, aujourd'hui, qui aime (pour citer quelques noms) (1) MM. Besnard, Carrière, Renoir, Degas, Helleu, Toulouse-Lautrec, Forain, Zorn, Whistler, Lobbe..., pourra mieux, je crois, s'enrichir à les aimer et être enseigné par eux, parce que, dans *leur* art de modernité, ils ont été *plus loin* que nous dans le nôtre. Je m'explique : Le poème d'*Urien*, de M. André Gide, n'avait rien à apprendre de M. Maurice Denis, car il était imprégné des *mêmes* beautés, plus parfaites — et personne n'apprendra jamais rien de M. Emile Bernard ; mais devant une simple aquarelle de femme de M. Besnard, devant une esquisse de Whistler, une pointe sèche ou un pastel de Helleu, un fumé de Forain ou une litho de Lautrec, nous — (lui, moi, nous, eux) — comprendrons mieux jouer en nous certaines façons de sentir, et la caresse de cette épaule, le frisson de cette étoffe, la « rosserie » profonde de ce coup de crayon, nous essayerons d'en faire vivre notre chapitre et notre phrase à travers notre émotion..... l'on aime les œuvres dont on apprend plus que toutes. A Marlotte, ce printemps, dans l'atelier de M. Armand Point dont certes les préoccupations hautes n'ont pas à me conquérir, je sentais très bien cette différence entre l'art que l'on admire et l'art que l'on a *dans le sang* — je lui disais, et il ne m'en voulait pas, en feuilletant des photographies de Michel-Ange, que, pour trouver jusqu'à l'enthousiasme la puis-

(1) C'est une *salade*, je sais bien, mais c'est pour indiquer.....

sante beauté de cela, il me fallait un effort, un raisonnement, tandis que tout de suite une feuille de Watteau me *faisait plaisir* (1), et je me souviens que si, chaque fois que j'entrais dans l'atelier de M. Point je trouvais de nouvelles qualités dans la composition, le dessin harmonieux des lignes de son « *L'Espérance et la Douleur* », tout de même j'allais regarder dans un coin le petit portrait de femme aux yeux baissés vers son sourire qui tout de suite m'avait *fait plaisir*..... on ne m'accusera pas, je pense, de ne pas franchement aimer l'art des peintres en « littérateur ». Préférer le *goût* à la *puissance*...? Oui.

Il faut nous réjouir d'être entourés d'artistes qui nous aident dans la recherche de « *la sensation, l'intuition du contemporain, du spectacle qui vous coudoie, du présent dans lequel vous sentez frémir vos passions et quelque chose de vous* » (2) feuilletons les cartons d'estampes chez Pellet, chez Dumont, chez Kleinmann ou chez Vollard, attardons-nous aux expositions de Bing ou de Durand-Ruel (3) — et lorsque nous aurons bien compris les lèvres de cette fille fardée de Lautrec, la torsade de cheveux sur la nuque de cette jeune femme de Helleu, la moue de cette petite fille de Jacques Blanche, nous comprendrons mieux les lèvres que nous baiserons ce soir (ô la pommade raisin !), la nuque que nous effleurerons demain, et les joues fraîches de notre petite cousine — et nous savons que nous n'aurons peut-être un peu de talent qu'en nous aidant de tout et en prenant beaucoup de peine.

*
* *

5 juillet.

Citation.

Elle m'avait demandé hier soir : « Donnez-moi, pour lire, le livre que vous préférez. » Et comme je m'étonnais un peu, elle avait ajouté en souriant : « Que vous préférez en ce moment. » Je lui avais donné *Le Jardin de Bérénice*.

Ce matin, en me rendant le volume, elle m'a récité moqueusement cette phrase : « *Il est sur la terre bien des femmes dont le sein cache un beau trésor de douceur et de haute sagesse selon la nature, et qu'aucun n'aimera avec désintéressement parce que leurs corps voluptueux troublent de désir qui les approche.* »

Je ne me suis pas souvenu assez tôt de la phrase suivante pour la lui

---

(1) Faudrait développer, je sais bien, mais c'est pour indiquer.
(2) Les Goncourt : *Manette Salomon*.
(3) Et cætera.....

répondre : « *Elles-mêmes, si délicates pourtant, sollicitent ces grossiers hommages.* »

***

9 juillet.

La règlementation de la prostitution.

« *Qu'en penses-tu de la prostitution ?* » Je pense que l'on en parle beaucoup. Sera-t-elle plus règlementée ou moins? Il paraît que décidément la « visite » à « la Préfectance », l'encartement et la coiffure Saint-Lazare, non seulement sont odieuses, mais encore (*sed etiam*) sont d'une prophylaxie insuffisante.... on ne peut pas pourtant s'astreindre à faire les cent pas tous les samedis quai des Orfèvres avec les vieux messieurs prudents — et, tout le long des Chroniques, on papote.

Eh bien, (si j'en crois du moins les renseignements que me donnent mes amis), la principale cause de la prostitution n'est tout de même pas la misère — les vagues pierreuses qui sont « *le gros de l'armée du vice* » sont très misérables tout de même : on est deux à vivre du bénéfice, vous savez, et le « pain du déshonneur » est rassis — la principale cause de la prostitution, c'est, (étant donné l'état social naturellement), c'est la flemme. (*Les pauv' petites chattes — E' z'ont du poil aux pattes.*) Les petits arrangements de physiologie qui ont fait la femme passive en amour, l'ont faite vénale, et il est logique, lorsqu'on *subit*, de faire payer. « *Pas d'argent, pas de* ..... » disait déjà le tendre Racine. Évidemment ce n'est pas toujours amusant, (« *Qu'en penses-tu de...* » v. plus haut), mais je vous assure, ô chroniqueurs sensibles, qu'elles s'en aperçoivent beaucoup moins que vous (1). Les salles de « femmes malades » sont les plus gaies dans les hôpitaux. De dix louis à larantequé, « l'argent gagné su' l' dos » a un bon cliquetis plus clair, car la *vocation* de la femme jeune est la prostitution (à toi Timon !) ; les Astèques qui décidèrent qu'à vingt-cinq ans les jeunes filles tireraient au sort, pour leur apporter leur dot, un mari parmi les amants de leur jeunesse, ne furent pas si mauvais législateurs (2) — et seules les prostituées sont à plaindre qui ne font pas leurs affaires. (3)

---

(1) *Oui.* On oublie trop que la femme et l'homme sont de sexes *différents*, sont deux animaux différents. Et, comme ce sont des femmes « intelligentes » qui réclament — leurs réclamations n'ont aucune valeur. *(Lire Nietszche : Par-delà le Bien et le Mal,* paragraphes 238 239).

(2) Tout cela est bien exagéré. (Note du lecteur). Oui.

(2 *bis*) J'ai lu cela dans *Don Juan de Vargas* et ne garantis pas l'authenticité — mais cela fait très bien ici.....

(3) Il n'y a pas d'allusion.

Mais tous les ouvriers qui ne font pas leurs affaires sont à plaindre — plaignons-les, par ordre alphabétique, en attendant ces réformes économiques qui ne sauraient tarder — depuis le temps qu'elles tardent.

Apostrophe au Gosse Girond.

(...Et l'on faisait toujours des rafles sous les ponts, et l'on faisait toujours des rafles au Bois de Boulogne — ô vous, délicats et sentimentaux héros de Maurice Beaubourg, ô « *Gosse-Girond* », ô « *Môme-Taciturne* », les Nixes de la Cascade vont vous chanter le « *Schlimmes wissen wir euch !* » de la « *Götterdämmerung* » et votre *saison* sera interrompue — quel dommage !)

* * *

10 juillet.

Mme Marceline Desbordes-Valmore.

Je m'imagine volontiers que les architectes du monument que la piété de M. de Montesquiou a valu à Marceline Desbordes-Valmore ont adopté un projet de fontaine.

Personne n'a rythmé plus de « pleurs » que « la pauvre Marceline » — elle a battu de bien loin le record déjà si honorable de la regrettée Mademoiselle de Lespinasse ; elle n'a pas laissé passer un printemps sans s'attendrir ; elle a sangloté autour des moindres petits détails de ménage, tandis qu'elle frôlait avec une incompréhension admirable de grands événements et de grandes figures ; elle a impitoyablement abusé de là permission d'être bonne mère. — La lecture de toutes ces strophes me laisse horriblement agacé ; j'approuverais presque de l'avoir plaquée — avec ça que c'est si rare ! — ce « monstre » de Henri de Latouche, si elle n'avait dû étaler sur tant de tartines la douce-amère marmelade de son cœur brisé.....

Tout cela n'est pas l'avis de Madame Séverine et je reconnais que c'est très injuste, mais Marceline Desbordes-Valmore inspire l'injustice. « *Il n'y a rien d'aussi sincère que mon cœur !* » — la phrase est d'elle, et, si c'est vrai, tant pis. Ses vers « *vagues et pénétrants* » — c'est Sainte-Beuve qui a dit cela — font grouiller dans mon cœur sincère à moi tous les arguments meilleurs et pires qui me font « ne pas aimer », par tempérament, (ceux de mes amis qui en font disent que c'est parce que je ne suis pas fichu d'en faire), les vers qui sont *seulement*..... des vers.

Puisque l'on dit qu'il faut être impartial, (pourquoi ?), j'avouerai que parmi tant de pages idylliques ou élégiaques comme il en traîne, pas bien inférieures, par rames, dans tous les sous-mains de sous-chefs de bureaux, des strophes souvent, des romances surtout sont gracieuses. Je citerai celle-ci dont je parviens à me souvenir — (et vous aussi) :

J'ai voulu ce matin te rapporter des roses
Mais j'en avais tant pris dans mes ceintures closes
Que les nœuds trop serrés n'ont pu les contenir.
Les nœuds ont éclaté; les roses envolées
Dans le vent, à la mer, s'en sont toutes allées,
Elles ont suivi l'eau pour ne plus revenir.
La vague en a paru rouge et comme enflammée,
Ce soir ma robe encore en est toute embaumée,
Respires-en sur moi l'odorant souvenir.

Peut-être trouverez-vous maintenant mon « éreintement » plus impardonnable encore, mais, s'il n'y avait rien de bien, ce ne serait même pas la peine d'éreinter..... il n'y a pas de bruit qui me soit plus insupportable que d'entendre, fut-elle plus irisée dix fois, trop roucouler une tourterelle qui a trop perdu son tourtereau (1), je me sens plein de compassion pour le nommé Valmore, dont la situation me semble avoir été, tout de même, un peu fausse.....

J'aurais voulu cependant qu'un éditeur avisé (ils le sont tous) — et M. de Montesquiou eût écrit dans une préface fervente des éloges, je le répète, mérités — sut choisir parmi ces chialements (pardon!) luctueux, les éléments de la touchante plaquette (2) mince, très mince, et de typographie soignée, ou quelques esprits secs eussent pu aimer, sans se noyer, les larmes les plus brillantes et les tendresses les mieux soupirées de l'incontestable Muse de ceux qui se complaisent à tremper dans l'eau salée d'une douleur postiche et prolixe.

---

(1) « *C'est insupportable, à la fin, cette manie d'avoir toujours dans le cou quelque chose qui ne passe pas.* » (Jules Renard.)

(2) Mais ce volume existe à peu près. Et c'est « en effet » à M. de Montesquiou que nous le devons. (Lemerre). Dans la préface, M. de Montesquiou applique à Marceline ce vers de Shelley : « *Clef d'argent de la fontaine des larmes* », c'est exquis, touchant et vrai.

Mme Harriet Beecher-Stowe.

Dussé-je encourir aujourd'hui le reproche très peu mérité d'être armé en guerre contre celles qui laissent voir un peu d'azur sous leurs volants et faux ourlets, (« *Les bas noirs ! — les bas noirs ! — sont les ba-as que je-e préfère !* »), je dirai que Mme Harriet Beecher-Stowe m'est en abomination.

Marceline, au moins, fut pleine de talent et demeura bien inoffensive, mais pour atteindre au chiffre de deux millions d'exemplaires vendus — un joli tirage ! — Mme Beecher-Stowe fit appel au vice le plus honteux de l'humanité, à l'hypocrisie ; elle sut fournir aux Yankees une sentimentalité conforme à leurs intérêts, et les gens du Sud n'eurent en succombant que la consolation d'avoir contre eux « l'opinion publique » toujours prête à s'émouvoir mal devant quelques violences et quelques misères regrettables présentées en généralités, et à oublier que, sous un nom quelconque, des assujettissements sont nécessaires..... (*etc... etc.*)

Croyez-vous que soit très « améliorée », tous comptes faits, la situation de ces nègres si intéressants ? — Mais l'oncle Tom — et le passage du fleuve sur les glaçons — et pathétique et patata — et Eva... eh vas donc !

***

13 juillet.

« *Une Idylle Tragique.* »

« *Une foule énorme se pressait ce soir-là.....* » Oui, M. Paul Bourget, *On a « de ces naïvetés quand on aime comme il aimait pour la première fois.....*» « *Il « était de ceux qui.....* » Oui, M. Paul Bourget. « *How lovely — How enchanting...* » « Yes, M. Bourget. « *Dans la réalité il en est autrement.....* » Oui, M. Paul « Bourget. « *Ainsi raisonnait-il, et bien qu'il n'en fut qu'aux hypothèses..... car « dans les âmes comme celle-là.....* » Oui, M. Paul Bourget. « *Il y a dans le jeu « naturel et logique de certaines situations une nécessité de conflit tellement iné- « luctable que ceux même qui doivent s'y briser.....* » Oui. « *Il n'y a jamais rien « que de très simple dans les événements les plus extraordinaires.....* » Oui. « *Ah! redis-le que tu m'aimes, comme sur le bateau.....* ». « *Une détonation..... « un cri déchira l'air.....* ». « *Entre ce monde et l'autre nous ne pouvons ni « comprendre qu'il y ait un lien ni.....* » — là !

Eh bien oui — il y a des premiers livres de Paul Bourget que je préfère aux derniers. Mais il est tout de même, n'est-ce pas, un *solide* romancier. Et dans ce

livre-ci, la visite chez le prince Fregoso, et les deux ou trois petites femmes accessoires..... c'est rudement bien.

Ce n'est pas de sa faute si d'autres récents romans font sembler les siens..... M. Bourget a écrit : « *Le flirt est l'aquarelle de l'amour.* » Les romans de M. Bourget sont l'aquarelle du roman. Il y a de belles aquarelles.

***

14 juillet *(Fête nationale).*

des vers.

Dans une lettre de André Lebey, cette citation des *Fumerolles violâtres* de M. Robert de Souza :

D'autres : le cœur ruptile aux plus naissantes chaleurs
Éclate à tout passage d'accortises.
Les moindres rayons les attisent
Et rompent leurs lèvres en semences de baisers picoreurs.
Leur soif s'apaise à toutes les offres d'urcéoles
Que le désir évase aux mains des vierges folles ;
Et les croisillements bleus qui résillent leur vie
Sont infinis
Des veines battantes sous leur bouche.....
Mais, pauvres cœurs ruptiles, ils ont l'âme gélive ; etc.

— Qu'est-ce que cela veut dire? me demande Elle.

— Je ne sais pas, chère amie. Pourquoi riez-vous? — C'est plus grave que vous ne croyez. Les critiques de M. Robert de Souza nous ont prouvé qu'il est très compréhensif, et l'on pourrait attendre de lui quelque livre *personnel* tout à fait bien, mais les vers...

— Ah, les vers!

— Les vers!

***

17 juillet.

L'Anesthésie et l'Ovariotomie

Ce pauvre Jéhovah ! Il n'y a pas soixante siècles qu'il décrétait, préfectoral, par tous les glaives de feu secoués des gardiens de square du Paradis : « *Femme — tu enfanteras dans la douleur !* » — cette pauvre Ève était primipare ! Et, cet

automne, l'Académie de Médecine se fera représenter au « *Cinquantenaire de l'Anesthésie.* » L'Archange Chloroforme au-doux-parfum-de-pomme interpole (1) le méchant texte de la Vulgate et se penche aux lits de dentelles des « situations intéressantes » qui ont les moyens..... C'est tout de même vexant, pour un Demiurge ! Et si ce n'était que cela ! Mais voici que l'on élève à Dijon un petit monument à Worcikowski qui le premier a réussi l'ovariotomie..... « Les ovaires ne se portent plus cette année — ma chère ! »

Ah — le bon billet qu'a le Demiurge !

des gens en causent.

— Vraiment, la pensée de la fécondité de la femme m'est odieuse. Le charme câlin des enfants ne me fait pas oublier la hideur du *bébé* bavant et violet ; du bébé qui ridiculise les pures lignes des hanches qu'il déforme, nous frustre de la caresse des seins qu'il exagère, affiche brutalement « *l'utilitarisme* » de l'amour et nous vole le corps de la femme et sa tendresse.....

— Mais cependant.....

— Que l'on fasse faire des enfants aux femmes laides, ce sera leur châtiment. On voit bien que vous n'avez pas souffert, vous, de voir abîmer d'enfants la mince silhouette d'une que vous chérissiez. Ah, les maris ! quels dégoûtants personnages !

— Permettez..... !

— Je ne permets pas.

***

19 juillet.

M. Edmond de Goncourt.

A cause de la noblesse de sa vie, la mort de Edmond de Goncourt doit émouvoir, dans le « monde des lettres », ceux qui ne se sentent pas en deuil d'un de leurs maîtres.

En moi le sentiment qui domine est la tristesse de voir louer, discuter — *accomplir* un homme que j'avais choisi à défaut d'autre pour un de mes « chefs » — un des initiateurs du réalisme documenté et « *artiste* », celui qui a indiqué au roman le chemin que je crois qu'il doit suivre, lui imposant les devoirs de la science en lui en donnant les droits, et s'offrant lui-même en exemple d'application à l'étude du vrai.....

---

(1) Sur les premières épreuves on avait mis *interpomme* — ô Willy.

Je ne désire ce soir que relire le livre des Goncourt que je préfère : *Renée Mauperin*, et un volume du *Journal*, en me souvenant de cette belle silhouette droite où le foulard blanc semblait toute une draperie.....

Je sais bien..... en d'autres circonstances je contesterais « l'adéquadité » d'un style vraiment sans esprit, et je dirais que la plus grande qualité d'un style est d'être justement adéquat.....

Et son réalisme vient peut-être d'ailleurs.

Mais ce soir c'est un peu d'enthousiasme que je désire..... Ça va venir, et « il y a de quoi. »

*
* *

23 juillet.

M. de Morès.

Le marquis de Morès est tombé le 8 juillet à El-Ouatia, et le lyrisme de cette mort a été salué par toute la France d'une incontestable acclamation. Certainement il fut un « héros », un aventurier téméraire et gai, mais atteignant à la grandeur morale par la ferveur de son *souci de l'action.* Tant d'exemples de médiocrité bouffie chez ceux qui basanèrent leur figure ou leur conscience parmi les sabres que l'on tire ou les papiers timbrés que l'on froisse nous préservent de confondre trop grossièrement l'agitation avec l'aetion — mais la brave *beauté* de Morès, malgré que les « temps difficiles » aient faite un peu vaine cette vigueur, nous autorise à dresser sa vie comme une chose d'art, en souvenir des franches aventures que depuis nos enthousiasmes d'enfants aimés de Jules Verne, notre baillant seepticisme ne nous laisse plus même trop oser rêver.

*
* *

25 juillet.

L'opinion de M. Maurice Barrès.

Dans le train qui ramenait de Douai à Paris les phylloboles de Félicité (!) Josèphe Mareeline Desbordes-Valmore, un enquêteur quêta *deux lignes* sur l'amie de M. Lacaussade.

Je ne veux pas vous priver des « deux lignes » que M. Maurice Barrès écrivit parmi la diversité des appréciations :

« *Les opinions qui ont été émises précédemment rendent exactement ma façon*
« *de penser sur ce beau sujet.* »

M. Georges Eekhoud.

On a élevé un monument en Angleterre à la mémoire de Heminge et Condell, les deux comédiens du théâtre de Blackfriars, le premier théâtre construit à Londres.

C'est surtout M. Georges Eekhoud qui nous a entraînés ces derniers temps parmi la puissance farouche du *Siècle de Shakespeare*. Lui-même a traduit *Love is a bleeding* de Fletcher, et *La Duchesse de Malfi*, de Webster, tandis que M. Maurice Maeterlinck faisait représenter à l'Œuvre *Annabella* (*T'is a pity she's a Whore*), le drame incestueux de John Ford, et que M. Charles-Henry Hirsch, en nous présentant *La Tragédie des Fiancées*, de Lovell Beddoes, nous rendait impatients d'autres études semblables..... M. Georges Eekoud, en même temps, professant sur cette pléïade d'écrivains, nous exaltait au contact de son enthousiasme, et il semble qu'aucun parmi les littérateurs actuels n'était mieux doué que M. Eekhoud pour aimer ce que cette époque contint de pourpre violence et de passion effrénée,

« ..... *Viandes rouges servies en des plats d'or tout rutilants de gemmes....* » c'est ainsi que Mme Rachilde, qui nous a habitués à l'excellence de ses images, définit le nouveau livre, *Cycle Patibulaire*, de M. Eekhoud, et c'est vrai..... les deux qualités les plus évidentes de l'œuvre de M. Eekoud sont *l'indignation* et *l'excès*.

L'indignation est belle. C'est de tendresses et de pitiés que sont faites ces colères, — *Chardonnerette* attire entre ses genoux ardents les vagabonds loqueteux qu'elle aime « tous », pour que mêlés à son spasme ils puisent en elle la fureur de révolte qui l'embrase..... et c'est cette même charité passionnée charnelle et amère — (je vous prie de remarquer que j'abuse exprès des adjectifs) — qui, dans l'œuvre de M. Eekhoud, vibre de page en page, de ligne en ligne et de mot en mot dans une telle tension de chaude sincérité que les *autres* sincérités doivent leur hommage. Et c'est la flamme de cette sincérité qui éclaire les « stations » des chemins de croix que sont les livres de M. Eekhoud ; unifiant dans sa lueur éclatante les rêves excessifs et les réalités outrées, vivifiant d'un souci de passion le scandale trop brutal des érotismes anormaux, effaçant l'exagération des « histoires », elle laisse dans l'esprit l'empreinte de sa noble et audacieuse fierté.

*
* *

2 août.

de l'Évolution.

Il n'est pas trop tard (et s'il est trop tard ça m'est égal), pour parler encore de ces questions d' « Évolutionnisme » et de « Faillite de la Science » qui s'étalèrent cette année en d'indicibles brochurettes. M. Gaudry, dans de récentes *Revues des Deux-Mondes*, en développant des propositions de Paléontologie — (du plus contestable intérêt, d'ailleurs) — a réuni quelques-uns des sophismes les plus usités (j'appelle *sophistes* tous les gens qui ne pensent pas comme moi.....). S'il est un cas où il ne soit pas excusable de manquer à la formule du « moindre effort », c'est pourtant bien le cas d'une théorie scientifique — non, il y a encore des scientistes pour écrire « ..... *développement du genre humain. Dieu seul peut savoir où ce développement s'arrêtera.* » .... Triste, très triste.

La théorie de « l'Évolution des êtres organisés » est-elle, oui, ou non, par les études qu'elle suggère, par les classifications qu'elle fournit, la plus féconde et la plus commode de celles qui ont été édifiées? Oui — eh bien alors servons-nous en et perfectionnons-là de notre mieux, mais ne nous inquiétons pas de savoir « *où ce développement s'arrêtera* » ; ils sont là quelques-uns qui ont la manie d'assimiler *l'univers* à une ligne de tramways. — Soyons très courtois envers « *Dieu* » qui fut le héros de tant de beaux romans métaphysiques que nous avons goûtés, mais, selon la parole de Laplace, une des plus « *scientifiques* » qui aient été prononcées, « *nous n'avons* **pas besoin** *de cette hypothèse* », elle est périmée..... comme la théorie de l'évolution le sera sans doute un jour — et tant mieux, car c'est qu'alors on aura trouvé mieux..... en suivant cette méthode qui est la « *plus belle conquête.....* » de passer d'une hypothèse à une autre lorsque la seconde rend compte plus simplement d'un plus grand nombre de faits d'observation ou d'expérience.

*
* *

4 août.

MM. J.-H. Rosny.

Ni *L'art d'aimer* où la gracieuse insolence de Catulle Mendès conseille tous les précieux mensonges, ni la grave *Érotique* traditionnelle de J. Péladan, ni les sages réflexions de Démétrios de Sais dans les Jardins de la Déesse ou devant

l'*Aphrodite* fleurie des vraies perles de l'Anadyomène..... ne ressemblent au « Livre d'Amour » que l'on pourrait conclure de l'œuvre de MM. Rosny, et aujourd'hui de ces *Profondeurs de Kyamo* qui résument assez bien cette œuvre.

Dans la préface de *Daniel Valgraire*, MM. Rosny écrivaient à peu près ceci : « ..... *une morale, non pas nouvelle, mais portée à une nouvelle puissance.....* », et il me semble qu'ils ont assez bien réalisé ce programme. La morale du sacrifice, dégagée des mesquineries catholiques qui en font un ridicule marchandage, s'est élargie aujourd'hui dans le sens une universelle « *compensation* » — ils ont fait agir une « vertu » qui ne serait ni hypocrite, ni ennuyeuse, et si, pour ma part, je conçois plus facilement l'évolution de l'humanité par une élite égotiste appuyée sur l'instinct, je suis cependant séduit par la noblesse de cette solidarité de bonté dont MM. Rosny se sont plus — avec quelle poésie puissante ! — à vouloir trouver déjà le germe dans les crânes prognathes de nos aïeux chasseurs.

Mais, au point de vue « passionnel », dont je parlais d'abord, je trouve chez MM. Rosny, mieux que chez tout autre de nos écrivains de talent, une grave et affectueuse curiosité pour les causes profondes de la *tendresse*. C'est par la tendresse, et non par la luxure, que l'Amour, lentement, se modifie et se perfectionne, et rien n'est plus mystérieux en nous que les raisons des *choix* d'amour — il est aussi possible que, lorsque les sélections de force et de beauté ont défini l'espèce, d'autres sélections rythmiques doivent commencer leur action..... la confusion de tout cela est si inextricable que les lèvres tendues pour un baiser semblent confier au hasard des sens et des rencontres le soin de les mener sur d'autres lèvres (1), et que l'on laisse si souvent au lyrisme ou à l'injure le soin de boucher le vide des tendresses..... mais tout cela n'est peut-être pas pour le mieux.

Dans ce livre, MM. Rosny ont touché à quelques-unes de ces mystérieuses choses : l'indépendance de la beauté et des qualités d'amante — les rapports de la charité et du désir — la dignité de l'adultère — la nullité des serments faits aux morts — la gratitude des confidences..... ils ont montré des histoires simples où les gens hésitaient quelquefois, en leur conservant un peu ce caractère de *généralité* que, dans la Préface de *L'autre Femme*, ils revendiquaient pour l'étude psychique. MM. Rosny sont de ceux qui savent considérer scientifiquement, mais « *avec des mains pures de médecin affectueux* » — (ceci est encore emprunté à Mme Rachilde) — l'amour comme un phénomène pathologique si

---

(1) Un acte paraît *déterminé*. Un autre, à la *place de celui-là*, eut également paru *déterminé* (Le besoin d'un puissant développement se fait ici sentir.)

vous voulez, mais homogène, ils savent qu'il y a de la sensualité dans la pitié, et de l'idéal dans la fatigue, ils ne se contentent pas de faire « coucher ensemble » ceux qu'ils font s'aimer, ils veulent encore qu'ils « *s'unissent* » — l'on a si bien démonétisé le mot *amour* que le mot *union* (1) apparaîtra demain nécessaire à ceux qui s'occuperont profondément de l'émotion sexuelle, et déjà, à partir de M. Paul Adam, la liste de ceux-là s'enrichit tout le long de l'alphabet de talents appliqués.....

(..... Et mon amie, à qui je parlais de ce livre — parce que l'avais sous la phrase et que je préfère *parler* mes p'tites réflexions — mon amie m'a dit : « Je ne sais pas..... dans chaque Nouvelle il y a une ou plusieurs femmes qui adorent le Monsieur..... et ça m'agace », puis elle esquissa au piano : « *Je n' sais pas pas pourquoi — tout' les femmes me gobent...* » — O chère, m'écriai-je, que votre critique est donc superficielle ! »)

***

5 août.

(Pour Pierre Louys)

des épigraphes.

Pour moi, à la fin d'un exemplaire d'*Aphrodite*, j'ai écrit cette strophe des *Contes à la Reine :*

On a, d'un ciseau familier,
En traits d'or, gravé sur la stelle
Avec une épitaphe telle
Un peigne, un miroir, un collier.

Et j'aime beaucoup le petit jeu d'épigraphes :

« *Das Christenthum gab dem Eros Gift zu trinken; — er starb nicht daran aber entartete zum Laster* » — (*Friedrich Nietzsche*, *Jenseits von Gut und Bæse. 168*) —

---

(1) Je me trompe — déjà à la sixième page du *Journal*, le samedi, des messieurs tr. b. « désintéressés » demandent « pour union » jne jol. f. bl. « désintéressée », et c'est l'*Amant !*

Et tenez : « *Monsieur distingué, 34 ans, dés. corresp. pour union avec demoiselle tr. laide, m. difforme. Sérieux.* » — Le Tout-Rosny des petites annonces. — Mais ces plaisanteries faciles.....

..... j'ai écrit cela sur un exemplaire de la soixante et quelquième édition d'*Aphrodite* avant d'en faire (gracieusement) hommage à une jeune femme (charmante) dont les yeux sont d'un gris pâle bien intéressant.

Pour le prochain exemplaire dont je ferai (gracieusement) hommage à la prochaine jeune femme (charmante) dont les teintes ophtalmiques m'intéresseront, j'ai déjà retenu une épigraphe dans Laurence Sterne : « *There is no passion so serious as lust* ».....

Pour l'exemplaire suivant, je voudrais quelque chose d'italien..... « *ci basta averne modélli per diventáre virtuosi* » (1) par exemple.

Oh ! les polyglottismes... « *savoureux* » — *(Bilitis passim.)*

***

7 août.

L'Académie Goncourt.

L'Académie Goncourt se propose de « soutenir un art indépendant en aidant « les jeunes gens de talent à se maintenir dans la dignité des lettres. Les hommes « politiques, les grands seigneurs, les poètes et les fonctionnaires seront exclus « de cette Académie qui se composera de dix membres remplaçables par extinc- « tion à la majorité des survivants..... »

Si les commentaires ont été leur train... tu parlés ! Les rédacteurs du *Fanal de Meurthe-et-Caronne* ont pétillé d'esprit, les sous-entendus des nouvellistes du *Machin Indépendant* ont rivalisé de malice avec les allusions des chroniqueurs du *Patriote de Chose*, et les « historiques » documentés de fondations d'académies ont plu — Bois-Robert, vous savez, et Richelieu, et Conrart, et Mademoiselle de Gournay..... (c'est beau l'érudition) ! « *Tout ce dont j'ai besoin en fait de connaissances.....* » a dit M. Francisque Sarceÿ.

Il y avait longtemps qu'un événement n'avait eu l'heur d'inspirer autant de bêtises méchantes et de méchantes bêtises — serait-ce parce qu'il s'agit d'une idée noble, logique (suis un peu pressé par l'heure..... troisième adjectif au choix).... les « professeurs » (2) surtout ont été impitoyables : « Dix mauvais points à l'élève Goncourt !..... » ..... Avoir voulu servir encore, après leur mort, l'Art qu'ils ont

---

(1) *Lettere d'une Peruviana tradotte dal Francese in Italiano.* Je m'excuse, ô Madame de Graffigny, mais l'*Italiano e la favella dell' Amore e dellie Grazie.*

(2) M. Emile Faguet ayant découvert le péjoratif « *académielle* », en a recueilli, du coup, la succession de M. Jules Lemaître aux *Débats roses.*

aimé si uniquement, sans compromissions, à la fois avec enthousiasme et minutie, avoir voulu aplanir pour quelques écrivains studieux la route scabreuse de *l'Art pour l'Art* (1), les libérer de stérilisants ennuis, avoir voulu attacher leur nom à l'un des premiers actes raisonnés de Mécènat que l'on puisse citer..... ces Goncourt sont impardonnables!

*
* *

9 août.

M. Jean Lorrain.

Comme le Dieu unique, et surtout comme la triple Hécate, M. Jean Lorrain est triple. Il est l'observateur méchant et délicat de la *Petite Classe* où l'on effeuille aux grenouilles des fleurs d'orchidées, et il l'aime — il est le conteur moderniste amoureux de l'épouvante des berges et des repaires — mais il demeure toujours le conteur légendaire amoureux des gracilités de princesses dans les parcs bleus des tapisseries, le poète luxueux de *Brocéliande.* Dans ce nouveau livre — *Une femme par jour* — il semblerait bien que Jean Lorrain ne s'est « manifesté » que sous les deux premières..... je dirai « hypostases », nous n'entendrons pas les pages du seigneur Eros lui murmurer des histoires — dans les contre-allées du Bois, les Dryades ont des clients à un louis, le buggy de Messaline stationne aux carrefours de Suburre et ce sont » *des sirènes sanguinaires et pourries* » qui chantent aux flaques d'eau des fortifes..... mais ce sont toujours des Sirènes.....

Ces femmes, Jean Lorrain nous les jette brusquement, brutalement même, en quelques attitudes. Certaine *petite fille au cartable*, au pâle petit sourire troublé, est dessinée avec une habileté impitoyable et frissonnante ; et voici, plus loin, — « *Une étrange et délicieuse sensation de fraîcheur a pénétré votre chair moîte sous vos vêtements en désordre, une caresse humide et chaude, presque un effleurement, mais si vivace et pourtant si délicat qu'il devient presqu'une douleur, vous sollicite en un endroit précis : c'est inquiétant et c'est exquis, c'est comme l'enveloppement d'un calice de chair, mais d'une chair pulpeuse et juteuse de fruit, fleur de damnable volupté nocturne refermée sur votre chair à vous, et où*

---

(1) J'attendrai cerainement, pour me faire opinion définitive sur les célèbres questions de *l'Art pour l'Art* et de *l'Art social* que les honorables préopinants se soient entendus sur le sens des mots dont ils composent leurs définitions. Cependant, M. Camille Mauclair, dans son éloquent *Essai sur Jules Laforgue* a heureusement « posé » la question, mais, chez tous, quels cercles vicieux !! Nietzsche écrivait dans *Menschliches Allzumenschliches :* « Il y a deux sortes d'art : certains hommes demandent à l'art d'accentuer en eux le sentiment de leur existence, d'autres lui demandent de le leur faire oublier. » Et c'est très bien.

tout votre être se fondrait, délicieusement englouti. » — cette page que j'offre aux amateurs. Et je l'ai citée, cette page, pour montrer comment Jean Lorrain considère toutes choses au point de vue de la sensation d'art. Il observe avec trop de précision pour ne pas y mêler un peu de sécheresse, impitoyablement (je vous l'ai déjà dit), — et l'idylle dont j'ai cité une page s'achève « *Quarante sous. Oh t'ajouteras bien vingt ronds... tu sais c'est pas du chiqué !* » — mais c'est en poète qu'il *emploie* son observation, toujours.

Sur ces berges de la Seine qu'il aime, Jean Lorrain a écrit de délicieux poèmes — et toutes ces nuits-ci, en errant par les quais déserts du Havre, de l'île Saint-François aux étranges rues d'Albanie, je comprenais, baigné de rêve moi-même, ces vraies transitions à la légende qu'il a dites dans ce *Havre de Songe* qui est dans *Un Démoniaque*.

C'est ce souci mixte de modernité grouillante, parée ou boueuse, et de poésie lointaine et..... damassée qui donne à l'œuvre de Jean Lorrain cet aspect tentant d'iris cendré, de féerique fleur-du-mal, et ces *Femmes du jour* qu'il nous présente conservent le prestige d'être les héroïnes de ces contes merveilleux qu'il sait pétrir avec de l'épouvante, de la sensualité et du réel.

* * *

17 août.

<u>*M. Fernand Vanderem.*</u>

J'ai relu aujourd'hui *Charlie.*

Si j'ai une vive sympathie littéraire pour M. Fernand Vanderem, ce n'est pas, comme votre malveillance pourrait le hasarder, parce qu'il est le premier qui ait écrit des choses indulgentes sur mon compte. — Certes, lues dans l'horrible poussière de craie au milieu de laquelle je pénétrais les beautés du théorème dont Sturm « portait le nom », les lignes dont M. Vanderem saluait le petit livret où mes dix-huit ans s'étaient hasardés, me touchèrent infiniment — et c'est à lui qu'appartient une bonne part de la reconnaissance que j'ai pour tout ce qui m'a engagé dans cette « carrière des lettres » où je trouve, je l'avoue, beaucoup de joies — mais j'aime aussi aujourd'hui en Fernand Vanderem un des meilleurs de ce petit groupe d'écrivains un peu secs, un peu tendres, un peu gais, un peu tristes, soucieux d'exactitude et atténuant un peu de cynisme d'un peu d'indulgence, vers lequel vont mes préférences préférées.

Ils sont « *ceux qui ne peuvent se contenter avec de l'artificiel* » ; les plus

bleus ondoyements des imaginations les plus chatoyantes ne valent pas, pour eux, ce petit goût acide et irrésistible, cette beauté sans conventions de *ce qui est.* Je n'échangerais pas contre les baisers parfaits et prévus de l'éternelle idéale amante les imparfaites caresses et les tendresses inégales des amies que l'on s'énerve à sentir lointaines..... le plus bel amour que je souhaite est un amour *humain* très intense, je veux être un « homme » aussi fortement que je pourrai, mais je m'ennuierais à essayer d'être un très mauvais « demi-dieu »..... j'expliquerai tout cela un jour, si je peux. *(Stéphanette. Petit essai d'Hédonisme*, à paraître.....).

Dans *Charlie*, c'est de choses « humaines » que l'on parle. La psychologie de ces gens-là n'est pas taillée selon le *canon* dont tous les livres sont encombrés, ils agissent *comme l'on agit*, de même qu'au lieu de déclamer l'assommant langage conventionnel, ils parlent *comme on parle* (la vérité avec laquelle il fait s'aveulir ou se précipiter les dialogues est une des qualités dont il faudrait le plus louer M. Vanderem), — ils *existent.*

C'est une histoire toute simple — il y a des gens qui s'aiment et cela en fait souffrir d'autres, « *Pourquoi faut-il que les gens se martyrisent les uns les autres ?* » Ils ne sont pas bons, ils ne se sacrifient pas, ils sont ballottés, soumis, par l'immense instinct, et s'ils libèrent quelquefois leurs pensées, ils ne libèrent tout de même pas leurs actes ; ils ont pu « *s'achalander de théories chez les philosophes* », mais, devant la brusque brutalité de la vie, il leur faut tout de même, sans cesse, se « *résigner sans colère comme sans asquiescement* » tandis que quelqu'un constate, comme Charmeretz dans les *Résignés* de Henry Cèard : « *Allons bon ! Encore un cœur qui charbonne !* ». Dans cette famille où rien ne manque plus que les sentiments familiaux — (comme dans toutes les familles où l'on regarde, d'ailleurs) — il y a cependant des affections maternelles et filiales qui valent mieux que la plupart des affections semblables, il y a un amour adultère qui vaut mieux que la majorité des amours adultères... il y a tout ce qu'il faut pour faire plusieurs bonheurs, et tout cela ne *s'arrange* pas. Lorsque Charlie essaye de faire un peu de logique morale, essaye..... cela ne réussit pas, « *nous sommes de pauvres diables, de pauvres bougres qui avons bien de la peine à nous débrouiller ici-bas entre ce qu'on appelle le bien et ce qu'on appelle le mal...* »

Il sort d'entre les lignes de ce livre une cendre d'indulgence un peu découragée, un peu indifférente — comme le conseil de s'en fier au hasard, à *l'instinct*, pour discerner quel est le meilleur de tous les devoirs contradictoires qui « *se font concurrence* », pour vous guider parmi tout cela, tandis que l'on jouira de son mieux de toute la fragile modernité, des idées, des baisers, des cigares, des gra-

vures en tirage unique, des livres favoris sur papiers spéciaux et des cocktails ingénieux.....

On est attristé par ce livre de la même tristesse dont vous déçoit la vie, mais il garde le charme intérieur, douloureux ou gai, qui fait que cette vie ne cesse jamais d'être excitante ou tentante, ce charme qui fait que l'on aime la vie comme l'on aimerait une maîtresse prenante et élégante, un peu « rosse et vache », au fond, mais infiniment voluptueuse et changeante, rieuse parfois, et capable à d'autres heures d'agrandir ses yeux de mélancoliques tendresses..... nous L'aimons comme une femme, cette vie, c'est pourquoi les plus belles images ne remplaceront jamais pour nous le plus léger croquis d'une attitude d'Elle.

Dans *Charlie*, comme déjà dans *La Cendre*, M. Vanderem nous l'a montrée un peu boudeuse, un peu brusque..... mais nous avons reconnu que c'était Elle, à l'émotion qui ne trompe jamais, nous sentons que M. Vanderem fera d'Elle, avec cette même simplicité profonde, impitoyable et apitoyée, d'autres portraits compréhensifs et sobres, et nous escomptons la joie que nous aurons à L'y reconnaître et à L'y aimer.

***

21 août.

des Statues.

Ne nous mettons pas en retard avec les « *monuments* » inaugurés ou projetés. — (J'ai cherché un ordre d'énumération logique et je n'en ai pas trouvé, mais cela ne fait rien.)

A Valence, *Augier* (Émile), poète dramatique fr. (1820-1889), c'est le monument de Mme d'Uzès; on se souvient que lors de son exposition en marge du Salon des Champs-Élysées, les attitudes devenaient obscènes pour un admirateur adossé au septième arbre à gauche : c'est là un essai qui mérite d'être encouragé. — A Pézenas, *Molière* (J.-B. Poquelin dit) auteur comique fr. (1622-1673). — A Valence encore, *Bancel*, ancien député de la Drôme, à Nîmes, *Rouvière*, art. dramatique. A Ploërmel, *Guérin*, méd. fr. (1801-1886) (Il ne l'a pas volé, celui-là!). — Au Luxembourg *Watteau* (va-tô) (Antoine) (1684-1721) « son goût est maniéré, mais son coloris agréable, son dessin correct », nous apprend le *Petit Larousse*. — Au Luxembourg encore, *Leconte de Lisle*, *Verlaine*, *Sainte-Beuve*, envoyez vos souscriptions ! (Et *Balzac*, au fait? Et *Hugo*?). — A Alais, *Florian* (J.-B. Claris de) fabuliste fr. (1755-1794); et *Pasteur* (Louis), sav. chimiste fr. (1822-1895) — le triomphe de la « Pastorale ». — A Ornaisous, *Turrel* (anc.

ministre fr.), étant encore vivant, a dû se contenter d'une plaque. — A Grenoble, (le Dauphiné érige beaucoup, nous montre la statistique), *Doudart de Lagrée*, marin fr. et explorateur du Mei-Kong (1823-1863). — Au Père-Lachaise, *Tirard*. — A Saint-Dié, *Ferry* (Jules), homme d'état fr. (1832-1893)..... avouez que vous vous désolez de ce que je ne les décris pas assez, ces monuments? Allons, on va vous décrire celui de Ferry : « ... *Très ressemblant, les bras croisés, il est debout sur un piédestal sur lequel s'appuie la France dont les traits rappellent ceux de Mme Jules Ferry, dans la main gauche elle tient un drapeau, et elle a la main droite sur l'épaule d'un jeune Annamite qui embrasse un jeune Français assis sur le soubassement...* » A Nancy, *Carnot* (Sadi) « ...petit-fils du précédent. » (1837-1894). — A Condé, *Clairon*, trag. fr. (1723-1803). — A Douai, *Desbordes-Valmore* (Marceline), femme de lettres fr., a écrit des contes, des fables, etc. (1787-1859). — A Amboise, *Guinot*, anc. sénateur, anc. maire « ...oncle par alliance du Président de la République. » — A Versailles, *Bert* (Paul), sav. physiol. et h. polit. fr. (1833-1886), et aussi *Lepère*, anc. ministre de l'Intérieur. — A Nancy, *Verlaine* (Paul), déjà nommé, et *Goncourt*. — A Rennes, grandes pompes, ministres et évêques, autour de la jolie *Jeanne d'Arc*. de Paul Dubois. — A Saint-Sever, *Lamarque* « ...général, se distingua comme orateur de l'opposition » (1770-1832). — A Mello, près Creil, *Martin* (Albert), dit *Albert l'Ouvrier*, membre du gouvern. prov. de 1848. — A Brives-la-Gaillarde, *Lachaud*, avocat (léger strabisme convergent) (1818-1882). — A Arras, *Adam de la Halle* (dit le Bossu d'Arras) trouvère (12...?) et l'abbé *Halluin* ....

(Les personnes qui auraient été oubliées dans l'énumération ci-dessus seront admises à faire valoir leurs droits pendant un an et un jour aux bureaux du *Centaure*, 9, rue des Beaux-Arts, le vendredi de 4 à 6 h.)

***

29 août.

C'est devant une mer toute grise de pluie que je corrige les « épreuves » de tout ceci. Depuis ce matin, une phrase inquiète me poursuit, *sol, fa dièze, ré, fa...* — une phrase du *Quatuor* de Claude Debussy — et m'emplit de je ne sais quelles irrésistibles nostalgies. (Au fait — si, je sais bien lesquelles). *Sol, fa dièze, ré, fa.....* Cela devient une mélopée délicieuse, déferlant tout autour de mon énervement qui en a bien besoin — l'énervement que j'ai toujours à ne pas bien retrouver dans ce que j'ai écrit ce que j'ai cependant dû avoir l'intention d'y mettre

quand je l'écrivais, et, devant ces petits bouts de chroniques, je songe à la fière affirmation d'Oscar Wilde dans la Préface de *The Picture of Dorian Gray* (car il est aussi décevant d'avoir mal réussi de petites choses que de grandes.....) — « *L'art peut exprimer toutes choses* » — hélas !

Mais j'ai tort de déprécier la marchandise..... Tout ceci est très bien, n'est-ce pas? J'ai beaucoup de talent, tu as beaucoup de talent, il a beaucoup de talent, nous avons tous beaucoup de talent.....! Ça y est ! Mes excuses ; et je vous salue.

Sol, fa dièze, ré, fa.....

Paris. — Abbaye de Jumièges. — Côte d'Ingouville. — etc. —

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE

DEUXIÈME VOLUME

PARTIE LITTÉRAIRE

		Pages
A.-F. HEROLD.	La Fée des Ondes, *poème dramatique.*	5
HENRI DE RÉGNIER.	Confession mythologique, *conte.*	19
P. V.	La Soirée avec M. Teste, *nouvelle.*	31
PIERRE LOUŸS.	Les Hamadryades, *poèmes.*	45
ANDRÉ LEBEY.	Ennoia, *conte.*	51
ANDRÉ GIDE.	El Hadj, *conte.*	69
HENRI ALBERT.	Les dangers du Moralisme, *étude.*	91
PIERRE LOUŸS.	Vie de Marie Dupin, maitresse de Ronsard.	111
JEAN DE TINAN.	Chronique du Règne de Félix-Faure.	119

PARTIE ARTISTIQUE

E. DELACROIX.	CHIRON ET ACHILLE *(couverture du Recueil.)*
JOSÉ-MARIA DE HEREDIA.	SALUT A L'EMPEREUR! *Fac-simile autographique de l'Ode à LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice de Russie.*
ALBERT BESNARD.	ARIANE, *eau-forte en couleur.*
ARMAND POINT.	UN CENTAURE, *lithographie.*
HENRI HERAN.	NYMPHE EFFRAYÉE, *estampe en trois couleurs : deux bois et une lithographie.*
PAUL RANSON.	TRISTESSE! *lithographie en trois couleurs.*
CHARLES MAURIN.	ÉDUCATION SENTIMENTALE.

Ornements de MM. A. BESNARD, H. HERAN, CH. LÉANDRE.

CE
VOLUME A
ÉTÉ IMPRIMÉ SUR LES PRESSES
DE CHARLES RENAUDIE, 56, RUE DE SEINE,
LES LITHOGRAPHIES DE ARMAND POINT, HENRI
HERAN ET PAUL RANSON ONT ÉTÉ TIRÉES PAR A. CLOT,
23, RUE DU CHERCHE-MIDI, L'EAU-FORTE DE ALBERT BESNARD
PAR A. DELATRE, 102, RUE LEPIC, CLICHÉS DE LA
MAISON GARNIER ET DELHERBE, 53, RUE DE SEINE,
CARTONNAGE DE A. LENÈGRE ET Cie,
(A. CARTIER, SUCC.,) RUE
BONAPARTE
35-37

Rédacteur en chef : HENRI ALBERT.
Secrétaire de la Rédaction : JEAN DE TINAN.

Le Gérant : JEAN DE TINAN.

LE CENTAVRE

9, RUE DES BEAUX-ARTS, 9

SUPPLÉMENT AU VOLUME II.

LE CENTAVRE est un recueil trimestriel de Littérature et d'Art rédigé par

MM. Henri Albert, André Gide, A.-Ferdinand Herold, André Lebey, Pierre Louÿs, Henri de Régnier, Jean de Tinan, P. V.

LE CENTAVRE paraît quatre fois par an en volumes in-quarto couronne, cartonnés, de 100 à 150 pages de texte illustré.

LE CENTAVRE publie des *estampes originales* hors texte, eaux-fortes, lithographies, bois, et des reproductions artistiques.

Une édition de luxe du CENTAVRE, tirée à 50 exemplaires sur japon impérial, donne, en portefeuilles, sur papiers spéciaux, des épreuves à grandes marges, signées par les artistes, des estampes publiées par le recueil.

L'abonnement annuel au CENTAVRE est fixé à 60 francs pour l'édition de luxe sur japon impérial et à 20 francs pour Paris, 22 francs pour la Province, 24 francs pour l'Étranger, pour l'édition ordinaire sur vélin.

Il n'est pas fait de service du CENTAVRE.

Rédaction et administration

chez M. Henri Albert, 9, Rue des Beaux-Arts

(Le Vendredi de 3 à 6 heures.)

1896. *Automnales*, vers. 2 50
1896. *Chansons grises*, vers. 3 »

PIERRE LOUŸS

1891. *Astarté*, vers. épuisé.
1893. *Chrysis*, fragment. épuisé.
1893. *Léda, ou la Louange des Bienheureuses Ténèbres*, conte. épuisé.
1894. *Ariane, ou le Chemin de la Paix Eternelle*, conte. épuisé.
1895. *La Maison sur le Nil*, conte. épuisé.
1895. *Les Chansons de Bilitis.* 10 »
1896. *Aphrodite*, roman (soixante-neuvième édition). 3 50

Traductions

MÉLÉAGRE. — *Poésies.* épuisé.
LUCIEN. — *Scènes de la Vie des Courtisanes.* épuisé.

HENRI DE RÉGNIER

1885. *Les Lendemains.* épuisé.
1886. *Apaisement.* rare.
1887. *Sites.* très rare.
1888. *Épisodes.* épuisé.
1890. *Poèmes anciens et romanesques.* introuvable.
1893. *Tel qu'en songe.* introuvable.
1893. *Episodes, Sites et Sonnets.* 3 50
1894. *Contes à soi-même.* 3 50
1894. *Le Bosquet de Psyché.* 2 »
1895. *Aréthuse.* 2 50
1896. *Poèmes* (deuxième édition). 3 50

JEAN DE TINAN

1894. *Un Document sur l'impuissance d'aimer.* Frontispice de FÉLICIEN ROPS. épuisé.
1896. *Érythrée*, conte. 2 50

PAUL VALÉRY

95. *Introduction à la Méthode de Léonard de Vinci.* 2 50

ŒUVRES EN PRÉPARATION

HENRI ALBERT

La Vie et la Mort d'Alfred Horst, écolier errant.
Essais de critique européenne.
Max Stirner, L'Unique et sa propriété, traduction.
Frédéric Nietzsche, La Gaya Scienza, traduction.
En collaboration avec Jean de Tinan.
L'Asphalte, roman d'aventures.
Essais de Biologie et de Morale.

ANDRÉ GIDE

Notes sur Schumann et Chopin.
Novalis, Henry d'Ofterdingen, traduction.
Les Nourritures terrestres.

A.-FERDINAND HEROLD

Petits poèmes ordonnés suivant les saisons, vers.
Aphrodite, drame (tiré du roman de Pierre Louys).
Drusiane, drame.
Apparences, comédie.
La Guirlande de Lotus, contes.
La Vie de James Paterson, esq., roman,
Les Perses, d'Eschyle, traduction.

ANDRÉ LEBEY

Les Premières luttes, roman.
Élégies, poèmes.
Poèmes du Crépuscule et de la Nuit.
Les Aventures d'un Chevalier, d'un Poète, d'un Philosophe et de leur Valet, roman.
Le Triomphe de la Vie, roman.
Les Étapes sentimentales, récits.

PIERRE LOUŸS

Le roi Pausole, roman philosophique.
Le Manuel d'Aristippe, morale.
La Clochette, récit antique.
La maladie de Wolfang T., roman.
La Soliste, roman (*).
Les Sept Douleurs, contes.
Les Matins Triomphants, roman.
Diverses Fontaines, vers.
Le Livre des Eaux et de la Nuit, vers.
Le Journal de Sigebert le Grand.
Orphée.

HENRI DE RÉGNIER

Les Roseaux de la Flûte, poèmes.
La Corbeille des Heures, poèmes.
Contes de ma sœur l'Oie.
Les Jumeaux étoilés.
Les Passe-temps de M. d'Amercœur.
Lettres plaisantes et curieuses.

JEAN DE TINAN

Penses-tu réussir! (Les Diverses Amours de mon ami Raoul de Vallonges), roman.
Mémoires d'un jeune homme sans scrupules, roman d'aventures.
Nos pauvres Jalousies, roman.
L'Évangile selon Sainte Marie Madeleine (*).
Les Hypocrites, comédie.
De sourires en sourires, nouvelles.
Essai sur Saint-Just.
Le Démon de Stagyre, essai de critique du sentiment.
Frédéric Nietzsche, *Aurores*, *Réflexions sur les préjugés moraux*, traduction.

En collaboration avec HENRI ALBERT

L'Asphalte, roman d'aventures.
Essais de Biologie et de Morale.

(*) Les auteurs se sont entendus pour échanger ces « préparations ».

SOMMAIRE DU PREMIER VOLUME DU CENTAVRE

PARTIE LITTÉRAIRE

Henri de Régnier : *Le Centaure*, sonnet.
Pierre Louÿs : *Byblis*, conte.
André Lebey : *Automnales*, poèmes.
Jean de Tinan : *Touchez l'amour!*
André Gide : *La ronde de la Grenade*, poème.
A.-Ferdinand Herold : *L'Ascension des Pandavas*, conte.
V... : *Deux Poèmes.*
Henri de Régnier : *En passant.*
Jean de Tinan : *Lettre longue à la Bien-aimée pour lui expliquer que cela n'a pas d'importance.*
Henri Albert : *Chronique.*

PARTIE ARTISTIQUE

L. Anquetin : *Dessin de la Couverture du Recueil.*
Le Centaure, d'après une peinture antique de Pompéi (Mus. Borb., Vol. III, Tav. XX).
Jacques-E. Blanche : *Petite fille*, lithographie en trois couleurs.
Charles Conder : *Frontispice aux Automnales.*
Charles Léandre : *Touchez l'amour*, lithographie.
Gustave Leheutre : *Rue du Petit Cloître Saint-Pierre*, eau-forte.
Félicien Rops : *Le Flirt*, vernis-mou.
Maxime Dethomas : *Croquis*, lithographie en couleur.
Ornements de G. Bottini, M. Delcourt et Alfonse Herold.
Prime aux quatre cents premiers abonnés :
Fantin-Latour : *Les Baigneuses*, lithographie à grandes marges.

Alexandre Charpentier : *Un Centaure*, estampage des planches à grandes marges.

REÇU AUX BUREAUX DU CENTAVRE

LIVRES

TRISTAN KLINGSOR, *Filles-Fleurs* (Mercure de France).
A. MITHOUARD. *Les impossibles noces* (Mercure de France).
EDMOND JALOUX, *Une âme d'Automne* (Flammarion, Marseille).
POL DE MONT, *Paul Verlaine* (Anvers).
A. MORTIER, *La Fille d'Artaban*, drame (Mercure de France).
WILLY, *Poissons d'Avril* (Simonis Empis).
R. DE GOURMONT, *Le Pélerin du Silence* (Mercure de France).
PAUL FORT, *Ballades*, trois volumes (Mercure de France).
ED. CALLON, *Le Cœur, la Nature et les Temps* (Ollendorff).
C. MAUCLAIR, *Essai sur Jules Laforgue* (Mercure de France).
V. JOSZ ET LOUIS DUMUR, *Rembrandt*, drame (Mercure de France).
GEORGES EEKHOUD, *Le Cycle Patibulaire* (Mercure de France).
L. RIOTOR, *Le Sage Empereur* (Mercure de France).
MARCEL SCHWOB, *La Croisade des Enfants* (Mercure de France).
MARCEL SCHWOB, *Les Vies imaginaires* (Charpentier).
E. LA JEUNESSE, *Les Nuits, les Ennuis et les Ames de nos plus notoires contemporains* (Perrin).
MAURICE MAGRE, *Le Retour* (L'Effort, Toulouse).
J. HENNEBICK, *Le Prince des Lettres Françaises* (Léon Vanier).
MAD. DE RUTE, *Le Grand Galeoto d'Etchegarray* (E. Dentu).
ANDRÉ LEBEY, *Automnales* (éd. du Centaure).
T. DE WYZEWA, *Ecrivains Etrangers* (Perrin).
JEAN GRAVE, *La grande Famille* (P.-V. Stock).
ALFRED JARRY, *Ubu Roi* (Mercure de France).
HUGUES REBELL, *Le Magasin d'Auréoles* (Mercure de France).
LOUIS LORMEL, *Contre ce Temps* (Libr. de l'Association).
E. DE ROBERTY, *Le Bien et le Mal* (Alcan).
HENRY NOCQ, *Tendances nouvelles* (Floury).
YVES BERTHOU, *Les Fontaines miraculeuses* (Lemerre).
LÉON ROUANET, *Chansons populaires d'Espagne* (Charles).
BRINN'GAUBAST, *La Passion de N.-S. Emile Zola* (l'Aube).
VAN BEVER, *Méditation sentimentale sur M. Desbordes-Valmore* (l'Aube).
CHARLES LÉANDRE, *Nocturnes* (Simonis Empis).
ROBERT DE MONTESQUIOU, *Les Hortensias bleus* (Charpentier).

Jean Lorrain, *Une Femme par jour* (Borel),
J.-H. Rosny, *Les Xipéhuz* (Mercure de France).
J.-H. Rosny, *Les Profondeurs de Kyamo* (Plon).
Fernand Vandérem, *La Patronne* (Ollendorff).

REVUES

MERCVRE DE FRANCE, 15, rue de l'Échaudé-Saint-Germain.
SOCIÉTE NOUVELLE, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.
REVUE BLANCHE, 1, rue Laffitte.
L'ERMITAGE, 8, rue Juliette-Lambert.
LA CRITIQUE, 50, boulevard de Latour-Maubourg.
LA REVUE ENCYCLOPÉDIQUE, rue du Montparnasse.
L'ART MODERNE, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.
LA JEUNE BELGIQUE, Bruxelles.
GAZETTE DES BEAUX-ARTS, 8, rue Favart.
PERHINDERION, 162, boulevard Saint-Germain.
LE RÉVEIL, 5, rue de la Roue, Bruxelles.
REVUE DES REVUES, 32, rue de Verneuil.
NOUVELLE REVUE, 190, boulevard Malesherbes.
L'ART ET LA VIE, 5, rue du Pont-de-Lodi.
L'EFFORT, Toulouse.
LES MOIS DORÉS, Aix-en-Provence.
LA REVUE SENTIMENTALE, 35, rue des Écoles.
JOURNAL DES ARTISTES, 33, rue du Dragon.
L'AUBE, 26, quai d'Orléans.
DOCUMENTS SUR LE NATURISME, 10, rue des Tennerolles, SAINT-CLOUD.
LES TEMPS NOUVEAUX, 150, rue Chaptal.
L'ÉTRANGER, 77, rue Denfert-Rochereau.
LE MAGAZINE INTERNATIONAL, 3, place Wagram.
PAN, Mohrenstrasse, 45, Berlin.
NEUE DEUTSCHE RUNDSCHAU, Steglitzer Strasse, 49, Berlin.
MONATSSCHRIFT für neue Litteratur, Blumenthalstrasse, 17, BERLIN.
SIMPLICISSIMUS, Kaulbachstrasse, 51 a, MUNICH.
DIE GESELLSCHAFT, LEIPZIG.
MAGAZIN FUER LITTERATUR, Dorotheenstr., 10, BERLIN.
DIE ZEIT, Güntherstrsse, 1, Vienne.
THE SAVOY, 4-5, Royal Arcade, Old Bond street, LONDRES.
THE SENATE, 15, Victoria street, WESTMINSTER.
THE ECHO, 79, Fifth Avenue, CHICAGO.
VLAMSCHE SCHOOL, ANVERS.
DE KUNSTWERELD, Nicholaas Berchemstraat, 1, AMSTERDAM.
EMPORORIUM, Instituto Ital. d'Arti Grafiche, BERGAMO.


EN ZÉLANDE
"DIEU FIT LA MER,
NOUS LES CÔTES"
SIX
LITHOGRAPHIES
GAUFRÉES:
WEMELDINGEN
VEERE
ZIERIKZEE
GOES
BROUWERSHAVEN
THOLEN
PAR
ALEXANDRE CHARPENTIER
ÉDITION DE L'ESTAMPE ORIGINALE
IMPRIMERIES LEMERCIER
57 RUE DE SEINE


AFFICHES
ESTAMPES
LITHOGRAPHIES
ARNOULD
7 RUE RACINE 7

OU PASSEZ-VOUS VOS SOIRÉES ?

A Bullier

Jeudi. Samedi, Dimanche.

Au Moulin Rouge

Boulevard Rochechouart.

Au Casino de Paris

Rue Blanche.

Au Palais de Glace

Champs-Élysées.

Au Pôle Nord

Rue de Clichy.

Aux Folies Bergère

Rue Richer.

Au Concert Duclerc

Rue Fontaine.

Au Chat Noir

Rue Victor-Massé.

A Parisiana

Boulevard Poissonnière.

Aux Noctambules — *Rue Champollion.*

Au Cabaret de la Chanson — *Rue Saint-Jacques.*

A la Roulotte — *Rue de Douai.*

A l'Olympia — *Boulevard des Capucines.*

OU PRENEZ-VOUS VOS REPAS ?

A la Brasserie d'Harcourt — *Boulevard Saint-Michel.*

A la Taverne du Panthéon — *Boulevard Saint-Michel.*

A la Taverne Murger — *Rue Cujas.*

Au Rat Mort — *Place Pigalle.*

A la Place Blanche — *Place Blanche.*

Au Bar Richelieu — *Rue Pigalle.*